



HAL
open science

**Articulation entre appartenances ethniques et
appropriation territoriale: le village de Momboye
Tounga (Gaya, Niger)**

Caroline Rozenholc

► **To cite this version:**

Caroline Rozenholc. Articulation entre appartenances ethniques et appropriation territoriale: le vil-
lage de Momboye Tounga (Gaya, Niger). Géographie. 2004. dumas-00711118

HAL Id: dumas-00711118

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00711118v1>

Submitted on 22 Jun 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université de Poitiers
U.F.R Sciences Humaines et Arts
Département de Géographie

**Articulation entre appartenances ethniques et appropriation
territoriale.**

Le village de Momboye Tounga (Gaya, Niger)

Caroline Rozenholc

Mémoire pour l'obtention du DEA de géographie
« Migrations et relations interethniques »

Sous la direction de William Berthomière et Kamel Doraï

Soutenue à Poitiers en juin 2004

Jury :

William Berthomière, Chargé de recherche au CNRS, Migrinter, Poitiers
Kamel Doraï, Chargé de recherche au CNRS, Migrinter, Poitiers
Emmanuel Ma Mung, Directeur de recherche au CNRS, Migrinter, Poitiers.

Je tiens, tout d'abord, à remercier l'Université de Lausanne pour la bourse de recherche qu'elle m'a accordée et sans laquelle cette année de DEA à Poitiers n'aurait pas été possible. Je remercie également l'équipe de Migrinter, et plus spécialement mes deux tuteurs pour ce travail, William Berthomière et Kamel Dorai, pour leur encadrement fructueux. Je remercie vivement les géographes de l'Université Abdou Moumouni de Niamey pour leurs conseils ; particulièrement Henri Kokou Motcho pour m'avoir proposé ce terrain et Salissou Ibrahim pour ses cartes. Mes sincères remerciements vont également au Professeur Jörg Winistörfer de l'Université de Lausanne pour les excellentes conditions de travail qu'il m'a offertes sur place. Merci à Issa Boukary, l'interprète français-haoussa et à Halima Nakola pour m'avoir accompagnée de manière impromptue au village de Momboye. Finalement, mes chaleureux remerciements à Idrissa Tahirou Diallo pour m'avoir aidée tout au long de mon séjour au Niger. Et bien évidemment, à tous les habitants des villages de Momboye Tounga, Tounga Darfo et Rountoua Tanda qui m'ont accordé de leur temps. Merci au directeur de l'école pour avoir pris cette recherche très à cœur.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	6
Perspective.....	7
ESPACE DE L'ETUDE DE CAS	8
Gaya : descriptions et premiers questionnements.....	9
Composition ethnique : histoire et richesses	9
Résumé des questions identitaires sur l'espace de Gaya	11
Production des identités collectives.....	11
Frontière et mouvements de populations	13
Résumé du projet de recherche. Niger - Gaya	15
Le village de Momboye Tounga.....	16
Déroulement du terrain à Moumboye Tounga	18
L'APPROCHE PHENOMENOLOGIQUE.....	20
La phénoménologie comme cadre conceptuel.....	20
L'espace phénoménologique	23
Phénoménologie: ressources et contraintes résumées	24
DEFINITION DES NOTIONS ET CONCEPTS MOBILISES	26
L'identité	26
Identité – altérité.....	31
Groupe et identité	32
Identité et catégorie : l'ethnie	33
Identité / appartenance ethnique.....	34
Groupes ethniques et frontières : relations interethniques.....	36
Histoire coloniale et contemporaine : frontière et catégorie ethnique.....	38
REFLEXION GEOGRAPHIQUE : LA QUESTION IDENTITAIRE	40
Identité – espace	40
Identité et territorialité	42
Le territoire.....	43
CONCLUSION	48
ANNEXE : COMPLEMENTS SYNTHETIQUES SUR LE TERRAIN.....	50
ANNEXE : ENTRETIENS	57
Entretiens avec le directeur de l'école de Momboye Tounga	58
15.03.04	58
17.03.04	59
18.03.04	74
Entretiens avec les chefs de village	77
Momboye Tounga	77
13.03.04	77
13.03.04 - dans l'après-midi	82
16.03.04	87
Tounga Darfo.....	88
03.03.04	88
04.03.04	99
12.03.04	103
13.03.04	106
15.03.04	107
17.03.04	108
22.03.04	109
Entretien avec les commerçantes.....	110
Furera Noma, dite Madame, 15.03.04	110
Rekia Zakari, 15.03.04	111
<i>Soumeïla Namata, Momboye Tounga</i>	113
14.03.04	113
22.03.04	115
Tounga Darfo, Souleyman Labou - 14.03.04	116
Animateurs des centres d'alphabétisation féminins	120
Madame Abdou Mariama, Momboye Tounga, 21.03.04	120
Oumarou Amadou – Rountoua Tanda – 21.03.04.....	122

Entretien avec l'agent d'élevage - 22.03.04	124
Entretiens avec les directrices des groupements féminins.....	125
Furera Noma, Momboye, 22.03.04	125
Mariama Momboye, présidente du groupement féminin de Kwara Zeno, 22.03.04.....	127
Entretiens avec les représentants des chefs de village.....	129
Momboye, 18.03.04.....	129
El Hadj Alou, Rountoua Tanda, 16.03.04	132
Entretien avec le SG de la SLG	135
Bashir - 18.03.04	135
Tounga Darfo. El Hadj Gadou Garba, 14.03.04.....	137
FSIL et RRG	140
Kiri Tanoua, coordonateur du projet RRG	140



INTRODUCTION

La recherche présentée dans ces pages s'inscrit dans le cadre des problématiques soulevées par le DEA « Migrations et relations interethniques »¹. Elle découle et poursuit, avec ses enjeux spécifiques, les préoccupations d'un précédent travail qui interrogeait la notion d'identité² telle qu'elle est, dans une optique géographique, liée à l'espace. Comment l'identité individuelle et collective se constitue à travers un ou plusieurs espaces et comment ces espaces sont en retour construits également par des identités particulières. Il s'agissait aussi d'étudier la multiplication des espaces constitutifs de l'identité contemporaine et d'éclaircir la manière dont certains liens se tissent entre le social et le spatial. Aujourd'hui, ces mêmes interrogations, articulation entre appartenance et appropriation du territoire, sont reprises mais par le biais d'un autre terrain et dans un contexte cette fois agro-pastoral : la région de Gaya au Niger.

Si cette problématique identitaire n'est apparue en géographie que dans les années 1990, elle a d'emblée été considérée comme un paradigme appelé à devenir dominant. Depuis lors, les événements politiques et sociaux n'ont fait que confirmer, à différentes échelles, l'intérêt que l'on doit porter à ces questions. Et la géographie, avec son entrée par l'espace, dispose d'outils pour en nourrir la réflexion. Cette question n'est pas épuisée, au contraire. En effet, si l'identité – construction et produit d'un processus – se développe avec ses références spatiales, la nécessité de poursuivre la réflexion tient, peut-être, à ce que les liens entre identité et espace se complexifient ; notamment par la multiplication des références, identitaires et spatiales. Aujourd'hui, les identités, produit d'interactions sociales de différentes natures et toujours recomposées, échappent, plus que jamais, aux définitions figées. Les pratiques de l'espace et du territoire semblent, en effet, se modifier en profondeur selon les représentations que peuvent s'en faire les différents acteurs. Alors, si espaces et identités se conjuguent au pluriel, c'est notre compréhension même des lieux et des territoires qui doit être renouvelée.

Les questionnements qui émergent de ma précédente recherche peuvent être repris pour le présent travail et formulés comme suit :

- Comment l'appartenance s'inscrit-elle dans l'espace, c'est-à-dire comment appartenance et appropriation du territoire s'articulent-ils ?
- Quels sont les modes de fonctionnement des lieux où cette appartenance / différence s'inscrit ?

Toujours selon l'idée que les identités se construisent et s'affirment à travers l'espace, une certaine utilisation de l'espace, ces questions sont donc celles qui seront développées grâce à la présente étude de cas au Niger.

¹ Notamment les axes « production des identités collectives » et « frontière ».

² Il s'agit d'une recherche effectuée en Israël sur les longs séjours que de nombreux jeunes entreprennent en Inde : ROZENHOLC C. (2002) « Entre ici et ailleurs. Israël : construction d'une identité en mouvement », mémoire de Maîtrise, Département de géographie, Université de Lausanne.

C'est au cours d'un séjour de trois mois en 2002-2003³ dans la région de Gaya, que celle-ci m'est apparue intéressante tant du point de vue des relations interethniques, que de l'articulation entre identification et utilisation de l'espace et accès aux ressources. Ce déplacement vers un contexte géographique, social et culturel différent, constitue une nouvelle entrée, une occasion d'étayer la réflexion par des éléments différents. Ces deux contextes, avec leurs enjeux particuliers, se rejoignent autour de la question des relations interculturelles que drainent les mouvements d'individus ou de populations. Elles se rencontrent dans la réflexion autour de la notion d'identité. Puisque tout mouvement de population pousse à l'éclatement ou au partage du territoire et par là, pose la question de l'identité (Allmang, 2001)⁴.

Si ce travail de DEA ne cherche pas à établir de comparaison à proprement parler entre ces deux contextes, c'est pourtant d'un même objet que ce parcours géographique, d'un terrain à l'autre, souhaite traiter. Alors que le travail de Maîtrise s'intéressait à la construction d'une identité en référence à plusieurs espaces (la construction de l'identité israélienne dans le temps d'un voyage en Inde), ici il s'agit de retourner la perspective pour partir d'un espace – l'arrondissement de Gaya - où des identités différentes semblent se rencontrer et se construire. L'arrondissement de Gaya, nous y reviendrons, est peuplé d'une multitude de groupes et sous groupes ethniques. Cette diversité se retrouve d'ailleurs le plus souvent à l'échelle des villages mêmes et c'est ce que nous verrons avec l'espace étudié : le village de Momboye Tounga, tout au sud du pays. Comment cet espace s'est-il construit et quelles sont aujourd'hui les identités qui y sont produites ? Comment le jeu des identités se donne-t-il à voir dans sa dimension spatiale ? Comment peut-il être décrypté dans un espace où les références identitaires sont multiples et les populations de différentes origines ethniques ?

On tentera de retracer, dans le cadre du terrain – un village de l'arrondissement de Gaya – l'histoire de l'implantation des différents groupes ethniques, la construction de cet espace dans la durée. Nous verrons s'il est effectivement fait référence à cette pluralité identitaire, voire ethnique, dans l'utilisation de l'espace, ou si cette entrée n'est pas pertinente et ne relève que des catégories du chercheur.

Perspective

Avant d'aller plus loin dans la présentation de la recherche et de l'espace choisi comme ancrage, la perspective dans laquelle celle-ci est abordée doit être éclaircie.

Au-delà de la production de résultats sur un phénomène particulier, ce projet vise à l'élaboration d'outils théoriques et méthodologiques. Alors, si le terrain est un temps

³ Ce séjour s'est effectué dans le cadre d'un mandat de l'Université de Lausanne. Il s'agissait d'un projet, impliquant géographes, géologues et sociologues, et mené en parallèle en Inde et en Syrie. La recherche au Niger s'est déroulée dans trois villages de l'arrondissement de Gaya, situé à l'extrême sud du pays. Elle était consacrée au statut socio-économique des points d'eau et de leurs abords dans cet arrondissement qui, en regard des ressources en eau de l'ensemble du pays, en est largement pourvu.

⁴ « La migration, parce qu'elle pousse à l'éclatement ou au partage du territoire, pose la question de l'identité » (C. Allmang, 2001).

de recueil d'éléments empiriques, on tentera d'articuler l'ensemble de la recherche entre ces éléments empiriques et les questions théoriques. Ainsi, le travail de terrain (empirique) ne cherche pas à vérifier ou à infirmer des hypothèses théoriques. Il sert à alimenter la réflexion théorique (Montulet, 1998 : 51). Ce mémoire de DEA est également l'occasion de confronter un travail théorique⁵ à un autre contexte que celui dans lequel il a été produit. Nous pourrions ainsi avancer dans la problématique générale de la construction identitaire à travers l'espace et des relations entre différents groupes de populations en mouvement. Ici, la construction des identités sera abordée dans un espace de cohabitation de plusieurs groupes ethniques et qui circulent. Dans ce sens, l'arrondissement de Gaya, zone frontière avec le Bénin et le Nigeria, formée de par son histoire comme une mosaïque ethnique, constitue bien un lieu où inscrire ces questionnements. On peut légitimement se poser la question de la construction de l'altérité – consubstantielle à celle d'identité – dans ce contexte qui apparaît, *a priori*, comme un espace de brassage culturel et linguistique. Qui est l'Autre, dans un contexte où le mouvement est institué, où la mixité n'est pas un élément nouveau mais un fonctionnement durable, instauré dans un contexte qui n'est pas forcément celui de la sédentarité ? Si à chaque groupe correspond une spatialité spécifique⁶, qu'en est-il de Gaya ?

Les discours identitaires s'appuient sur des idéologies à base territoriale, et historiques. Mais il faut dire d'emblée que « l'identité » sera prise ici comme objet d'étude et non comme un concept explicatif. Le territoire, quant à lui, sera pris comme espace d'identité, dans sa dimension d'appartenance, puisque les sociétés investissent affectivement et culturellement leur espace de vie. Elles construisent des représentations qui font de certaines portions de l'espace humanisé des territoires : « le territoire s'apprend, se défend, s'invente et se réinvente. Il est lieu d'enracinement, il est au cœur de l'identité » (Claval, 1996). Quelles que soient l'origine, les limites, et les formes, ou l'absence de formes apparentes de l'espace investi, le sentiment d'appartenance à un territoire est toujours intense (Blanc-Pamard, 1999).

ESPACE DE L'ETUDE DE CAS

Pour réfléchir à toutes ces questions, un cas concret pour ancrer la réflexion théorique dans une réalité. Pour ce faire, et comme présenté dans l'introduction, nous avons retenu l'espace de Gaya, au Niger, et dans cet arrondissement, un village précis : Momboye Tounga. Mais avant d'aborder l'espace spécifique où la recherche a été menée, il est intéressant de présenter certaines caractéristiques de l'ensemble de l'arrondissement pour comprendre comment les questionnements peuvent s'y inscrire et en quoi cet espace donne à la réflexion théorique une assise concrète et particulière.

⁵ Effectué dans le cadre du mémoire de maîtrise.

⁶ « Par territorialité l'on entend la manière dont les groupes humains se représentent et investissent leur espace, aboutissant à des formes d'organisation qui leur sont spécifiques » (Guillaud, 1996).

Gaya : descriptions et premiers questionnements

Gaya, lieu ancestral d'arrivée de populations étrangères où les questions ethniques et de gestion des ressources – principalement l'accès à l'eau et à la terre – semblent imbriquées l'une dans l'autre⁷. Cette question est essentielle puisqu'il s'agit d'un espace à vocation agricole et pastorale, relativement riche mais où la pression sur les terres va en s'amplifiant. On peut se demander, comment, dans un espace qui reçoit depuis des siècles des populations d'horizons divers, les relations interethniques fonctionnent. Quels sont les rapports (bénéfices et conflits) entre « autochtones » et « nouveaux arrivants » ? En quoi, les origines ethniques, et les relations qu'elles sous-tendent, conditionnent l'accès aux richesses ? Y a-t-il ségrégation, discrimination, ou au contraire, la société s'est-elle organisée de manière à intégrer les uns et les autres ? S'il y a cohabitation harmonieuse, comment est-elle rendue possible ?

Le Niger, avec la région de Gaya, permet également de réfléchir aux situations induites par la colonisation. Puisqu'on sait qu'« à l'arrivée du Colon, l'arrondissement de Gaya à l'instar des autres arrondissements du pays connût de multiples réorganisations administratives. En effet, à plusieurs reprises des cantons furent remaniés, supprimés, rétablis selon le bon vouloir du colonisateur, dans le seul but de mieux contrôler la région afin d'asseoir sa stratégie administrative et dominatrice. Aussi la destitution de certains chefs de canton, la création et / ou la suppression de nouveaux cantons engendrent-elles des mécontentements multiples et populaires que les victimes n'hésiteront pas à exploiter pour revendiquer leur légitimité » (Hambally, Sani et Moutari, 2003).

Quels ont été les impacts de la domination française, jusqu'à la proclamation de l'indépendance en 1960, sur une région historiquement constituée comme carrefour culturel ? Comment les colons ont-ils organisé cette région recouvrant une multitude d'ethnies, une région divisée et aux frontières mouvantes entre le Niger, le Nigeria et l'ancien Dahomey ? L'hétérogénéité ethnique a-t-elle constitué un frein à la mainmise coloniale ?

Composition ethnique : histoire et richesses

La situation de Gaya permet de réfléchir à la construction ethnique et aux relations interethniques. Quelle est la fonctionnalité des catégories ethniques actuelles ? Si comme le disent Amselle et M'Bokolo (1985) dans leur ouvrage « Au cœur de l'ethnie. Ethnie, tribalisme et Etat en Afrique », les catégories ethniques relèvent d'une dimension coloniale, dans quelle mesure Gaya résulte de la « transformation des catégories sociales africaines en catégories ethniques » ? Comment le jeu interethnique se déroule-t-il aujourd'hui, alors que la France n'intervient plus officiellement dans la gestion du pays ? L'ethnie constitue-t-elle une unité de réflexion pertinente ? Dans tous les cas, et pour la suite de la discussion sur les groupes ethniques, on privilégiera l'approche relationnelle. On ne cherche pas à réfléchir sur les catégories elles-mêmes mais à décrire pour comprendre, le jeu de ces identités dans leur dimension spatiale

⁷ C'est ce qui a pu être observé au cours du travail effectué en 2002-2003.

Quand encore Amselle et M'Bokolo parlent de l'Afrique comme d'un continent où les frontières, bien que réelles, restent poreuses, on ne peut s'empêcher de penser à Gaya. Les frontières coloniales ont-elles été reprises à leur compte par ces populations ? Comment les identités liées à ce lieu se construisent-elles, ces identités rapportées à des territoires aux frontières mouvantes ? Dans un espace où l'échange, la mobilité, est un facteur de structuration ?

« A l'instar de tous les établissements humains du Niger, ceux de cette zone sahélo-soudanienne sont des concentrations humaines hétérogènes. Aussi la diversité ethnique et culturelle au niveau des ménages observés dans les trois villages⁸ le confirme » (Motcho et Sallah, 2003). Actuellement, l'ensemble de la population de l'arrondissement se partage entre les ethnies maouri, zarma-songhaï, peul et tienga. L'ethnie majoritaire est celle des Zarmas. Il faut relever qu'elle est majoritaire à hauteur de 30% seulement, dans un contexte où la population étrangère (principalement en provenance du Nigeria et du Bénin), représente près de 15% de la population totale. Faisant de l'arrondissement de Gaya un des deux seuls arrondissements du pays à avoir un solde migratoire positif, et une complexité sociale si forte. Ainsi, « l'attrait qu'offre la région du fait d'un potentiel encore enviable par rapport à d'autres régions du Niger a créé un mouvement migratoire en direction de la région faisant d'elle l'une des principales zones d'accueil de population au Niger » (Waziri, 2003). Pourtant, au moment de sa création, entre le 16^{ème} et le 17^{ème} siècle par la tribu Songhay de la région de Gao au Mali, Gaya n'est qu'un village. Et tout le sud de l'arrondissement, le Dendi est une province du royaume songhay, administrée par les Askia de Gao. Avec la colonisation française, la région de Gaya, jusqu'alors rattachée au Dahomey, va être transférée au Niger et intégrée au cercle du Zarma. Dix ans plus tard, Gaya est rattachée au cercle de Niamey, capitale du pays. La multitude d'ethnies présentes aujourd'hui dans l'arrondissement de Gaya est donc le résultat d'un brassage de populations venues d'horizons différents, avec leurs traditions et coutumes propres.

L'afflux de ces populations résulte de plusieurs facteurs. D'une part, les ressources, au regard du contexte sahélien, y sont abondantes. Les terres de la vallée du fleuve sont fertiles et les pâturages riches. Des salines y sont exploitées. D'autre part, Gaya est dans une position géographique particulière. Elle est une zone de jonction entre trois pays : Niger, Bénin et Nigeria. De fait, conjuguant ces deux caractéristiques, et répondant aux problèmes politiques et économiques des différentes périodes, Gaya a depuis longtemps accueilli des populations étrangères. Que celles-ci se soient imposées par la force ou qu'elles se soient installées paisiblement, dans tous les cas, il est intéressant de constater qu'elles se sont mélangées au point qu'il est très difficile de séparer avec exactitude, du point de vue spatial, les différentes aires ethnolinguistiques. Il s'agit d'une mosaïque qui regroupe à peu près une quinzaine de sous groupes ethniques, répartis sur l'ensemble de l'arrondissement. Dans cette situation, et même si la société a développé certains mécanismes d'appropriation matérielle, « ces mécanismes interviennent rarement quand il s'agit de migrants surtout sans lien tangible avec la communauté villageoise » (Mato, Faran Maïga et Mahamane, 2003). Et en effet, les terres ne se transmettent en principe que par héritage. Des dons ou des prêts sont possibles, mais quand les ressources se raréfient

⁸ Kizamou, Sormo, Bengou : trois villages répartis du Nord au Sud de l'arrondissement de Gaya.

ces modes d'accès à la terre sont restreints. Le foncier commence à poser réellement problème quand il n'y a plus de terres vacantes. « Pour la communauté exploitant les ressources dans un espace donné, qui forment la base de leur existence matérielle, le contrôle de celle-ci est primordial pour la continuité de la communauté ». Même si « l'accès aux ressources est régulé par des règles construites ou négociées conjointement » (van Dijk, 2000). Le contrôle est toujours relation.

Résumé des questions identitaires sur l'espace de Gaya

Comment donc cette situation précise permet-elle de nous faire avancer dans la réflexion théorique sur les liens entre identité et espace, sur la manière dont les liens entre le social et le spatial se tissent ? Comment cette zone, espace-frontière, participe-t-elle, si c'est le cas, à la formation d'identités particulières ? Comment ces identités, rapportées à des territoires aux frontières mouvantes, se construisent-elles, dans un espace où l'échange, la mobilité est un facteur de structuration ? Comment cet espace frontière, avec la frontière comme limite par excellence inscrite dans l'espace, fonctionne-t-il comme lieux où l'appartenance / différence s'inscrit ? Lieu de rencontres économiques, mais la rencontre est-elle uniquement économique ?

Qui est l'Autre dans un espace où le mouvement est institué et qui résulte du brassage ethnique. Comment les différentes populations se sont-elles implantées ? Comment se définit-on dans cet espace où « tous » viennent d'ailleurs, de plus ou moins longue date, et qui est en changement constant ? Peut-on observer la construction d'une identité, d'une région, naturalisée (Raphaël, 1996) ? Y a-t-il « croyance en l'unité et sentiment d'appartenance » ? Revendications identitaires et distinctions ? Si c'est un espace d'ouverture et ouvert, sur quel mode et pourquoi ? S'il y a fermeture, qui est dedans et qui est maintenu en dehors ?

Met on en avant un temps mythique plus pur ou, au contraire, le mélange est-il valorisé, quand même la langue, le Dendi, est un métissage⁹ ? Pour ceux installés de longue date, l'origine est-elle préservée, avec la mise en place d'appartenances multiples ? Dans une situation où les identités se construisent dans le déplacement, quelle identité et quelle spatialité pour un lieu à la convergence des mobilités ?

Production des identités collectives¹⁰

Dans le cadre de cette recherche, la question identitaire est abordée par le biais des appartenances et de leur organisation. **Appartenances évaluées, assumées, revendiquées ou déniées** dont on peut rendre compte en prenant comme point de

⁹ « Dendi » dans la langue signifie « naviguer en aval », par extension « Sud ». D'un concept exclusivement spatial, le terme en est venu à désigner une langue, ou plus exactement le dialecte d'une langue. Le dendi est devenu progressivement langue véhiculaire. Pour des raisons de commerces et d'échange, le dendi est parlé dans tout le nord du Bénin (Oliver de Sardan, 1995).

¹⁰ Ces quelques lignes reprennent pour partie la présentation des axes de recherche du laboratoire Migrinter.

départ des relations entre groupes. Ici, il s'agit en l'occurrence d'appartenance à des groupes ethniques et de la manière dont les relations entre ces groupes sont gérées. Et on constate, avec le matériel recueilli dans les entretiens, que cette appartenance, alors que tous les interlocuteurs appartiennent à des groupes ethniques distincts¹¹, est, selon les cas, mise en avant ou gommée. La question ethnique est soit accentuée et constitue le nœud de tous les problèmes, soit évacuée : « nous sommes tous les mêmes, nous partageons les mêmes réalités ». « **L'identité est d'abord un principe de mobilisation** ». La nature et l'intensité de ces mobilisations dépendent entre autres de la disponibilité des ressources historiquement constituées, plus ou moins transposables ou interprétables selon les conditions sociales et culturelles que vivent les acteurs. Les appartenances font référence à la fois au destin individuel et collectif. Elles articulent le symbolique, l'institutionnel et l'existential. Comment se tracent, s'effacent, s'enchevêtrent les frontières identitaires que dessinent des sujets individuels ou collectifs et comment le territoire produit de l'altérité et non seulement de l'identité ?

Dans notre espace d'étude, la mobilité, la cohabitation dans la durée et la pratique de l'exogamie ont concouru à construire des identités enchevêtrées, des identités multiples. Par ailleurs, les relations entre groupes y sont conditionnées par l'ethnie mais également par des appartenances sociales. Gens de basse et de haute classe : esclaves et nobles. Appartenances dont on ne parle pas volontiers et qu'on dit avoir disparu mais qui sous-tendent l'organisation politique et sociale des groupes comme les relations entre ceux-ci. Ces appartenances de classe, conjuguées aux appartenances ethniques, rendent la situation encore plus complexe. À Momboye par exemple où la chefferie est aux mains de la « basse classe »¹². Ce qui ne va pas sans poser de problème de légitimation du pouvoir et des décisions prises :

« Et comment ça se passe entre Kwara Tagi et Kwara Zeno ?

Il y a eu des discussions autour de la chefferie. Après le décès de l'ancien chef, le chef de village du village de Tanda, il connaît bien le village, il voulait donner la chefferie à Foula Madabou. Mais les gens de Momboye n'ont pas été d'accord. Ils ont fait venir le chef actuel (...).

Des esclaves et des nobles est-ce qu'il y a ici ?

Même ici il y a ça, les esclaves et les nobles. La chefferie est à la basse classe. C'est pour ça qu'il y a des problèmes. Le chef de Tanda connaissait très bien la famille. C'est pour ça qu'il avait proposé de passer la chefferie à Foula Madabou.

Mais avant ça se passait bien alors que la chefferie était déjà de la basse classe ?

Oui, ça se passait très bien. Le père du chef actuel, il connaissait sa classe. Il ne faisait pas n'importe quoi. Le chef actuel, il ne connaît pas son histoire. Il n'était pas là. Avec lui, on ne sait pas résoudre les problèmes » (22.03.04).

Ou au village de Tounga Darfo, où les Haoussas n'épousent dans le village peul de Rountoua Tanda que les femmes castées, après paiement d'un tribu à leur maître¹³.

¹¹ Distinction éventuellement visible par les marques corporelles, les cicatrices au visage.

¹² Les dires de l'imam de Momboye Tounga sont vraisemblables même s'ils n'ont pu être vraiment vérifiés. Le fondateur du village, Momboye, peut très bien avoir appartenu à la basse classe songhay.

¹³ « Nous on se marie avec eux. Mais seulement avec les Peuls castés. Mais si on fait le mariage il faut payer une certaine somme pour les racheter à leur maître. En dehors de ça, les Peuls libres n'acceptent pas le mariage avec nous. Mais nous, nous sommes égaux avec les Peuls castés. On est au même niveau. Mais les Peuls libres, les femmes elles n'accepteront jamais de venir préparer le poisson... ». Extrait de l'entretien avec le chef de village de Tounga Darfo, 15.03.04.

Frontière et mouvements de populations

Gaya est une zone frontière. La ville même de Gaya est l'ouverture du pays, la porte du Niger sur la mer, via les deux ports de Cotonou au Bénin et de Lomé au Togo. C'est par Gaya que la plupart des marchandises en provenance de ces ports transitent, qu'elle soit d'origine légale ou illégale. Moumboye Tounga, le village d'étude, fait également frontière avec le Bénin. Il suffit de traverser le fleuve en pirogue pour s'y rendre ; ce que font régulièrement les habitants qui fréquentent les marchés de Karimama et Malanville en bordure du fleuve. La frontière est un lieu d'échanges, de dynamique différentielle et d'opportunités pour ceux qui savent la franchir. Au moment d'un premier séjour à Gaya, on pouvait observer de nombreux passages quotidiens, avec marchandises et troupeaux. Pour nous, le passage se faisait d'ailleurs tout à fait aisément lorsqu'il s'agissait de faire des courses au marché de Malanville. Zone de contact, zone d'échange. Quand on sait par ailleurs que beaucoup des habitants de Malanville (Bénin) sont des Nigériens.

La frontière, contrainte et séparation de populations, est une limite juridique à la circulation. Les frontières étatiques sont « souvent perçues comme des limites voire des barrières difficilement franchissables qui entravent la circulation. La souveraineté des États s'y matérialise par le biais de réglementations qui produisent des modes d'exclusion et/ou d'inclusion ». Alors, il faut se demander qu'elles ont été les répercussions de cette frontière, dans l'histoire, sur l'organisation et le développement de cet espace. Puisque « les migrants par leurs activités et leur savoir-faire, se jouent des frontières et de nouvelles pratiques émergent, comme le commerce transfrontalier ou le va-et-vient. La circulation migratoire induite par ces mobilités participe de la construction d'un espace transnational, espace qui est autant de carrefours, de ponts jetés entre les territoires étatiques » (F. Boyer et K. Doraï, 2003)¹⁴. Mais ici, on peut « reconsidérer l'importance des frontières 'nationales' : celles-ci ont fragmenté les ethnies, mais actuellement personne ne peut avoir la certitude que la conscience 'nationale' moderne l'emporte sur la conscience 'nationale' précoloniale. Soixante années de colonisation et trente années de néo-colonialisme ont-elles effacé une histoire spécifique depuis le 8^{ème} siècle déjà ? » (Laya, 2000).

Cette frontière influe-t-elle sur la vie des populations en présence ? Si elle est contraignante, empêche-t-elle réellement les circulations de populations et de biens. Si oui, quelles sont les populations contraintes ?

Dans tous les cas, la frontière est une réalité qui induit, par définition, un effet. Tout le monde ne circule pas de la même manière, même s'il s'agit d'une frontière a priori poreuse. S'il y a frontière, celle-ci constitue une ressource que certains peuvent, à un moment ou un autre mobiliser. Elle soulève donc des questions d'appartenance et d'appropriation par certains groupes au détriment d'autres, éventuellement.

La frontière est aussi un lieu de condensation et de tensions migratoires. Mais dans le cadre de cette recherche, même s'il s'agit de relations interethniques liées aux migrations, nous n'insisterons pas sur la dimension migratoire des populations. Les

¹⁴ Texte de présentation du séminaire sur les frontières, Migrinter, octobre 2003.

acteurs eux-mêmes ne semblent pas mettre l'accent sur cette dimension¹⁵. Les questions qui nous intéressent ne sont pas liées directement au passage d'une frontière nationale. Et ce pour deux raisons. La première : les gens traversent effectivement la frontière mais ils circulent dans cet espace ; ils vont et viennent, achètent et vendent. Pour se rendre au marché ou pour aller pêcher. Les éleveurs traversent les frontières pour amener leurs animaux là où ils trouveront de quoi les nourrir. Si le village étudié est la source d'un exode massif, c'est que les gens partent chercher ailleurs de meilleures conditions de vie. Mais comme expliqué dans les entretiens, deux des villages sont des villages de pêcheurs et les pêcheurs sont des gens qui se déplacent au fil de l'eau. Les hommes, accompagnés ou non de leur(s) femme(s) peuvent quitter un lieu durant de longues périodes, voire ne pas revenir et s'installer définitivement ailleurs. C'est par exemple ce qu'a fait Momboye, le fondateur du village dendi. Il est venu et s'est installé. Ajoutant à cela que le village peul est en principe un village d'éleveurs plus ou moins sédentarisés, le mouvement, le passage de frontières, n'est donc pas chose exceptionnelle dans la zone. Les espaces fluctuent.

La deuxième raison : nous parlons de mouvements de populations, mais il ne s'agit plus à proprement parler de migrations. Si les groupes étudiés sont bien des migrants, aujourd'hui ils sont installés et ce depuis longtemps. Dans ce travail, ils ne sont pas envisagés dans leur dimension de migrants et pourtant, la provenance « étrangère » demeure dans les rapports sociaux :

« Dans le Dendi, les autochtones considèrent tout ceux qui ne sont pas Dendis comme des étrangers. Même s'ils sont là depuis longtemps. Mais un Dendi qui arrive de loin, lui, il est chez lui. Le Dendi considère toute ethnie autre que la sienne comme un étranger »¹⁶.

Ou encore : « A Kwara Zeno, Momboye c'est la seule grande famille. Les Zarmas ce sont des étrangers qui sont venus s'installer ici. Ils sont venus s'installer seulement »¹⁷.

Cette position explique pour partie les relations conflictuelles. Entre les trois villages d'abord et à l'intérieur du village de Momboye lui-même. S'il existe aujourd'hui deux groupements féminins au sein du village, c'est que la présidente n'est pas native du village. La sœur du chef, considérant qu'une étrangère, même élue par les femmes de l'ensemble du village (et quand bien même celle-ci y réside depuis vingt ans, mariée à un « autochtone ») n'a pas sa place dans des instances de direction. Certains groupes peuvent continuer à être perçus comme des immigrants, même s'ils vivent dans une région depuis longtemps. L'image d'étranger peut être le reflet des modes de vie. Mais même quand les rapports sont surtout basés sur des contrastes, il s'agit souvent de complémentarités (de Bruijn, 2000).

Cet exemple montre à quel point, en matière de pouvoir, les frontières entre groupes sont très labiles. On les réajuste selon les besoins et les intérêts. La limite, le moment où l'on renvoie l'autre dans sa position d'altérité, dépend de critères d'appartenance plus ou moins restrictifs et mis en évidence selon les cas et les moments. Il en est de l'exemple que l'on vient de donner comme des luttes pour l'accès au pouvoir religieux dans le village de Momboye. Les différents quartiers (regroupant respectivement des Zarmas et des Dendis) se battent pour la nomination des adjoints à

¹⁵ Ce qui ne veut pas dire que celle-ci n'est jamais problématique ; simplement, c'est une question qui n'a pas été abordée, ni par nous ni par les personnes interrogées.

¹⁶ Extrait de l'entretien du 18.03.04 avec le directeur de l'école de Momboye Tounga.

¹⁷ Extrait de l'entretien du 22.03.04 avec l'imam de Momboye Tounga.

l'imam de la mosquée du vendredi¹⁸. Ou encore, entre les deux villages de Momboye et Darfo, alors qu'il s'agit apparemment et selon toutes vraisemblances pratiquement d'une même famille (les chefs sont cousins ou dans un lien de parenté effective très proche). Pourtant, ils se présentent tous deux comme les chefs de villages indépendants et abritant des ethnies différentes. A chacun son architecture et sa manière de célébrer les grandes étapes qui marquent le cours de la vie :

« On a les mêmes activités mais nos coutumes sont différentes. C'est quoi par exemple ? La façon de célébrer les mariages, les réjouissances, les baptêmes, même les jeux des enfants sont différents »¹⁹.

La frontière est donc envisagée dans ce travail tant au niveau étatique qu'au niveau ethnique. Frontière entre deux pays et constitution d'une zone frontière, d'un espace de circulation. Frontière entre groupes ethniques qui partagent un même espace.

Résumé du projet de recherche. Niger - Gaya

En résumé, ce travail est l'occasion d'aborder un certains nombres de questions théoriques : identité et altérité / ethnie / espace / territoire / circulations / frontière. A toutes ces notions, on tente de conjuguer l'approche phénoménologique. Le terrain permet de réfléchir à de nouvelles notions – ethnie et frontière par exemple, quand d'autres ont déjà été abordées. Dans tous les cas, on se demandera comment, dans cette situation particulière, tant au niveau géographique qu'historique, la zone de Gaya, et plus précisément le village de Moumboye Tounga, permet de relire et d'éclairer la question identitaire en lien avec l'espace et les autres concepts.

Ce terrain est intéressant en ce qu'il illustre bien à quel point mobilité, territoire et identité sont liés. Temps, espace et identité qui se placent sur le même plan (Husserl). M. Halbwachs²⁰, dans « Topologie légendaire des Evangiles en Terre sainte », élucidant les rapports entre souvenir et histoire, mémoire collective et lieux, nous dit comment plusieurs communautés peuvent au même moment donner sens à des territoires différents sur les mêmes emplacements. C'est ce que l'on comprend de la situation du village étudié. Des communautés proches mais différentes, aujourd'hui en concurrence sur un même espace, et qui produisent des territoires différents. Le territoire « ne produit pas que de l'identité, notre identique, mais aussi de l'altérité, leur différence » (Tarrus, 1993).

Le projet de recherche devait initialement se dérouler dans la ville de Gaya même. La ville de Gaya avait été choisie par intérêt pour les problématiques que sa situation et son organisation soulèvent mais également pour des raisons pratiques (un travail à réaliser seule et dans un temps relativement court, à savoir un mois et demi sur place, au Niger). Après discussion avec les enseignants du département de Géographie de l'Université de Niamey, il s'est avéré plus judicieux de travailler sur un seul village. Une manière de circonscrire plus rapidement et plus précisément la problématique de travail, au vu du projet présenté. L'ajustement du choix du terrain n'est pas problématique : le terrain doit être choisi en fonction de l'espace qui visibilise le

¹⁸ Selon Oliver de Sardan (1995), ces deux groupes forment l'ensemble zarma-songhay-dendi.

¹⁹ Extrait de l'entretien réalisé avec le chef de village de Momboye Tounga le 13.03.04.

²⁰ E. Husserl et M. Halbwachs sont cités dans Tarrus (1993).

mieux l'information, d'un espace où les questions identitaires sont le plus spécifiquement cristallisées. C'est donc le village de Momboye Tounga²¹ qui a été choisi. Le village de Momboye se trouve tout au sud de l'arrondissement de Gaya. Il est situé à l'intérieur du Dallol Bosso, au bord du fleuve Niger. Moumboye Tounga, alors qu'il ne semble former qu'un seul village, réunit en réalité, sur un périmètre de 500 mètres, trois administrations correspondant à trois groupes ethniques : peul, haoussa et dendi. Groupes aux relations conflictuelles : « Rountoua Tanda, Tounga Darfo et Momboye Tounga qui relèvent du canton de Gaya ne s'entendent pas » (Motcho, 2003).

L'ensemble des investigations sur le terrain – entretiens avec les autorités politiques (les chefs de village ou leur représentant) et religieuses (les imams), avec les responsables des différents groupements (groupements féminins, centres d'alphabétisation) – vise à comprendre comment les habitants définissent leur espace. Comment ce village s'organise pour eux et quelles sont les représentations qu'ils en ont ? Comment les différentes perceptions de cet espace peuvent ensuite être confrontées ? Comment les relations entre les groupes sont gérées et comment ces relations définissent chacun des groupes. Qui est porteur de légitimité dans cet espace ? Dans une situation où des groupes vivent ensemble mais restent distincts, il faut chercher où les uns et les autres situent la **frontière**. Ce qui explique que dans un tel contexte, les deux groupes se maintiennent comme des entités différentes. Dans ce contexte de grande proximité, où sont les limites sociales et spatiales entre un groupe et l'autre ? Quelle est leur évolution dans le temps ? Existe-t-il des relations de dépendance entre les trois groupes ; des relations d'échange et de complémentarité ?

Si ce projet soulevait *a priori* de nombreuses questions, il était clair dès au départ qu'il serait laissé au temps du travail de terrain le choix des pistes à poursuivre ou à abandonner pour approfondir la question de la construction identitaire dans un espace de cohabitation de plusieurs groupes ethniques et celle de la construction du territoire, compris comme une des dimensions de l'appartenance, dans un espace plus vaste de circulation.

Le village de Momboye Tounga²²

Les premières informations sur le terrain d'étude proviennent d'un document de travail du Professeur Henri Kokou Motcho de l'Institut de Géographie de l'Université de Niamey, produit dans le cadre d'une étude sur la pauvreté. Le village est présenté dans les termes suivants : le site est installé sur une des terrasses du fleuve. On y pratique la riziculture dans les bas-fonds et les cultures sous pluie (sorgho, maïs, manioc). A première vue, le village de Moumboye Tounga ne semble former qu'un

²¹ Dans ce travail, Momboye Tounga fait référence à l'ensemble des trois villages, sauf quand cela est spécifié. Ce faisant, nous repreneons à notre compte une des causes des conflits entre Momboye et Tounga Darfo, à savoir la prédominance dans tous les projets du nom de Momboye sur celui de Darfo sans, toutefois, que ce choix n'ait de fondement idéologique. Il est uniquement guidé par la commodité de n'avoir pas à citer à chaque fois les trois noms.

²² On estime la population de l'ensemble des trois villages à environ 3000-3500 personnes, dans les proportions suivantes : 2000 pour Momboye Tounga, 800 pour Tounga Darfo et 400 pour Rountoua Tanda.

seul village alors qu'en réalité, le site abrite trois villages administratifs : Moumboye Tounga, Tounga Darfou, Rountoua Tanda. Si Rountoua Tanda est séparé des deux autres villages par une fadama²³, Moumboye Tounga et Tounga Darfou sont séparés par une simple ruelle. Le village de Moumboye Tounga abrite des Dendis alors que les habitants de Tounga Darfou sont des Haoussas. Le troisième village, Rountoua Tanda, est un village peul. Les trois villages sont installés sur les terres des Peuls de Rountoua Tanda. Il semble que ce soit la pratique de la pêche, dans un site poissonneux, qui ait fait venir les deux autres ethnies sur ce site, en bordure du fleuve.

« Au départ, les terres appartenaient aux Peuls de Rountoua qui en vendirent une partie aux Haoussas et aux Dendis attirés par ce site poissonneux. Les Peuls y étaient depuis des lustres à cause de l'importance des bourgoutières²⁴. Mais, le premier village administratif reconnu était Tounga Darfo qui incluait le hameau de Mombouye Tounga²⁵ dont les habitants sont originaires de Tanda et le campement peul de Tounga Darfou ».

Les relations conflictuelles entre les trois villages bloquent, par manque de cohésion et incapacité à réunir des fonds, les investissements et des développements possibles.

« Aujourd'hui, le froid qui règne entre ces trois communautés fait qu'ils sont incapables de jouir tous ensemble des infrastructures et équipements collectifs mis à leur disposition par l'État ou les ONG. A titre d'exemple, les habitants de Tounga Darfou refusent à leurs enfants de fréquenter l'école primaire sise à Mombouye ; les Peuls de Rountoua préfèrent vacciner eux-mêmes leurs animaux plutôt que d'avoir recours au vieux vétérinaire dendi²⁶, les trois villages n'arrivent pas à réunir la somme de 250 000 francs CFA exigée par le RRG²⁷ pour leur construire une route rurale, etc. Un fait important à mentionner, le site dispose d'un puits cimenté implanté à l'intersection des trois villages et vient de bénéficier d'une case de santé implantée à Tounga Darfou. Elle n'est pas encore opérationnelle et déjà les deux autres villages réclament la leur, comme pour l'école ».

Ce qui a été confirmé lors des entretiens avec les autorités des trois villages.

La description se poursuit par l'énumération des problèmes spécifiques au site : fréquence et importance des inondations provoquant l'enclavement de la zone pendant plusieurs mois. Chaque année, pendant environ cinq mois, ces trois villages sont séparés du reste du pays par les eaux de pluie et/ou de la crue du fleuve²⁸. Les six kilomètres qui séparent le site de la route ne peuvent être parcourus par aucun véhicule à moteur ou à traction animale (charrette). Marchandises et personnes se déplacent alors difficilement. Toutefois, l'écoulement des marchandises semble assuré, vers le Bénin (Karimama et Malanville) et Gaya, par les pirogues. Un marché hebdomadaire se tient au village le samedi. Les habitants des trois sites fréquentent aussi régulièrement les marchés de Tanda (lundi), Gaya (mardi), Ouna (mercredi), Sia (jeudi) et Yaouri (Nigéria), pour vendre du poisson et acheter des céréales.

Les inondations provoquent également une pénurie foncière : elles limitent l'aire cultivable et constructible. La terrasse du fleuve, où se pratiquent la riziculture et les

²³ Mare ou bas-fonds inondable.

²⁴ Le bourgou est une plante qui pousse spontanément et qui est utilisée pour nourrir les animaux

²⁵ C'est durant le règne du précédent chef de village que Mombouye Tounga est constitué en village indépendant. Avant cela, il est, administrativement, un quartier de Tanda.

²⁶ On peut se demander si cette attitude est propre aux Peuls ou si elle relève, comme suggéré ici, des relations conflictuelles.

²⁷ RRG : route rurale Gaya, organisme de la coopération suisse dépendant du Bureau de la Coopération suisse à Niamey.

²⁸ Des inondations de très grandes importances ont lieu à peu près tous les trois ans.

cultures sous pluie²⁹, est disséquée par des fadama. C'est donc une zone inondable. Et les cultures sont régulièrement détruites. Les inondations occasionnent également d'énormes dégâts sur l'habitat (les maisons sont en banco et doivent être reconstruites presque chaque année). La destruction des cultures et de l'habitat participe d'une pauvreté généralisée. Malgré tout, cette situation difficile est en partie compensée par les bénéfices importants qu'amènent la pêche et la coupe du « bourgou³⁰ ». Mais on l'apprendra lors des entretiens, l'exode vers le Burkina, le Togo ou le Bénin, constitue la principale réponse à la pauvreté. Et c'est un phénomène relativement nouveau : « l'exode est récent. Mais avant, il y avait même peu de gens qui partaient jusqu'à Malanville »³¹.

On peut émettre l'hypothèse, ici, que les problèmes que le, ou les villages, rencontrent aujourd'hui et qui sont présentés par certains comme étant d'origine ethnique, relèvent pour une bonne part de ces problèmes fonciers. Tant que les terres suffisaient à tous, les problèmes ne se posaient pas en des termes si aigus. Et si des problèmes graves se posent aujourd'hui, on peut supposer que c'est parce d'autres, plus anciens étaient sous-jacents. Le temps passé de la bonne entente ne peut pas uniquement relever de la sagesse des dirigeants de l'époque et de l'ignorance de ceux d'aujourd'hui.

Déroulement du terrain à Mombouy Tounga

Il faut dire quelques mots sur le déroulement même du travail de terrain à Mombouy Tounga. L'arrivée sur le terrain s'est faite, à notre demande, en compagnie d'un des membres du PADEL. En effet, le PADEL – Programme d'Appui au Développement Local – organisme financé par le bureau de la coopération suisse³² à Niamey est en action sur la zone depuis plusieurs années. C'est donc avec la personne de référence du PADEL au village que contact est pris. Il s'agit du Secrétaire Général de la structure locale de gestion pour le terroir de Rountoua Tanda³³, Bashir. Bashir est le fils du chef de Tounga Darfo. Le fait de loger dans le village de Tounga Darfo va tout de suite mettre en évidence les tensions qui existent entre deux des trois administrations que regroupe en réalité « le village ». Après les salutations d'usage, le chef de village de Mombouy Tounga refusera de nous répondre si nous ne logeons pas chez lui, dans son village : « tant que vous êtes là-bas, c'est comme être à l'étranger. On ne peut pas parler à quelqu'un qui est à l'étranger ». Il faut rappeler que tout ceci se déroule dans un périmètre de moins de 500 mètres. Le lendemain de notre arrivée, nous quittons le village pour des raisons de santé. Ce n'est qu'à notre retour, une semaine plus tard, que les contacts avec le chef de Mombouy sont renoués. Il accepte de nous recevoir, après beaucoup d'attente et de discussions avec l'imam et son remplaçant. Dans la méfiance et avec réticence.

²⁹ Sorgho, maïs, manioc.

³⁰ Graminée appréciée par les animaux.

³¹ Extrait de l'entretien réalisé avec l'agent d'élevage, le 22.03.04.

³² Via la DDC (direction du développement et de la coopération) de Berne.

³³ Le PADEL a mis en place des comités cantonaux et des structures locales de gestion sur l'ensemble de l'arrondissement de Gaya. La SLG de Rountoua couvre les trois villages : Mombouy Tounga, Rountoua Tanda et Tounga Darfo.

Durant le séjour au village des entretiens ont été menés avec différentes personnes, selon le temps à disposition. Les entretiens ont débuté avec le chef de village de Tounga Darfo. En plus des discussions « officielles » répétées, celui-ci est régulièrement venu nous rendre visite le soir, occasion supplémentaire et bienvenue de continuer l'échange. Avec l'imam de Tounga Darfo, nous avons pu réaliser un entretien, auquel s'ajoutent également d'autres échanges brefs. Bashir, le secrétaire général de la structure locale de gestion a été rencontré une fois. Nous avons également rendu visite au Sarkin Ruha (le maître des eaux) du village de Tounga Darfo. Trois longs entretiens ont été menés avec le directeur de l'école de Momboye. Avec le chef de village de Momboye, un seul véritable entretien a été possible. Pour compléter les informations recueillies auprès de lui, nous nous sommes rendus chez son adjoint. Avec l'imam du village de Momboye Tounga, nous avons discuté une fois à notre arrivée, et une fois, sur son invitation, avant notre départ. Nous avons également rendu visite à deux des grossistes en poisson de Momboye Tounga, dont les noms nous avaient été communiqués par le chef du village.

Après le retour à Niamey de l'interprète pour des raisons de santé, plusieurs entretiens ont été réalisés avec Halima Nakola³⁴. La présence d'une femme a infléchi les rapports. Dans le sens où l'information semblait parfois plus facile à obtenir. C'est en sa compagnie, et grâce à elle, que nous sommes allées trouver la responsable du centre d'alphabétisation de Momboye. À la suite de l'entretien, d'autres discussions ont suivi. Elle nous a accompagnées chez les directrices des deux groupements féminins de Momboye. Le mari de la responsable du centre d'alphabétisation de Momboye est un agent d'élevage au village depuis douze ans et aujourd'hui à la retraite. Nous profitons également de pouvoir le rencontrer.

Du côté des Peuls, nous nous sommes rendus chez le représentant du rugga³⁵. Celui-ci est la plupart du temps en brousse et il est plus aisé de rencontrer son représentant. Nous avons également pu discuter avec le responsable du centre d'alphabétisation féminin du village peul.

La qualité (durée et contenu) de ces entretiens est variable. Mais tous sont intéressants dans la mesure où ils ajoutent chacun des éléments à la compréhension générale de la situation. Tous les entretiens sont retranscrits en fin de partie³⁶, même si seuls quelques extraits ont été utilisés dans le corps du texte.

³⁴ Halima Nakola a été l'interprète pour le projet RUIG. Elle m'a accompagnée à Momboye durant quelques jours après le départ forcé de Boukary pour Niamey.

³⁵ Le rugga est traditionnellement celui qui guide la transhumance. Par extension, dans le cas de populations aujourd'hui sédentarisées, le rugga joue le rôle de chef de campement.

³⁶ Certains passages des entretiens enregistrés, notamment ceux effectués avec le directeur de l'école sont difficilement audibles. La retranscription n'est donc pas complète.

Avant de définir précisément les concepts utilisés dans ce travail, le cadre théorique et l'esprit dans lequel celui-ci a été abordé doivent être présentés. Il s'agit de l'approche phénoménologique. A travers elle, et ses apports pour la géographie, certaines notions seront déjà esquissées.

L'APPROCHE PHENOMENOLOGIQUE

Aujourd'hui, la pensée phénoménologique appartient à part entière à la recherche géographique. Elle a permis d'étendre le champ de la discipline. En renouvelant la compréhension de certains de ses objets. La géographie saisit la réalité du monde en tant que spatiale et l'espace en tant que ce qu'E. Dardel nomme le « visage de la terre », la relation entre l'homme et son milieu. Ainsi, la recherche ne prend plus comme point de départ les formes spatiales, mais l'individu et l'expérience qu'il fait de son espace pour comprendre ces formes spatiales. Si l'intérêt de la discipline se porte sur l'espace, c'est sur l'espace tel qu'il est vécu, ressenti et habité que l'on se concentre.

L'approche phénoménologique va être abordée dans cette partie premièrement, comme cadre conceptuel pour cette recherche et deuxièmement, dans ses apports pour la géographie.

La phénoménologie comme cadre conceptuel

La phénoménologie étudie comment, de manière empirique, s'effectue le rapport au monde. C'est une approche qui prend, consciemment, l'expérience, le **mode** de rapport au monde comme objet. Sans entrer dans les détails de ses différents courants³⁷, on peut dire qu'elle se présente comme une science des phénomènes. La phénoménologie propose un retour au concret. Pour ce faire, elle s'intéresse à « l'expérience vécue qui prend le monde extérieur au niveau du phénomène » (Relph, 1976)³⁸. C'est en cela qu'elle nous est utile ici et qu'elle nous intéresse. C'est un cadre conceptuel qui laisse de la marge et de l'incertitude, de fait. Si elle se présente plus comme une trame ou comme un canevas, « son intention dominante est de ne jamais quitter la réalité elle-même telle qu'elle s'offre, dans ce qu'elle a de global et de concret » (Racine, 1986 : 15). Par conséquent, la phénoménologie doit peut-être être vue comme **état d'esprit**, plus que comme un cadre conceptuel ferme. Elle est, c'est vrai, une « réflexion indispensable en préambule aux méthodes de recherche plutôt qu'un ensemble de formules opératoires ». C'est son ambition première : **revenir aux choses mêmes. Décrire et non pas expliquer d'abord**. La phénoménologie aborde les choses telles qu'elles se présentent, en multipliant les perspectives. Partir des faits mêmes, les inviter à se dire dans leurs propres mots. Et c'est ce que nous avons tenté de faire, en interrogeant les acteurs, certains acteurs, de

³⁷ La phénoménologie « pure » ou transcendantale d'E. Husserl, la phénoménologie herméneutique de P. Ricoeur ou encore la phénoménologie existentielle de M. Merleau-Ponty, Heidegger et Schutz (Seamon, 1982).

³⁸ Cité par J-B. Racine (1986 : 12).

l'espace étudié. En multipliant, dans la mesure du temps à disposition, interlocuteurs et entretiens. En utilisant comme matériel de base pour notre réflexion ce que les gens racontent, disent de leur espace et des relations qu'ils y entretiennent. De la manière dont ils perçoivent les autres dans ce même espace.

Permettre au monde tel qu'il est vécu de se révéler implique que l'on suspende un moment nos *a priori*³⁹ - pour faire de la place à l'autre. Suspendre ses *a priori*, ce qui nous semble naturel, ce n'est pas les nier mais, au contraire, les accepter. Mais cela implique, pour le géographe entre autres, un contact direct avec **son** expérience même du monde. Et par conséquent la reconnaissance de l'existence d'autres mondes vécus et le dialogue indispensable, avec eux. Ce à quoi le terrain ouvre. Ainsi, décrire les phénomènes observés avant de les expliquer c'est éviter de les classer d'emblée dans les catégories intellectuelles du chercheur. Comment comprendre cette proposition quand on arrive sur un terrain avec un projet de recherche, un questionnement ? Eviter les affirmations préalables et les conclusions que l'on voudrait hâtivement tirer dès que l'on aborde un phénomène ne nous empêche pas de formuler des hypothèses et des intérêts. Dans une démarche peut-être plus patiente et plus contraignante. Et si cette démarche ne ressort pas forcément, vu aussi l'importance donnée aux concepts dans l'ensemble de la recherche, du compte-rendu écrit, elle est pourtant ce qui a guidé le travail de terrain.

Le chercheur doit être conscient de la perspective qu'il introduit dans la recherche : sa perception et son expérience de l'espace. Ainsi, poser la question des relations interethniques est un *a priori* concernant la définition des groupes en ces termes. Poser la question de l'articulation entre appartenance et territorialisation suppose que l'identité ethnique conditionne effectivement l'utilisation de l'espace. Ou tout au moins que les relations entre les différents groupes ethniques ont des répercussions sur ce dernier. Mais il est clair que la question n'a pas été posée en ces termes, et de manière si frontale. Elle est demeurée une question ouverte, que l'on a tenté de circonscrire petit à petit.

Il est donc nécessaire de faire bien attention aux généralisations faites *a priori* et ce, particulièrement dans le cadre de travaux qui se basent sur l'expérience. Expérience vécue et personnelle, justement ancrée dans une communauté et un espace. Et comment comprendre notre cas – propre à un espace – sans prendre en compte la réalité à laquelle il renvoie et dont il parle ? Et avant tout, comment aborder ces expériences sans les aborder comme des expériences dans un contexte spatial et temporel ? La participation de chacun à des mondes sociaux divers influence l'expérience propre de l'espace. En d'autres termes, nos interactions influencent notre utilisation de l'espace et du temps, la formation de nos images et perceptions. Et pour aller plus loin on peut dire que chaque monde social possède un langage et un savoir propres. Même si dans le quotidien, on ne se rend pas compte du caractère spécial de ce monde vécu. Cette découverte se fait seulement au moment de la rencontre avec un autre monde culturel. D'où aussi l'intérêt du travail de terrain pour confronter des catégories scientifiques, d'une certaine manière naturalisées, à d'autres contextes.

Une clarification continue, à travers le langage, est donc nécessaire. Rencontre de personne à personne que l'on nomme "intersubjectivité". Poussant au bout le

³⁹ Ce que les phénoménologues appellent la réduction phénoménologique.

raisonnement, Eric Dardel (1952)⁴⁰ nous rappelle que « l'objectivité n'est pas en elle-même une garantie de vérité si absolue qu'il faille s'y abandonner sans réserve ». Il est d'ailleurs préférable d'admettre que notre objectivité découle de notre propre subjectivité de sujet. Puisque l'observateur ne peut jamais entièrement supprimer son « point de vue » sur la réalité, ni effacer sa subjectivité. Comment faire alors pour aborder un phénomène, une expérience ? Il faut accompagner, à chaque fois, l'attachement aux phénomènes, aux choses, d'une discussion - **description des contextes** - dans lesquels ces situations s'inscrivent. Le contexte tel qu'il aura été perçu et vécu, comme ancrage d'une expérience. Puisque un « paysage » ne devient un « monde personnel », approprié, que si un « psychisme a réussi à se spatialiser en lui, à y creuser une niche de rêverie », à investir le matériel d'une « nouvelle dimension, invisible et symbolique ».

La proposition de mettre entre parenthèses nos certitudes, celles du sens commun, pour comprendre ce qui fait, justement, le sens commun s'applique tant aux certitudes de la vie de tous les jours qu'à celles de la discipline. « Mise entre parenthèses, autrement dit, au-delà du réel naïf qui présuppose la conscience commune, de nos façons d'envisager la géographie. C'est bien là l'un des éléments clés de la 'méthode' phénoménologique » (Racine, 1986 : 11). Chacun de nous a donc sa manière propre d'envisager le monde. Et de fait, la discipline. Cette prise de conscience nous soulage d'une objectivité « naïve », tout en ouvrant sur un domaine d'investigation très vaste et varié. L'approche phénoménologique permet de remettre en question ce que le sens commun appelle la géographie. Pour réaliser que chacun de nous a sa façon propre de la comprendre et de la pratiquer. Mais pour s'ouvrir aussi à de nouvelles pratiques, en reconnaissant que d'autres pratiques existent et peuvent être valables, enrichissantes. Dardel refuse à la géographie un statut indifférent, détaché. La géographie est affective et l'on se penche à l'évidence d'abord sur ce qui nous touche, même, et surtout, en tant que chercheurs. Et pour le chercheur lui-même, ancré dans sa « géographicité »⁴¹, il faut se pencher sur ce qui fait sa réalité. La prendre en considération plutôt que de faire comme si ; comme si le chercheur n'avait ni subjectivité ni intuition. Alors que c'est bien l'intuition qui lui permet de découvrir, au-delà des descriptions, un sens qu'il recherche.

Puisque « l'objectivité s'enracine dans la subjectivité », c'est de cette dernière qu'il faut partir. Partir de la subjectivité pour comprendre comment les individus construisent leur rationalité et leur environnement. Puisque l'individu extériorise sa relation à son espace par des gestes sans mots, par des habitudes, il faut faire parler pour la comprendre. Partir de ce qui fait l'espace, le lieu, pour le comprendre et non de ses manifestations extérieures. Puisque la réalité la plus concrète est toujours une interprétation. Ce sont les mots qui disent le mieux un lieu, l'expérience que l'on peut en faire, bien plus que des analyses objectives et distantes. C'est ce que nous apprend, entre autres, la phénoménologie. C'est sur quoi elle nous propose de porter notre attention et nos efforts de compréhension. Mais puisque c'est l'expérience même d'un lieu qui nous permet de le comprendre, il faut reconnaître alors qu'il existe autant de lieux que de personnes pouvant en faire l'expérience. Si tel est le cas, il faut renoncer au discours objectif et externe. Perdre en fermeté pour gagner en « intensité

⁴⁰ Cité par J-B. Racine (1986 : 14-15).

⁴¹ Pour E. Dardel (1952), la *géographicité* signifie la reconnaissance du lien, d'une relation entre l'individu et son environnement.

expressive » afin de rendre à l'espace la temporalité des existences qui le parcourent. L'étonnement et l'expérience avant la mesure. Espace qualitatif et signifiant.

Dès le milieu des années 1970, les géographes réalisent à quel point la géographie quantitative a évacué l'homme, l'individu. Si chiffres et mesures ont permis des avancées conséquentes, ils n'ont fait que maintenir le géographe dans sa position d'observateur extérieur. C'est à ce moment que les courants phénoménologiques, apparaissant au sein des sciences sociales, vont se diffuser. Le retour aux choses mêmes, la reconnaissance de la subjectivité et la compréhension nouvelle des rapports sujet / objet vont constituer un tournant décisif au sein de la discipline.

Si les géographes se sont intéressés à la phénoménologie, comment l'approche phénoménologique, esquissée à grands traits, envisage-t-elle l'espace ? Qu'est-ce que cet angle d'approche, appliqué à l'espace, fait apparaître de celui-ci ?

L'espace phénoménologique

Tout d'abord, et encore une fois, l'état d'esprit phénoménologique nous met en garde contre la tentation des définitions restrictives. Ce faisant, nous réalisons qu'il n'est pas de loi générale qui explique la relation entre l'être humain et son environnement. D'autant plus que les espaces ne sont pas des vides, surfaces ou formes géométriques, dans lesquels nous nous déplaçons. Ils sont, au contraire, le contexte indispensable et nécessaire de tous nos faits et gestes. « L'homme est engagé comme être spatial » (Dardel, 1952). L'espace est la relation entre l'homme et son milieu. Et les liens qui nous y attachent sont par conséquent affectifs : l'espace, quelle que soit la manière dont il est appréhendé, est espace vécu. De chaque espace, il existe, en fait, autant d'espaces que d'expériences de ces espaces. Pour chaque espace, l'expérience de celui-ci en fait un espace particulier. Et plus encore, les espaces sont tributaires de la conscience que l'on en a. Tributaires de l'imagination, de nos projections et autres facteurs internes. Mais dépendants tout autant des facteurs externes qui influent sur nos perceptions (Relph, 1976). L'individu ne se situe pas dans un espace homogène, uniforme ou géométrique. Il vit dans un espace particulier qui n'est pas neutre. Un espace qui n'est pas un vide abstrait mais bien une réalité concrète, qui porte en elle et soutient les identités de ceux qui en sont les acteurs. « Les phénoménologues attirent notre attention sur la nécessité d'une part de poser comme équivalentes les notions d'identité, d'espace et de temps dans l'approche des faits sociaux, et d'autre part de les appréhender en même temps dans leurs manifestations » (Tarrius, 2000 : 38).

Détour indispensable par les perceptions, par l'espace vécu, pour comprendre cette relation à l'espace. C'est donc au niveau de l'individu, en tant qu'être dans le monde qui l'entoure, qu'il faut se placer. A ce propos, A-F. Hoyaux (2000) rappelle que **l'actualité, la réalité de l'individu n'est pas uniquement constituée par les éléments objectivement présents à lui**. C'est-à-dire. Bien que le monde environnant l'individu soit constitué d'éléments (objets, êtres vivants, personnes) plus ou moins éloignés, **certains éléments qui ne sont pas objectivement présents seront toutefois rendus présents dans « l'actualité de sa conscience, par des actes de pensées (les souvenirs) ou de discours (les récits de vie) »** (Hoyaux, 2000 : 3). A ce titre, on peut rappeler une des remarques finales du directeur de l'école de Momboye

Tounga pour qui finalement, la clef des conflits que vivent le village serait peut-être à chercher dans l'histoire : « le Nigérien est rancunier ». Et les guerres qui ont, dans le temps, opposé ces différents groupes expliqueraient aujourd'hui les rapports et l'impossibilité de s'entendre. Supposition personnelle à retenir. D'autant plus si l'on s'en réfère à Beauvilain (1976) dans sa thèse de doctorat sur les Peuls du Dallol Bosso : « il serait illusoire de croire que les rivalités nées des guerres du 19^{ème} siècle se sont effacées. Elles puisent dans la vie quotidienne des raisons de se perpétuer ». Pour lui, la mauvaise cohabitation qui règne, dans le dallol, entre les ethnies, découle des tensions qui datent d'avant la pénétration française. Mauvaise cohabitation qui se traduit dans les faits par des incidents fréquents, banals ou dramatiques. « Au moindre prétexte, de vieilles querelles sont ressorties, les esprits s'échauffent, les coups pleuvent, morts et blessés sont laissés sur le terrain ».

On comprend mieux en quoi une lecture objective serait réductrice et nous tiendrait à l'écart des faits, puisqu'au-delà même des éléments objectivement présents, d'autres éléments participent de l'espace de l'individu. « De ce fait, au-delà des liens que chaque individu peut potentiellement entretenir dans sa quotidienneté avec son monde environnant, il y a création de relations particulières avec certains éléments de ce monde environnant mais **aussi et surtout un transfert effectué par l'individu sur des éléments non présents dans la sphère de proximité objective** » (Hoyaux, 2000 : 4). L'individu peut donc construire son monde avec des éléments spatiaux, historiques et sociaux qui ne sont pas dans sa sphère objectivement proche. Si tel est le cas, il est pourtant bien évidemment en relation avec ces éléments. Ce mélange d'éléments, physiquement ou subjectivement présents, exprime l'intentionnalité (qu'elle soit consciente ou non) de l'individu.

La mise en place d'un territoire relève donc, peut-être, aussi bien des actes de perception du monde environnant que de l'imagination. Ce qui revient à dire que si, en géographie, on s'intéresse aux relations entre individu et espace, aux relations entre identité et espace, alors on ne peut se restreindre à l'environnement immédiat, même si on l'aborde au niveau de la perception. « Car l'être, en existant, c'est-à-dire en se construisant son monde par sa projection dans celui-ci, appréhende tout autant son environnement immédiat (par l'acte perceptif) qu'un au-delà de cet environnement (par l'acte d'imagination) ». Ainsi considéré, le territoire ou plutôt sa construction, est prolongé par l'imagination, par la « pensée intentionnelle qui surimpose à l'environnement objectif des éléments non présents mais présentifiés à la conscience de l'être » (Hoyaux, 2000 : 5). Ainsi, c'est à partir de ces actes perceptifs et imaginatifs que les individus construisent leur territoire.

Phénoménologie: ressources et contraintes résumées

Avant toute chose, la phénoménologie est descriptive ; elle explore. Son champ opératoire est l'expérience immédiate. Elle cherche à rencontrer le phénomène tel qu'il est. Et il ne s'agit pas de remplir des cases, catégories préfabriquées et simplificatrices, ou de vouloir expliquer d'emblée, mais de comprendre. L'attitude adoptée est par conséquent une attitude horizontale qui prend en compte le plus d'éléments possibles, sans hiérarchie préalable. La phénoménologie se place au niveau de l'expérience, ou chaque élément peut avoir de la valeur.

La phénoménologie met en évidence ce à quoi on ne prête pas attention. Notre attitude naturelle, celle du quotidien vécu. C'est-à-dire que nous sommes immergés dans des comportements et des modes de pensée auxquels nous ne prêtons pas attention. Or, c'est à ce monde quotidien que la phénoménologie s'intéresse, en cherchant à décrire la relation entre les gens et leur environnement.

L'apport de la phénoménologie pour la géographie révèle une conscience individuelle qui existe et s'accomplit dans le rapport au monde et à l'espace, dans la subjectivité de sujet. De cette subjectivité de sujet découle une ambiguïté qu'il faut garder à l'esprit. Celle d'un chercheur, dans la société et dans l'espace, qui se donne aussi le rapport de la société à l'espace comme objet de recherche. Or, comme le dit di Meo (1991: 66), il y a détermination des sujets par l'espace et par ses contenus⁴².

En reconnaissant qu'il est nécessaire d'aborder un phénomène en prenant du recul par rapport à ses a priori, la phénoménologie souligne, et Dardel l'a bien mis en évidence, que nous ne pouvons penser en dehors de notre subjectivité. Il est donc préférable de le reconnaître et d'en tirer les bénéfices possibles plutôt que de s'en défendre.

Pour conclure cette partie phénoménologique, on peut dire qu'il n'y a pas de généralisation simple quant à la manière dont les gens sont liés aux lieux et à ce qu'ils y trouvent de significatif. Les lieux que nous connaissons et qui nous importent sont tous des lieux uniques. Ils sont uniques en ce qu'ils sont paysage et espace, mais surtout uniques au regard du lien affectif, positif ou négatif, qui nous lie à eux. Et même, c'est à travers ce lien, ces liens que nous avons tissés avec des lieux que nous connaissons ou que nous avons habités, que nous appréhendons le monde. C'est d'ailleurs dans ce sens, que les lieux sont existentiels, source de connaissance. Nous pouvons changer de lieux, nous déplacer, mais c'est toujours dans la quête d'un lieu. Tous, nous avons besoin d'une base, d'un ancrage, où réaliser notre potentiel. Un « ici » d'où découvrir le monde, un « là-bas » où se rendre. Dans ce contexte, le lieu signifie beaucoup plus qu'un emplacement géographique. **Quand il s'agit de lieux, c'est à un type d'expérience et d'investissement qu'on se réfère plus qu'à des objets** et à des attributs. Dans tous les cas, même si la démarche phénoménologique appliquée à la géographie, a ses limites, elle est fonctionnelle. Elle permet de se replacer au niveau du sujet (moi, lui, et nous) et de ses perceptions. Et si l'on se place à ce niveau là, c'est parce que l'existence du sujet ne peut se définir autrement qu'en tant qu'il fonde toute la connaissance et le savoir (di Meo, 1991: 65). Et si le sujet fonde la connaissance, alors c'est du sujet qu'il faut partir pour la produire.

La phénoménologie, et c'est pourquoi elle s'est imposée ici comme cadre théorique, respecte la richesse et la complexité de ce monde. Avec une géographie qui interprète le monde qu'elle regarde (Schnell, 1999), en ayant à l'esprit qu'il en existe bien d'autres qui se recourent sans forcément se contredire.

⁴² De même, il y a construction de cet espace par les regards, l'intervention et l'idéologie des acteurs sociaux.

DEFINITION DES NOTIONS ET CONCEPTS MOBILISES

L'identité

La conscience de notre propre identité est une donnée première de notre rapport à l'existence et au monde. Dans ce travail, la notion d'identité sera appréhendée principalement en ce qu'elle est liée à l'espace. Identité et espace sont consubstantiels et l'un ne peut être évoqué sans l'autre. L'identité, individuelle et collective, qui se développe en référence à un espace spécifique, un espace qui revêt l'identité qu'on lui prête. Ici, il s'agit d'observer et de comprendre comment, sur un même espace, différentes identités se construisent et comment ces différentes identités s'approprient et définissent leur espace. La notion d'identité ne sera pas abordée en tant qu'essence mais en gardant à l'esprit qu'elle est le résultat d'un processus de construction et d'attribution. D'attribution pour soi et par autrui. Elle résulte d'un processus complexe qui lie étroitement la relation à soi et à autrui. L'identité, personnelle et collective, conditionne les relations aux autres : autre soi, autre groupe. « C'est aussi un phénomène dynamique qui s'exerce tout au long de l'existence » (Lipiansky, 1999 : 21). Ainsi, les identités évoluent, ce que l'on constate par exemple dans les mariages interethniques où les coutumes du nouveau foyer doivent être assimilées par les femmes qui y entrent⁴³. Dans le contexte de l'étude, l'identité sera donc aussi abordée dans sa dimension d'appartenance ethnique. Puisqu'il s'agit de relations entre trois groupes ethniques distincts et qui se donnent comme tels. Haoussas, Peuls et Dendis, répartis respectivement et selon l'appartenance dans les villages de Tounga Darfo, Rountoua Tanda et Momboye Tounga. Villages distincts et appartenances imbriquées ; relations complexes et liens de parenté étroits.

Variante selon l'interlocuteur, ces différences sont plus ou moins accentuées. Pour le directeur de l'école de Momboye, la question ethnique est le cœur du problème. Ce sont les mauvaises relations entre les villages, les relations conflictuelles entre les trois ethnies, qui sont à la base des problèmes de fréquentation que rencontre son établissement. Et au-delà des relations, il voit dans l'appartenance même des enfants aux différents groupes ethniques peul, haoussa et zarma, une raison plus profonde au dysfonctionnement de l'école :

« Parce que le fait que les enfants n'arrivent pas à fréquenter l'école...Chez les Peuls, nous avons compris que le Peul préfère que sa fille ou bien son garçon soit toujours derrière les vaches. On a compris ce problème là. On a noté. Le Dendi il préfère toujours à ce que sa fille fasse le petit commerce. Si vous avez fait la remarque, quand vous sillonnez le village, vous voyez toujours des petites filles avec des tasses. Et ça c'est pour préparer leur mariage. Si elles arrivent à faire des recettes, on lui paye un matériel de maison. Soit une petite tasse, un petit tapis, on dépose. Jusqu'à dix - quinze ans. Elle se prépare ? Elle se prépare. Et le petit Haoussa aussi, la petite fille haoussa c'est la même chose »⁴⁴.

⁴³ « Qu'est-ce qui va se passer alors s'il y a un mariage mixte ? Si un Haoussa épouse une Dendi, elle va s'adapter aux coutumes haoussa. Les enfants vont grandir chez les Haoussa. C'est comme ça, c'est normal qu'il y ait des mélanges », extrait de l'entretien avec le chef de village de Momboye, 13.03.04.

⁴⁴ Extrait de l'entretien avec le directeur de l'école de Momboye, 17.03.04

Pour d'autres, la question ethnique est gommée. Si dans la discussion avec l'imam du village de Momboye on lui demande si l'appartenance ethnique peut être considérée comme la base des relations difficiles entre les villages, il répond que « les ethnies ne sont pas un élément. Nous sommes tous musulmans. Dieu n'aime pas les sectarismes ».

Si la notion d'identité revêt différents aspects, elle a également de multiples dimensions ; l'individu, le groupe, la société, etc. Ici, nous passerons relativement rapidement sur la dimension individuelle de l'identité. L'individu, en tant que tel, n'a probablement pas, dans ce contexte, l'autonomie qu'il connaît dans les sociétés occidentales contemporaines. Rappelons que l'individu n'est pas une donnée naturelle mais une construction sociale. Et il ne fait réellement sens de parler d'identité individuelle qu'au moment où il y a « individu ». Ici, on se trouve probablement plus dans des rapports sociaux « communautaires », considérés comme caractéristiques des sociétés traditionnelles.

Pourtant, d'une part, ce sont des entretiens individuels qui constituent le matériel empirique de notre recherche. D'autre part, la situation étudiée découle, pour partie, de comportements individuels. Les rapports (personnels et conflictuels) qu'entretiennent les chefs des deux villages de Momboye Tounga et Tounga Darfo conditionnent fortement la situation dans son ensemble. Selon certains de nos interlocuteurs⁴⁵, les problèmes entre les villages se situent exclusivement au niveau des chefferies, entre les autorités de chacun des villages.

« Quel est le problème ?

C'est un problème de dirigeants. Puisque c'est deux pouvoirs. Nous, nous avons notre pouvoir, eux ils ont leur pouvoir. Chacun veut avoir la suprématie. Et à chaque fois qu'il y a quelque chose qui va se passer, chacun veut tirer les draps sur lui. Chacun veut avoir ça pour lui-même. Et c'est pourquoi nous ne trouvons pas de terrain d'entente.

Alors, ça n'est pas un problème entre les populations elles-mêmes ?

Les problèmes c'est entre les deux chefferies. Ça ne concerne pas la population.

Les populations entretiennent des relations harmonieuses, sans se soucier de ces histoires ?

Oui, c'est entre les deux chefferies »⁴⁶.

Si les villages avaient, à leur tête, d'autres dirigeants, ce que l'on déduit des entretiens, les relations seraient également différentes. Au temps des anciens chefs...

« Ces problèmes ont commencé récemment. À l'époque de mon grand frère Mounkaïla et du père de l'actuel chef de village de Tounga Darfo les relations étaient bonnes. Même s'il y a des petites choses entre les deux chefs, quand il s'agit d'intérêt commun, les deux s'entendent. Ils arrivent à trouver un terrain d'entente pour pouvoir acquérir l'infrastructure ou bien un projet. Ils ont eu jusqu'à six puits cimentés pour les trois villages. Depuis que celui là est venu, il a voulu tout...il voulait son indépendance. Il voulait tout pour lui-même et bien voilà. Puisque lui ne veut pas s'entendre avec moi, comment voulez vous que moi je m'entende avec lui ? Donc c'est de bonne guerre qu'on se trouve aujourd'hui dans cette situation de problèmes.

Est-ce la venue du chef actuel qui a posé problème ou bien c'est un événement particulier survenu pendant son règne qui a fait que les problèmes ont commencé ?

C'est pas un événement particulier mais l'avènement de ce chef. Depuis le décès de son père, c'est des problèmes. Quand ce chef de village a été nommé, c'est lui qui a semé la zizanie »⁴⁷.

⁴⁵ Les chefs des villages de Tounga Darfo et Momboye Tounga, l'agent d'élevage de Momboye ou encore le secrétaire général de la structure locale de gestion du terroir.

⁴⁶ Idem

⁴⁷ Extrait d'un entretien avec le chef de Momboye Tounga, 13.03.04

On nous assure que les populations elles-mêmes ne sont pas affectées par les problèmes rencontrés par les autorités dans la gestion des affaires collectives. Or, il est clair que ces dissensions ont des répercussions fortes sur les populations : conflits mortels⁴⁸, impossibilité de réunir les fonds nécessaires à l'entreprise de désenclavement de la zone, très faible taux de scolarisation, etc. On pourrait dire qu'un impact important se fait sentir sur les populations mais que celles-ci ne semblent pas reprendre à leur compte les problèmes de la chefferie. « Les conflits c'est entre les chefs. La population, elle se marie. Les gens travaillent ensemble. Ils ont même une association de jeunes »⁴⁹. Les populations entretiennent entre elles des relations commerciales⁵⁰.

Alors, force est de constater que les individus, même dans une société où celui-ci ne prend pas la même signification que dans nos sociétés occidentales, ont leur poids. Leur identité personnelle, leur caractère, a un impact sur la réalité dans laquelle ils évoluent. Ce qui est particulièrement vrai dans le cas de personnes au statut important. Les chefs de village, les chefs religieux sont une donnée essentielle dans les décisions et l'organisation de leur communauté. Il faut peut-être faire alors, avec J. Rémy (1996), la distinction entre individuation, qui suppose un projet et une capacité de maîtriser ses réseaux, et l'individualisme qui prétend exprimer ses choix personnels sans tenir compte des conséquences collectives. S'il y a individuation sûrement, ici, l'individualisme n'entre pas en jeu.

Bien que l'individu ne soit pas une figure centrale de notre propos, on peut toutefois s'arrêter sur les deux aspects constitutifs de l'identité personnelle. Le premier étant le désir de continuité de l'individu. Cette continuité s'exprime dans l'affirmation d'une appartenance à une lignée, à un environnement, à une culture ou à un imaginaire. Le deuxième aspect s'incarne dans un processus de séparation. Cette séparation se réalise le plus souvent dans un processus conjoint de création de nouveaux repères identitaires liés à une autre culture ou à des groupes spécifiques. S'il peut y avoir distanciation par rapport à une identité antérieure, nous n'avons pas eu l'occasion de vérifier si telle est la manière, par exemple, dont est ressenti le passage d'une femme d'un foyer à un autre, avec ses nouvelles coutumes.

Il n'en demeure pas moins qu'au niveau individuel, l'identité ethnique est revendiquée différemment selon chacun. Elle peut, par exemple, ne pas être mise en avant : « nous partageons tous une même réalité, nous sommes les mêmes » ou bien constituer un élément central « un Haoussa ne ferait pas ça ». Elle peut aussi être reconnue mais ne pas constituer une donnée essentielle :

« Est-ce que c'est bon d'avoir des mélanges ?

C'est comme ça, ça se fait. Moi je suis satisfait. Les enfants parlent les deux langues.

Est-ce que ça va devenir un seul village ?

C'est déjà comme ça. Même si les villages sont séparés, nous partageons la même réalité »⁵¹.

⁴⁸ Un Peul a été tué en 2002 par des Haoussas.

⁴⁹ Entretien avec l'agent d'élevage du village de Momboye, 22.03.04.

⁵⁰ « J'achète (le poisson) à mon mari. A d'autres aussi. A n'importe qui. Tout celui qui doit vendre son poisson vient me le déposer (...) Est-ce que les problèmes entre les villages ont un impact sur ton activité ? Il y a des problèmes entre les villages mais ça n'a aucun impact sur le commerce (...) Nous les femmes nous sommes plus préoccupées par les activités commerciales que par ce problème » Rekia Zakari, grossiste, 15.03.04.

⁵¹ Représentant du chef du village peul, Rountoua Tanda.

Avant de poursuivre, il faut rappeler que l'identité n'est pas utilisée comme concept explicatif. D'autant plus que le glissement vers l'essentialisme peut être rapide, et particulièrement lorsqu'il s'agit de groupes ethniques. S'il n'y a pas dans l'identité de « noyau dur », elle est, en tant que construction sociale, le médiateur entre l'individu et le collectif, le réel et l'imaginaire, le conflit et le consensus (Voutat, 1992 : 264-265). L'identité est fondamentale en ce qu'elle nous permet de nous situer dans l'existence. Elle nous permet d'appréhender notre environnement. Si la conscience de qui je suis m'oriente pour agir et être dans le monde, on peut penser que l'appartenance revendiquée – à un moment ou un autre – à un groupe ethnique joue aussi comme filtre dans les relations. Alors l'identité, donnée individuelle, relève aussi du collectif. Et tout autant dans sa dimension individuelle que collective, elle dépend de la rencontre, la confrontation plus ou moins amicale à l'Autre. La notion d'identité renvoie à la notion d'altérité. Toute identité se construit et se définit par rapport à d'autres identités dans une relation faite de mouvements d'assimilation qui rendent semblables et de mouvements de différenciation par lesquels l'originalité est affirmée. Très souvent, l'identité se pose en s'opposant.

Si l'identité c'est aussi l'Autre qu'en est-il de Momboye, des trois villages ? Chaque interaction est une mise en scène de soi. On voit ici comment ces identités sont jouées autant qu'elles sont des enjeux. Effectivement, dans les entretiens avec les chefs de village de Momboye et de Tounga Darfo, les identités se jouent dans cette altérité puisque les premiers éléments ou les éléments sur lesquels ils insistent le plus sont la primauté de leur village sur l'autre ; primauté dans l'espace et le temps. Chacun se définit en s'accaparant le territoire de l'autre :

« Où est la limite entre Momboye et Tounga Darfo ?

C'est la même chose. Toutes les terres appartiennent à Momboye.

Mais est-ce qu'il y a un endroit qui marque la séparation entre Momboye et l'autre village ?

La limite de Momboye ce n'est pas la rue. Même Tounga Darfo est à Momboye. Il y a des gens de Momboye jusqu'à la maison du chef là-bas (...) Vous savez ici, nous sommes sur notre territoire. Les gens de Tounga Darfo ont quitté leur territoire pour venir sur notre territoire »⁵².

Cette accapuration dans le discours se traduit aussi dans la réalité puisque les deux villages de Momboye et Tounga Darfo sont installés sur les terres des Peuls. Par ailleurs, la case de santé et l'école ont été construites sur les terres de ces derniers, sans toutefois qu'ils n'aient été consultés au préalable. Les Dendis prennent par la force, mais aussi de fait : ils n'ont pas de terre, ou en tous cas, aucune terre vacante. Le foncier est, en l'occurrence, à la base des relations conflictuelles que les villages de Momboye et de Rountoua Tanda entretiennent. Les Peuls se trouvent constamment dépossédés de leur terre. Chaque inondation importante contraignant les Dendis à se déplacer aboutit, par voie légale, à la concession de terres supplémentaires : pour les autorités la concession prime sur le champ. Mais les Dendis sont dans le Dendi, ils sont donc chez eux et prennent ce qui leur « appartient ».

La définition de soi par l'autre ressort aussi du discours sur les activités. Pour le chef haoussa, les Dendis ne sont pas de vrais pêcheurs ; il n'y pas chez les Dendis de grands sorkos. Et selon les dires du maître des eaux du village de Darfo, il est le seul à avoir des pouvoirs. Ceux de Momboye ont appris les techniques de pêche, ils ne les ont pas héritées :

⁵² Extrait de l'entretien avec le chef de village de Momboye Tounga, 13.03.04.

« Les Dendis n'ont pas de Sarkin Ruha mais est-ce qu'ils ont aussi ça ou c'est seulement les Haoussas ?

Les Haoussas, surtout les Kabawas, eux ils ont hérité ça. Ça veut dire ils ont le savoir lié à la pêche et à l'eau de leurs grands-parents. Parmi ceux de Momboye, une seule famille a hérité ça. Les autres ne viennent pas d'une région proche du fleuve. Ils viennent des plateaux. Aujourd'hui, tous ont les mêmes pratiques (la pêche) ».

Tous ont les mêmes pratiques, les mêmes connaissances techniques concernant la pêche mais quand le danger se fait sentir, il faut faire appel à celui qui détient réellement le savoir :

« Comment peut-on faire la différence alors entre quelqu'un qui a appris et quelqu'un qui a hérité ? Si quelqu'un a peur, il est obligé de venir voir quelqu'un qui maîtrise les forces. Eux (ceux de Momboye) ils pratiquent seulement (...) La maîtrise de ces forces c'est ça qui fait la différence radicale entre les vrais sorkos et les autres. C'est pas possible de transmettre ce que je sais à quelqu'un qui n'est pas haoussa. Je transmets à tous mes fils et un seul deviendra sarkin ».

La définition de soi par l'autre passe donc éventuellement par sa négation, qui peut aller jusqu'à sa destruction. Mais « une mort dans un camp est dite annoncer une mort dans l'autre, ce qui couronne la communauté des destins » (Fay, 1996).

« Il y a d'abord le conflit entre les Haoussas et les Peuls ; parce que les élèves peuls déjà quand ils viennent à l'école et les enfants haoussas là, il y a une certaine distance.

Les conflits, c'est à l'école même ?

À l'école même. Parce que les Peuls ont pris l'engagement de se venger. Donc, pour un petit Haoussa, dès qu'il vient à l'école, il risque. Surtout que l'école est à côté des Peuls. Il risque de se faire tuer »⁵³.

Négation qu'exprime plus en douceur le représentant du chef du village de Momboye quand il nous dit que le chef du village de Darfo est, en réalité, lui aussi un Dendi. Ce qui n'est pas seulement une manière de nous expliquer à quel point ils sont proches. L'Autre, même conflictuel, est donc constitutif de notre propre identité. Il la nourrit même si l'on doit s'en défendre. Et dans les relations qu'entretiennent les différents villages entre eux, il apparaît clairement que l'identité n'est pas une entité figée. Elle est un lieu de changements permanents, de réévaluation constante et d'adaptation. Des traits sont mis en évidence, d'autres sont masqués. Les gens passent d'une ethnie à l'autre, par mariage par exemple. Si les femmes ne changent pas réellement d'ethnie en se mariant, elles doivent tout au moins en adopter les us et coutumes. L'identité est donc dynamique tant au niveau de la collectivité que de l'individu :

« Est-ce qu'il y a fréquemment des mariages entre vous et ceux des deux autres villages ?

C'est fréquent. Ils viennent prendre des filles. Moi, j'ai pris la fille d'un frère du chef de Momboye. Quand quelqu'un d'un village épouse quelqu'un d'un autre village, d'une autre ethnie, que se passe-t-il ?

Les gens changent d'ethnie.

On peut changer d'ethnie, perdre son ethnie d'origine pour en prendre une nouvelle ?

Ils gardent les deux. L'ethnie d'origine et les nouvelles coutumes, celles du foyer. Il y a des mélanges mais la transmission se fait par le père»⁵⁴.

⁵³ Extrait de l'entretien avec le directeur de l'école de Momboye, 17.03.04

⁵⁴ Extrait de l'entretien avec El Hadj Alou, représentant du chef du village de Rountoua Tanda, 16.03.04.

Identité – altérité

L'identité n'est pas le produit passif de processus externes à l'individu ou au groupe. L'individu est partie prenante, même lorsque les identités semblent assignées de l'extérieur, dans la formation de son identité. Il s'agit d'un processus double opérant de manière dialectique entre représentations de soi et reconnaissance par le regard d'autrui. Et si l'altérité intervient dans la production des identités, elle demeure toujours tributaire de l'interprétation de l'image qui nous est renvoyée.

Comme de nombreux auteurs nous le rappellent, l'identité, le terme même d'identité, est porteur d'une ambiguïté sémantique. L'identité est ce qui est identique et distinct. L'identité « oscille entre la similitude et la différence, entre ce qui fait de nous une individualité singulière et qui dans le même temps nous rend semblable aux autres » (Lipiansky, 1999 : 22). L'Autre, qu'il s'agisse d'un individu, d'un groupe, d'une société, contribue à me définir. Il me renvoie en miroir, une image qui constitue le versant extérieur de mon identité. Alors que les caractéristiques auto-attribuées en constituent le versant interne.

Chantal Mouffe (1995) reprenant le concept élaboré par J. Derrida parle à ce sujet d'extérieur constitutif. La création d'une identité implique l'établissement d'une différence. Frontière⁵⁵ entre l'intérieur et l'extérieur, souvent construite sur un mode hiérarchique mais toujours relation. L'autre constitue l'extérieur autant qu'il parle de l'intérieur. Cet état de fait explique, pour partie, les dérapages possibles et les antagonismes que cette relation peut produire. Dans tous les cas, l'affirmation de différences est une condition *sine qua non* à l'existence de toute identité. Pas d'identité sans différence à marquer, voire à revendiquer, tant au niveau individuel que collectif. Condition *sine qua non* déstabilisante qui renforce la contingence de toute identité. Toujours contaminée par l'altérité, l'identité n'appartient pas plus à une seule personne qu'une personne n'appartient seulement à une identité. Seule l'hybridation crée des identités séparées – toute identité est nomade.

Si l'identité est interaction, on comprend que même l'identité individuelle soit construite collectivement. Elle est production sociale. Et par conséquent soumise à de possibles changements. Processus souple, l'identité résulte du mélange de composantes multiples. Et chacun des groupes d'affiliation peut être mobilisé à un moment ou un autre.

Pour résumer, on peut dire qu'identité et altérité sont liées : toute identité se forme dans la distinction. L'altérité contribue à l'identité individuelle comme à celle du collectif. Sous l'emprise de plusieurs groupes, aucun n'est suffisant à définir l'identité de manière exclusive. L'identité résulte donc d'un processus permanent.

Si la géographie se veut « science du territoire », pourquoi parler d'altérité ? Si l'identité est une des dimensions importantes du territoire, l'altérité l'est également. L'identité, on l'a vu, contient déjà en elle une dimension d'altérité. Pas d'identité sans un autre différent de moi. L'une et l'autre séparées par une limite, quand bien même celle-ci dépend du point de vue. Pour G. Métral (1998), c'est là que des concepts

⁵⁵ Le concept de frontière sera repris ultérieurement dans sa dimension identitaire et dans sa dimension spatiale, les deux étant liées.

géographiques peuvent intervenir et où l'altérité prend son sens et son importance dans le débat en géographie. Le couple « identité/altérité » suscite la limite, des limites, des frontières. De cette relation naît une distance, spatiale ou temporelle, réelle ou idéale. Le phénomène de distanciation entre « moi » et « l'autre » délimite des aires d'appartenance, engendre des disjonctions. Les territoires sont séparés par des limites. Mais la différenciation identitaire peut se faire tant dans l'éloignement que dans la proximité. Ce n'est pas l'isolement qui crée l'identité mais la confrontation. Ce que l'on retrouve également dans la construction des identités ethniques qui se forment dans le contact avec d'autres.

Groupe et identité

La conscience de soi, l'identité, n'est donc pas une pure production individuelle mais résulte de l'ensemble des interactions sociales dans lesquelles l'individu est impliqué. Chacun perçoit son identité en adoptant le point de vue du groupe social auquel il appartient. Ainsi, la socialisation est au cœur de la dynamique identitaire des groupes, qu'ils soient primaires ou secondaires⁵⁶. Identification réciproque : la communauté reconnaît tel individu comme l'un de ses membres ; l'individu se reconnaît dans les modèles adoptés par sa communauté. Dans cette optique, on aura toujours tendance à valoriser le groupe d'appartenance au détriment de groupes plus lointains. La cohésion et le pouvoir de celui-ci en sont encore renforcés. Même si l'affirmation identitaire est moins la manifestation ou le reflet de l'unité culturelle et sociale d'un groupe qu'un des moyens par lesquels ce groupe cherche à construire cette unité. L'identité de groupe « a alors moins le caractère d'une réalité objective que celui d'une représentation sociale construite, relevant du mythe et de l'idéologie. Représentation par laquelle une collectivité figure son unité par différenciation d'avec les autres » (Lipiansky, 1999). L'image d'une totalité unifiée au-delà des diversités réelles est un mythe mobilisateur. L'affirmation d'appartenance à tel groupe peut aussi être un moyen de valorisation de soi (Tap, 1999 : 67).

De la même manière qu'on a dit des identités individuelles qu'elles sont le fruit d'une construction permanente, de même pour les identités collectives. Les groupes ne sont pas enfermés dans un « corset statique et invisible », marqués par l'empreinte inamovible de la culture. Les cultures changent, ce à quoi les individus et les groupes répondent par l'adoption de différentes stratégies (Camilleri, 1998 : 57). Alors même qu'on a l'habitude de figer les collectivités – comme les groupes ethniques par exemple – dans des identités attribuées ou revendiquées, il s'agit toujours de mouvements. Parce qu'il y a toujours eu mélange, échange et métissage. Et que ces mélanges n'empêchent en rien l'affirmation identitaire. C'est ce que l'on constate sur le terrain. Entre les trois villages les relations d'intermariages et les liens familiaux sont d'une grande complexité. Au point que les chefs des villages de Momboye et de Tounga Darfo sont d'une même famille. Ce qui ne les empêche pas d'être et de se revendiquer comme les représentants de deux villages constitués par des ethnies différentes. Catégories qui ne peuvent se réduire l'une à l'autre, qui ne se recouvrent pas et qui ne sont pas substituables.

⁵⁶ Les groupes primaires sont définis comme restreints, stables, fondés sur un lien communautaire. On parle par exemple de groupe primaire à propos de la famille. Les groupes secondaires, eux, ne sont pas forcément stables. Les liens y sont contractuels et fondés sur un objectif déterminé.

L'identité a également une dimension nationale. Elle ne sera pas abordée ici : elle ne semble pas apporter d'éléments clefs pour notre propos. En effet, les relations entre groupes se déroulent au sein d'un seul Etat. Les différents groupes en interaction, bien que d'origines diverses, appartiennent à une même culture nationale. Et cet aspect n'est pas évoqué comme étant constitutif des rapports. Seul le directeur de l'école y fait référence, dans un entretien, pour dire à quel point il est secondaire :

« C'est-à-dire que les gens ont toujours gardé l'histoire. Par exemple dans le Dendi, moi je suis Zarma, ils sont Dendis nous sommes presque les mêmes, nous parlons la même langue. Mais ils me disent tiekanda, tiekanda ça veut dire un étranger alors que je suis un Nigérien comme eux » (17.03.04).

Identité et catégorie : l'ethnie

Claude Dubar (1999) nous rappelle que « les identités sont d'abord des noms servant à désigner des choses ou des personnes (...) dire que je suis ou qui est l'autre c'est faire un acte de catégorisation sociale. Mais c'est aussi, souvent, qualifier ce sujet, lui attribuer une valeur. Les identités ne sont donc pas seulement des catégories, ce sont aussi des propriétés, des valeurs produites par des jugements ». Les identités ne résultent pas seulement des actes d'attribution des autres. Elles sont aussi des revendications d'appartenances et de qualités, par et pour soi-même. Ces définitions de soi par soi sont des « histoires que chacun se raconte à lui-même sur ce qu'il est ». Ces identités ne sont pas transmises mécaniquement mais sont construites, par chacun, à travers les expériences de son existence. Et même si l'appartenance ethnique semble dictée par la provenance et le contexte, elle n'est pas une qualité acquise une fois pour toute à la naissance.

C'était le questionnement de départ, comment l'identité s'articule à l'appropriation du territoire ? Dans le cadre de ce travail, la dimension identitaire la plus importante, ou en tous cas celle qui a été retenue, est l'appartenance ethnique. Les groupes ethniques sont des catégories d'attribution et d'identification opérées par les acteurs eux-mêmes. Ils ont la caractéristique d'organiser les interactions entre individus. Ainsi, ils constituent une forme d'organisation sociale. Si les catégories ethniques tiennent compte des différences culturelles, il n'y a pas de relation univoque entre entités ethniques et contenu culturel (Barth, 1969). Tout groupe ethnique est séparé des autres par une frontière. Et ce n'est pas tellement par une culture partagée que se définit le groupe, mais plutôt par les frontières qu'il instaure face aux autres⁵⁷. La frontière ne découle pas de l'isolement qu'implique la différence, quelle soit culturelle, sociale ou linguistique. Elle est produite et entretenue en permanence, non dans l'isolement mais dans la communication. Et c'est dans l'interaction que s'exprime la séparation entre les groupes (ceux qui appartiennent et les exclus). Ce qui est observable sur le terrain puisque des groupes qui vivent côte à côte, dans un espace restreint et bien circonscrit, où l'endogamie n'est pas obligatoire⁵⁸, se

⁵⁷ « Ce n'est pas dans la possession de traits qu'on doit chercher la source de l'ethnicité, mais dans l'activité de production, d'entretien, d'approfondissement de différences dont le poids objectifs ne peut être évalué indépendamment de la signification que leur accordent les individus dans le cours de leurs relations sociales » (Poutignat, Streiff-Fenart, 1995).

⁵⁸ Seuls les Peuls Bororo pratiquent l'endogamie. Ils forment d'ailleurs un village à part, indépendant de Rountoua Tanda (Tribu Momboye).

perpétuent comme des groupes différents, des groupes à part entière. Même si dans l'histoire de leurs relations, les limites entre ces groupes ont sûrement bougé et qu'on ne peut pas dire où la situation va les amener. Certains disent que les villages n'en forment déjà plus qu'un et que les groupes finiront par fusionner complètement. Tel n'est pas le cas aujourd'hui et les groupes haoussa, peul et zarma du terroir de Rountoua Tanda, bien qu'ils cohabitent demeurent distincts. Une « dichotomisation des autres comme étrangers, comme membres d'un autre groupe ethnique, implique de reconnaître des limitations dans la compréhension commune, des différences dans les critères de jugement des valeurs et des actes » (Barth, 1969) :

« À mon avis, à présent, nous voyons que tout est meilleur qu'avant. Aujourd'hui, si nous voulons faire quelque chose, nous agissons sans aviser qui que ce soit. Avant il faut attendre, aviser celui-là ; ça prend du temps. Aujourd'hui il suffit qu'on décide quelque chose, automatiquement on exécute. Eux, comme c'est des gens qui viennent de Tanda, donc, vraiment ils sont à part. Or, nous depuis toujours nous sommes indépendants. Nous avons remarqué que ces gens là veulent avoir une suprématie sur nous. Alors nous avons dit que ça, il n'est pas question. À mon avis, cette situation est meilleure qu'avant. Même si ça ne change pas grand-chose dans nos rapports. Ça n'empêche qu'on vit ensemble, qu'on fasse des choses ensembles. C'est des gens qui n'ont pas de cerveau » (chef de Tounga Darfo).

« Un Haoussa ne va pas...si c'est des Haoussas, ils n'allaient pas s'opposer. Tout allait marcher, ils accepteraient que les choses se fassent dans tous les villages, que ça ne soit pas un seul village qui profite. Comme eux c'est des Dendis, ils veulent tout pour eux. C'est parce que c'est les Dendis qui sont comme ça ? C'est ce que je pense. Parce qu'un Dendi, partout où il est, il se croit supérieur. Ils se disent supérieurs » (chef de Tounga Darfo).

« C'est à cause de la différence ethnique. Comment ça, à cause de la différence ethnique ? La différence ethnique c'est une raison. On est différents, depuis avant c'est comme ça » (chef de Momboye Tounga).

Une manière d'illustrer les propos de J-W. Lapierre (1995) sur l'identité ethnique : elle se différencie de toutes autres formes d'identité collective en ce qu'elle est orientée vers le passé.

L'organisation des relations sociales à partir des distinctions ethniques répond à des besoins. Besoins matériels avec l'accès au pouvoir et à certains biens, ou qui relèvent d'une manière d'organiser le monde social. L'ethnicité peut donc être prise dans ses dimensions symboliques et instrumentales. D'ailleurs pour les théories mobilisationnistes, les frontières ethniques s'affaiblissent et les identités ethniques tendent à disparaître, si les premières ne confèrent pas d'avantage dans l'accès aux ressources matérielles et au pouvoir (Poutignat, Streiff-Fenart, 1995 : 149). Ainsi, ils semblent que dans notre cas, le village de Momboye vive une période de renforcement des frontières et des identités ethniques. Les unes et les autres pouvant être mobilisées, instrumentalisées pour l'accès aux richesses (terre, pouvoir, argent, reconnaissance).

Identité / appartenance ethnique

Nous avons de l'Afrique, renforcée par la médiatisation de nombreux conflits (et les recherches académiques...), une vision ethnique. Qu'est-ce qu'une ethnie ?

Pour C. Guillaumin (1992), le terme est censé désigner des groupes humains définis par leur cohésion culturelle et dont, par ailleurs, les liens politiques peuvent être très divers. En principe, ce terme ne comporte pas d'implication somatique. Plus complexe est l'adjectif ethnique qui a lui-même une histoire propre antérieure de deux siècles. Il date de la moitié du 18^{ème} siècle, alors qu'ethnie remonte à la première moitié de notre siècle. Ethnique était à son origine un équivalent de racial. Il porte par conséquent une coloration somatique. Mais l'idée de « race » a subrepticement réinvesti le terme « ethnique ». Avec la croyance dans le caractère héréditaire de traits sociaux et psychologiques. Quelle que soit l'expression utilisée, il s'agit de nommer des groupes qui présentent des traits spécifiques différenciés : une langue commune, une histoire partagée (ou le mythe d'une telle histoire), une religion, une nation d'origine (ou un mythe national), etc.

« L'affirmation qui veut que les groupes socio-humains sont en essence particuliers, qu'ils sont hétérogènes les uns aux autres et, qui plus est, que fondamentalement il s'agirait d'une réalité génétique, héréditaire s'est construite pendant plus d'un siècle. Cette affirmation s'est construite tout au long des 18^{ème} et 19^{ème} siècles, avec l'appui de la science ; avec la « mise en science des phénomènes observables ». C'est dans le courant du 18^{ème} que les sciences ont inauguré une catégorie nouvelle de classification de l'humanité : les races. « Même si elle passe pour une tradition immémoriale, l'ethnie n'est pas en Afrique un legs obscur du passé, mais une ressource politique, religieuse ou culturelle que chaque époque a pu exploiter à sa façon » (M'Bokolo, 1998: 321). Dans un premier temps, considérant que les groupes qu'ils observaient étaient fondés sur la parenté, donc la descendance commune, beaucoup d'ethnographes ont assimilé l'ethnie à un groupe racial. Aujourd'hui, ce point de vue est abandonné mais on continue parfois à faire comme si ces différences étaient des attributs ethniques, associés à des groupes culturels ou linguistiques. Dans un deuxième temps, on a traité les ethnies comme des équivalents primitifs de la nation⁵⁹.

Les groupes ethniques, caractérisés par une certaine homogénéité culturelle ou linguistique, souverains sur un territoire donné. Si dans certains cas, on peut délimiter les contours géographiques d'un groupe ethnique, on constate – l'arrondissement de Gaya en est un exemple particulier mais explicite – que les gens sont au contraire très mélangés. Des groupes peuvent parler la même langue tout en ayant des activités et des coutumes différentes. L'inverse est aussi vrai. Ce que l'on observe encore une fois sur le terrain. À Momboye, les activités sont identiques et les ethnies se distinguent. Si les Peuls restent ceux à qui on reconnaît les connaissances liées à l'élevage, ils pratiquent également l'agriculture et la pêche. Et les pêcheurs font de l'agriculture et de l'élevage⁶⁰. Ce qui traduit aussi une stratégie de recours à plusieurs activités pour surmonter la vulnérabilité alimentaire qui caractérise le milieu sahélo-soudanien. Mais même quand la division occupationnelle n'est plus très claire, elle continue de jouer un rôle important dans les auto-définitions et perceptions respectives des groupes⁶¹.

⁵⁹ Ce que Pascal Bouchery expliquait dans son cours de DEA : Nous pensons l'étranger en terme de nationalité. Nous pensons l'étranger dans les sociétés extra-européennes en termes d'ethnies.

⁶⁰ Même si l'embouche est à distinguer de l'élevage à proprement parler : « en dépit de cet élevage villageois, l'exercice de la profession d'éleveur n'est pas revendiquée, ce vocable renvoyant à une autre réalité, celle qui met aux prises dans ces territoires sédentaires, l'élevage nomade et l'agriculture » (Motcho et Sallah, 2003)

⁶¹ « Dans le cadre des rapports interethniques, les ressources naturelles sont les vecteurs des droits et des rapports sociaux » (de Bruijn et van Dijk, 1997).

L'ethnicité est donc « la matérialisation, sans cesse mouvante, d'une situation historique d'où la politique n'est jamais absente » (M'Bokolo, 1998 : 324).

Aujourd'hui, on continue d'appréhender de manière idéologique des groupes pourvus d'une « essence » propre, productrice de conduites et de qualités spécifiques inscrites dans la chair et le sang, bref de cela même qui, au long du 19^{ème} siècle et du nôtre, répond à la notion de « race »⁶². Même si l'organisation des identités ethniques ne dépend pas de la diversité culturelle en soi, mais plutôt de l'attribution de significations sociales particulières à un ensemble limité d'actes (Blom, 1998). Deux communautés peuvent manifestement manquer de traits culturels opposés, alors que des étiquettes ethniques leurs sont attachées et sont d'usage quotidien. L'usage constant de telles étiquettes indique qu'une identité ethnique est un sujet d'importance dans les relations entre personnes portant des identités différentes autant que semblables (Eidheim, 1998).

Groupes ethniques et frontières : relations interethniques

Les groupes ethniques, et Barth l'a clairement montré, doivent être abordés par le biais de la frontière ; la frontière ethnique et les flux qui la traversent. Et le passage d'un côté à l'autre de cette frontière n'implique pas nécessairement sa dissolution. Si les ethnies sont des agrégats humains qui partagent des choses (références et appartenances), ceux-ci se définissent plutôt dans leurs différences par rapport aux autres groupes. Mais parler de la limite comme définition de ce qui est limité ne veut pas dire que les groupes sont discontinus. Les groupes ethniques ne sont pas des entités discrètes et isolées. Si l'ethnie est un support de culture, la **frontière** est essentielle. Elle est l'élément fondamental pour définir l'ethnie. **L'ethnie n'est pas la somme de facteurs objectifs dont on pourrait dresser la liste. Puisque de grands écarts entre groupes peuvent être niés ou réduits alors que des écarts moindres peuvent être accentués. Tout est dans la relation, dans la volonté de se faire reconnaître comme groupe. Alors dans l'étude de groupes ethniques, il s'agit plus d'interethnique que d'ethnique à proprement parler.** L'approche mono-ethnique a progressé vers l'étude de rapports entre plusieurs ethnies ; l'étude des relations entre des peuples voisins qui entretiennent depuis des siècles des rapports politiques, économiques, culturels suivis. Tel est le modèle de recherche : un comparatisme modéré qui se limite à l'observation de formes sociales à l'intérieur d'un cadre géographique relativement restreint. « C'est en postulant une véritable « créolité » de chaque groupe ethnique ou linguistique, c'est-à-dire en posant que l'identité sociale et individuelle se définit autant par le repli sur soi que par l'ouverture à l'autre, en un mot que l'identité est à la fois singulière et plurielle, que l'on peut tout à la fois parvenir à respecter les différences culturelles et à les fonder dans une humanité commune » (Amselle et M'Bokolo, 1985). Découvrir comment les groupes ethnoculturels réussissent à maintenir les frontières qui les différencient des autres groupes et leur permettent de vivre dans un système de « **proximité à distance** », particulier à la coexistence interethnique (Racine, 2002).

⁶² Le terme ethnie est utilisé aujourd'hui dans le contexte des sociétés pluriculturelles, urbaines ou alors en référence à des territoires lointains, éloignés et différents. La tendance sociale associée à ce terme est aujourd'hui connotée négativement. Synonyme de conflit et de repli. Paraphrase du cours de F. Dupuy du 03.12.03 sur la Guyane, dans le cadre du DEA.

Pour aborder les rapports interethniques, on peut partir des conceptions que chaque groupe a de lui-même, de l'autre. Partir de l'interface des rapports entre deux groupes. Puisque le discours sur l'autre est d'abord un discours pour soi. Une manière de gérer les revendications des uns et des autres. Le discours, ou la non communication verbale, fait partie de la confrontation interethnique :

« Il a refusé de venir à Momboye sauf s'il meurt ou s'il n'est plus chef. Mais au temps des pères, ils allaient causer les uns chez les autres. Vous savez, la maman du chef actuel c'est une Dendi. Avant, même s'il y a des problèmes, les gens ne le savent même pas. Ils règlent les problèmes dedans. Aujourd'hui, même pour les baptêmes et les mariages, le chef de Tounga Darfo ne part pas. Sauf si c'est des proches.

Ça arrive souvent ?

Il a beaucoup de cousins au village » (représentant du chef de village de Momboye).

L'illusion de l'incompréhension, de l'impossibilité du dialogue, peut être volontairement maintenue. Et l'opposition peut former la trame d'une discussion, tout en étant neutralisée par la formulation répétée d'intérêts communs (Guichard, 2000). Ce qui me semble être clairement le cas ici. Chacun de nos interlocuteurs, et quelle que soit sa position, répète à quel point ils sont les mêmes malgré leurs différents, qu'ils partagent une même réalité et qu'en dépit de leurs désaccords, de leurs incompatibilités, ils ont des activités communes. Ils travaillent ensemble et se marient :

« Quelle est la différence depuis que tous ces problèmes se sont posés ?

C'est mieux comme ça mais on continue à faire des choses ensemble. Pour certaines prières on se retrouve tous les marabouts.

Alors les problèmes ne vous empêchent pas de vous retrouver à certains moments ?

Il y a des divisions, il y a eu un problème à un moment donné, mais on se retrouve » (imam de Tounga Darfo).

Pour Douglass et Lyman (1976), l'ethnicité fournit aux acteurs humains des traits qui leur sont propres, revendiqués ou niés, quand ils négocient leur identité face à d'autres. Les rapports interethniques sont toujours lus en fonction d'une grille ethnique, à partir du groupe – l'appartenance au groupe prime sur l'individu – à travers la différence que manifestent deux groupes. Rapport global à l'autre. Les idées sur l'ethnie entrent pour beaucoup dans la manière dont on appréhende et construit la réalité. L'identification raciale désigne un processus constant par lequel les individus s'assignent mutuellement des catégories raciales, en fondant leurs décisions sur des marques ou des indices. Les identités raciales constituent une ressource, dont l'utilisation est tactique, stratégique. Des mutations sont possibles, qui ne sont pas seulement le passage d'une identité à une autre. Et Barth (1984)⁶³ de rappeler que le meilleur usage du terme d'ethnicité est celui d'un « concept d'organisation sociale qui nous permet de décrire les frontières et les relations des groupes sociaux en termes de contrastes culturels hautement sélectifs qui sont utilisés de façon emblématique pour organiser les identités et les interactions ». Le référent ethnique, quand il est mobilisé, sert de signal dans les rapports sociaux, entre individus, entre groupes. Mais les groupes ethniques peuvent organiser leur interaction sans référence à l'identité ethnique, dans les domaines par exemple où ils ne sont pas complémentaires.

⁶³ Cité par Poutignat et Streiff-Fenart (1995 : 200).

Dans la préface à leur ouvrage, *Au cœur de l'ethnie* (1985), Amselle et M'Bokolo rappellent que les catégories (ethniques) dans lesquelles se pensent les acteurs sociaux sont relatives. Les catégories ethniques africaines relèvent d'une dimension coloniale. Elles n'ont pas toujours existé dans leur forme actuelle, quand bien même elles sont revendiquées aujourd'hui. L'identité ethnique sert à classer, différencier ; à produire du discours. Créer de la continuité, maintenir les frontières conceptuelles dans la production de l'identité ethnique. Des critères sont choisis délibérément pour en faire des critères d'assignation. Les catégories sociales africaines ont été transformées en catégories ethniques. Cette transformation, cette assignation, a figé les statuts. Mais l'ethnie n'est pas seulement une création coloniale, même si elle peut ne correspondre à aucune réalité sociale de l'époque précoloniale. Néanmoins, la notion idéologique d'ethnie, race ou tribu peut trouver des équivalents dans les langues africaines.

Faisant suite à la présentation des notions d'ethnies – et de la manière d'aborder les relations interethniques – les questionnements formulés à ce sujet dans l'introduction vont maintenant être repris. En effet, on se proposait de réfléchir par le biais d'un cas précis aux situations induites par la colonisation ; tant au niveau de l'impact de l'époque coloniale sur cette région que de l'impact de la diversité ethnique sur la gestion coloniale. C'est ce que la partie qui suit cherche à faire, en entrant dans ces questions par la limite, la frontière dans sa dimension étatique, coloniale et contemporaine, d'une part, et dans sa dimension ethnique, d'autre part.

Histoire coloniale et contemporaine : frontière et catégorie ethnique

De la même manière que pour le territoire et l'identité, la frontière est une notion qui indique autant l'inclusion que l'exclusion. La frontière délimite autant qu'elle permet le passage. Ouverture et fermeture avec toutes les variations possibles de l'une à l'autre. Elle peut contribuer à la définition d'une communauté, au renforcement de son identité. Les frontières ne sont pas seulement des tracés sur une carte, un lieu géographique unidimensionnel où un État finit et un autre commence. Elles sont des institutions établies par des décisions politiques et régies par des textes juridiques. La frontière linéaire, délimitant une autorité souveraine, à l'intérieur de laquelle un gouvernement s'efforce de monopoliser l'usage légitime du pouvoir coercitif est une invention européenne. Modèle qui s'est répandu dans le monde entier pendant la période des empires coloniaux (Anderson, 1997). Pour K. Bennafla (1999) discutant de l'Afrique centrale (mais nous reprenons ce qu'elle dit à notre compte pour le Niger) les frontières internationales sont le reflet d'une grille spatiale héritée des compétitions coloniales. L'introduction des frontières coloniales à la fin 19^{ème} siècle a eu pour conséquence l'instauration brutale et autoritaire d'un modèle d'Etat européen : « à partir de l'époque coloniale, le continent s'est trouvé compartimenté et, d'une certaine manière, comme rigidifié sous le coup de l'édification des frontières ».

Si les frontières africaines relèvent d'un découpage arbitraire et imposé de l'extérieur, il faut rappeler que toute frontière est artificielle. Produit d'une opération volontaire de circonscription d'un espace. Mais l'Europe a introduit, imposé, un mode de territorialité qui fixe les personnes au sein d'un espace, « cadre du contrôle et de la

souveraineté d'un État». Volonté de fixation dans un souci scrupuleux de classification des personnes et des ethnies. Pour les ancrer dans des territoires, de manière à les répertorier. De fait, les découpages coloniaux ont séparé des groupes ethniques mais l'Afrique précoloniale ne constituait pas une entité homogène, « une unité originelle que les colons aurait brisée ». Les groupes humains se forment et se dissolvent à travers l'histoire « au gré des tensions et des désalliances ». Alors, prendre une grille ethnique pour fixer des entités étatiques, c'est « oublier combien l'ethnie est une réalité évolutive et changeante » (Bennafla, 1999). Aujourd'hui, dans tous les cas, ces frontières sont une réalité. Elles sont rarement remises en cause et elles n'ont pas été rediscutées au moment des Indépendances. Elles constituent, dans leur tracé actuel, pour les populations qui savent en tirer profit, une source de revenu. Mais la frontière n'est pas seulement une ligne sur une carte. Dans la réalité, c'est une zone, zone frontière qui bouge. La frontière n'est ni statique, ni évidente. Elle en donne l'illusion de par le processus de naturalisation dont elle est l'objet.

Dans l'introduction, on se posait la question de l'impact de la diversité de populations de l'arrondissement de Gaya sur l'organisation coloniale. Un passage sur la situation politique et administrative de Gaya, tiré d'une monographie réalisée par le commandant Esperet (1917 : 47)⁶⁴ y répond.

« L'organisation actuelle de la subdivision de Gaya se ressent fortement, aussi bien de son extrême diversité de population que des nombreuses modifications intérieures et rattachements dont elle fut l'objet. Le très grand nombre de commandants qu'elle eut durant ces dernières années ne fut pas pour remédier à la situation. Malgré les efforts de ces commandants de subdivision, et une assez complète unité de vues et de continuité d'œuvre durant ces dernières années, il n'a pas été possible d'imposer ici, comme dans certaines régions une unité de direction applicable à toute la subdivision, une méthode bien nette, des règlements de détail immuable et d'application réellement générale. Il ne pourra en être ainsi, encore de longtemps, même lorsque nous serons débarrassés de cet élément de vieux chefs ayant connu le régime de l'anarchie et souvent le regrettant. La frontière avec le Dahomey, et surtout celle avec la Nigéria seront toujours de gros obstacles dans ce sens.

Actuellement, la subdivision est ainsi divisée administrativement. Au Sud, le pays dendi ne forme plus canton depuis l'élection du dernier chef de Gaya. Tous les villages relèvent directement du commandant de subdivision auquel ils portent eux-mêmes leurs taxes et leurs plaintes. Il serait peut-être bon de reconstituer ce canton avec Tanda comme chef lieu : il comprendrait les villages de Tara, Kouenza, Tounga Darfo, Tombo-béri, Albarkaizé, Tolombu, Sanafina, Ouna, Leté, Foudfey et Kouloul. Gaya, trop peu central serait laissé indépendant ».

On peut d'ailleurs noter que le village de Tounga Darfo est cité. Il existe donc déjà à cette époque, reconnu comme village indépendant par les autorités coloniales.

Et dans l'autre sens, la colonisation a eu un impact sur l'organisation ethnique : les « Dendis en tant que groupe ethnique ne sont rien d'autre aujourd'hui que le résultat d'une assimilation progressive de populations diverses, que la colonisation et l'usage officiel d'une classification des populations au lendemain des indépendances ont contribué à systématiser » (Bako-Afari, 1995 : 125). Ainsi, les Dendis appartiennent au Dendi mais « tous se reconnaissent en outre des identités ethniques antérieures, transformées aujourd'hui en identités claniques, à l'intérieur de l'identité dendi, mais qu'ils n'affirment qu'occasionnellement dans les relations quotidiennes impliquant des références au statut social des intéressés » (Bako-Afari, 1999 : 142).

⁶⁴ Reprenant les travaux effectués par le commandant Marsaud en 1909.

« Est-ce que tu peux dire la différence entre les Dendis et les Zarmas, eux ils parlent la même langue ? C'est la même langue mais la différence c'est dans l'accent. Les Zarmas sont venus trouver les Dendis ici. Momboye lui c'est un Songhay.

Et la différence entre Songhay et Dendis ?

Songhay et Dendis se sont des cousins. Le père de Momboye a quitté le Songhay - le pays songhay - mais Momboye, lui, est né Dendi. Le chef de Momboye c'est un Dendi. Moi je suis aussi un Dendi (...)

Et les Mamar Hama, c'est quoi ?

Les Mamar Hama c'est des Songhays qui se sont déplacés. Mais tous les Dendis chefs, tous les Dendis qui ont la chefferie ce sont des Songhays, jusqu'à Gaya. À notre arrivée, on a trouvé les Tienga. On les a fait quitter et on s'est installés. Les Tiengas cultivent et nous on a les chefferies » (représentant du chef de village de Momboye Tounga).

« Mes grands-parents proviennent du Songhay. Ils ont quitté le pays Songhay pour s'installer à Tanda (...)

Momboye a quitté le pays Songhay et vous vous êtes des Dendis ?

Momboye c'est un Songhay mais maintenant on nous appelle des Dendis.

Pourquoi on les appelait Songhays et aujourd'hui on vous appelle Dendis ?

Le fait de changer de résidence n'implique pas un changement d'origine, ou bien de son ethnie. Quand tu es Songhay, tu restes Songhay. Quand tu es Haoussa, tu le resteras également. Moi je considère que je suis un Songhay (...) La différence (entre Songhay et Dendi) est géographique (...) Du fait que les autres sont restés à leur endroit originel, donc la langue n'a pas changé. Mais ce déplacement, avec les autres langues, le temps... Aujourd'hui si tu parles une langue, ce que parleront tes petits-enfants, il y aura toujours un petit changement. C'est à partir de là qu'il y a eu cette différence entre le Songhay et le Dendi. C'est parce qu'ils ne vivent pas dans le même endroit. Sinon vraiment c'est la même chose » (Momboye, 13.03.04).

Pour devenir intelligibles, ces pratiques sociales, élaborations souvent conflictuelles mais dynamiques, doivent être étudiées au regard de l'espace, avec un intérêt particulier pour l'aspect interactif de celles-ci. Comment alors les identités, puisque tel était notre propos introductif, s'articulent-elles à l'espace ? Et qu'est-ce que la géographie en s'intéressant aux questions d'espace et de territoire, nous apprend de l'identité ?

REFLEXION GEOGRAPHIQUE : LA QUESTION IDENTITAIRE

Identité – espace

« Les tensions qu'entraînent la diversité culturelle et les exigences ou les demandes identitaires sont à bien des égards inscrites dans l'espace, ancrées dans des territoires, informées et transformées par les médias, qui eux-mêmes sont en bonne partie profondément influencés par les identités en question » (Saez, 1995). Il faut chercher à mettre en évidence les enjeux et les dimensions territoriales des affirmations identitaires. Dans notre cas, les enjeux territoriaux des affirmations identitaires sont forts. Tous luttent pour s'approprier l'espace. Les acquis des uns et des autres sont constamment remis en question⁶⁵. Et dans un périmètre toujours plus concentré, les inondations forçant le déplacement, c'est la lutte pour la terre. Ceux de Momboye

⁶⁵ Pour les sociétés agraires, le rapport à la terre tient lieu de socialité plus que de territorialité. Quand les formes de cette socialité sont ébranlées, il y a repli sur l'appartenance territoriale. Toucher au foncier, c'est toucher aux mécanismes de la reproduction sociale. La reconnaissance sociale ne passe plus d'abord par la complexité des alliances claniques et lignagières ou du système de parenté, mais par l'emprise territoriale directe, par l'exploitation du sol (Charlery de la Masselière, 1999).

construisent sur les terres des Peuls des infrastructures, qu'ils revendiquent ensuite pour eux seuls. Ou que les autres leur laissent parce qu'ils s'en sentent exclus. Alors même si les espaces inoccupés ne sont pas forcément vacants (Lauga-Sallenave, 1999), dans cette situation, les Peuls préfèrent investir leurs terres, en s'y fixant. Occuper physiquement l'espace pour ne pas en être dépossédé. Les Haoussas, quant à eux, sont tellement confinés dans leur territoire qu'ils songent à repartir dans leur ancien site :

« Jusqu'à présent, nous avons envie de retourner là-bas parce qu'ici les terres sont exiguës. Il n'y a plus où étendre le village. On doit nécessairement retourner (...) Là, ça a commencé à inonder les terres d'ici (...) C'est pourquoi c'est vraiment une nécessité de retourner de l'autre côté. Puisqu'on ne peut ni progresser de ce côté, ni de ce côté. La seule solution c'est de retourner.

Puisque de chaque côté, il y a les villages ?

La seule alternative c'est le point de départ » (chef de Tounga Darfo)⁶⁶.

Dans cette situation, les enjeux tournent également autour des dénominations. Une des causes de dissension entre Momboye et Darfo est le fait que tout se fasse au nom de Momboye. Ce que nous dit le chef de village de Tounga Darfo au sujet d'une coopérative de poissons, en fonction quelques années et qui s'est arrêtée⁶⁷ :

« À l'époque, on a marqué Momboye, au lieu de marquer Darfo comme localité.

Comment ça se fait qu'on ait marqué Momboye comme localité et pas Darfo ?

Vous savez, un étranger, il ne connaît pas le village. C'est un problème. Quand un étranger ne connaît pas bien, il peut commettre beaucoup d'erreurs. C'est de cette façon que le nom de Momboye a été marqué (...) Avant, j'ai travaillé dans l'ignorance mais maintenant je ne veux plus répéter cette erreur. Désormais, les gens de Momboye n'ont qu'à accepter de suivre les gens de Tounga Darfo.

Pourquoi ?

Je n'ai nulle part vu sur les papiers administratifs le nom de Momboye. Partout, il n'y a que le nom de Tounga Darfo. Je suis parti à Niamey, je n'ai pas vu le nom de Momboye. Je suis allé à Dosso, je n'ai pas vu. Je suis venu à Gaya, non plus je n'ai pas vu ».

Le fait qu'ils puissent également profiter des infrastructures ne suffit plus. Ils veulent la reconnaissance écrite, le partage de l'espace et leur inscription dans celui-ci. « Comme cet espace et ces ressources sont la base de l'existence, la lutte pour ces ressources et leur gestion est un facteur essentiel (et souvent négligé) dans l'étude de l'ethnicité et des identités culturelles » (de Bruijn et van Dijk, 2000).

« Mais l'école porte le nom de Momboye ?

Oui.

Ça a fait un problème ?

C'est un problème, parce qu'au cours d'une réunion, un Dendi a eu à dire que l'école leur appartient. Parce que l'école, c'est l'école de Momboye. Ce qui a fait que eux-là cherchent leur création. Ils (les Haoussas) veulent avoir leur école. Maintenant, les Peuls aussi ont tendance à créer leur propre création » (directeur de l'école de Momboye).

En abordant toute question identitaire, il faut tenir compte de son historicité, de sa relativité, de son caractère interactif et dynamique. L'identité est toujours située. D'où la nécessité de replacer la réflexion sur l'identité dans un espace, de l'ancrer dans un lieu – un territoire. Traiter des relations entre identités, cultures et territoires impose de tenir compte à la fois de la plasticité de la notion d'identité, de la polysémie de la notion de culture et de la variabilité de la notion de territoire (Saez, 1995). De la même manière que l'identité est une notion ambiguë, en ce qu'elle est ce

⁶⁶ Extrait de l'entretien réalisé le 03.03.04.

⁶⁷ A ce sujet, on peut se référer aux entretiens en annexe.

qui est identique et différent à la fois, le territoire présente lui aussi une fonction paradoxale. Il rassemble et sépare dans le même temps (Jambes, 2000).

La géographie observe comment sont perçues, construites et revendiquées, les identités cristallisées dans leurs représentations et leurs interprétations des lieux et des relations spatiales. L'identité se joue dans et à travers l'espace. L'intérêt pour cette notion a conduit la discipline géographique à revisiter certains de ces concepts fondamentaux tels, le lieu ou le territoire. L'apparition de notion comme celle de « frontière » nous fait prendre conscience du fait que chaque formation sociale entretient un rapport particulier avec l'espace. Qu'il l'utilise et le transforme à sa façon (Pagès et Pélissier, 2000). L'espace n'est pas le simple lieu d'exercice des processus correspondants aux formes sociales. Il participe aux phénomènes de rétroaction entre le monde social et son contexte (Poche, 2000). L'espace du groupe est ce qui permet de le constituer comme une unité élémentaire du système relationnel de la vie quotidienne dans toutes ses dimensions, et ce à propos de quoi se constituent un langage et un système culturel dans toute sa généralité.

Identité et territorialité

Les territoires sont des espaces vécus, aménagés, pensés, projetés. La géographie s'intéresse avant tout aux relations qu'entretiennent des individus ou des groupes avec leur environnement, naturel ou humain. L'ensemble des relations d'un individu avec l'altérité (d'autres individus) et l'extériorité (l'environnement) est appelé « territorialité ». Elle n'est pas figée une fois pour toutes, mais évolue constamment. C. Raffestin parle à cet effet de phénomène de territorialisation – déterritorialisation – reterritorialisation. Territorialiser un espace, c'est en quelque sorte se l'approprier, par la connaissance que l'on en a. De même pour l'identité qui se façonne et se transforme sans cesse.

Les liens entre identité et territorialité - on parle plutôt d'identification et de territorialisation - créent des limites et des frontières. Dans le champ de la géographie, l'identité est considérée comme un fait social (un individu ou une collectivité s'identifie par rapport à la société dans laquelle il baigne) et comme un fait spatial (on s'identifie au lieu, au territoire qu'on habite, connaît et pratique). La territorialité médiatise l'identité individuelle ou collective. Les relations ne sont pas seulement identitaires ; elles procèdent des connaissances et des pratiques territoriales les plus diverses. La territorialité de l'individu ou du groupe est donc largement conditionnée par son identité. La relation entre identité et territorialité n'est pas univoque. En retour, un ensemble de relations entretenues entre cet individu, ou ce groupe, et son environnement réajustera son identité.

La limite est l'un des fondements de la relation identité / altérité. Or toute territorialité suscite des limites. L'altérité qui englobe des notions de différence ou de dissimilitude est ce qui se situe au-delà de la frontière. Cette frontière est mouvante, au gré des échelles considérées. Identité et altérité sont des possibilités de différenciation spatiale et construisent des territoires, objets géographiques s'il en est. Thèmes de l'appartenance et de l'appropriation.

Le territoire

« Pour le géographe, le concept de territoire relève à la fois du paradoxe⁶⁸, de l'exercice du funambule et d'un indispensable outil de requalification de la géographie » (Jambes, 2000).

Le territoire est une forme consubstantielle de l'apparition et de l'existence de groupes sociaux. Condition et expression du lien social. Marquage spatial de la conscience historique d'être ensemble... « De telle sorte que l'on pourrait affirmer que la forme territoriale est incessante négociation elle-même » (Tarrus, 2000 : 123).

Aujourd'hui, les définitions du territoire semblent se démultiplier, en fonction des cultures, des politiques et des disciplines les produisant. On interprète différemment le territoire selon la discipline et les outils mobilisés. Le discours scientifique se polarise autour de deux approches de l'objet territorial. La première renvoie le territoire à un mode de socialisation intangible, échappant à l'histoire. Avec l'équation un Etat – une nation – un peuple – un territoire délimité par des frontières immuables. D'où le discours sur la fin des territoires, leur déclin inéluctable. La deuxième véhicule une conception du territoire vide de tout substrat politique, au profit de la technologie et des nouvelles communications (les réseaux). Il s'agit alors d'un territoire aux potentialités infinies (Pagès et Péliissier, 2000). Cette polarisation exprime peut-être simplement notre perplexité face à une réalité qui évolue, et qui montre que l'association souveraineté – territoire n'est pas à l'abri de transformations (Jambes, 2000)⁶⁹.

En effet, si le territoire est présenté comme une donnée naturelle, la perspective historique en démontre la relativité. Le territoire est construit socialement ; il n'est donc pas une nécessité⁷⁰. Le point de vue émis sur le territoire, de la même manière que celui sur l'identité, reste nécessairement subjectif. Le territoire est une médiation entre un individu, une communauté et un espace délimité, réel ou symbolique. Il suppose un partage ; il amène le pluriel dans l'espace vécu individuellement. En inscrivant l'individu dans un groupe de référence, voire plusieurs, le territoire construit ainsi non seulement un sentiment d'appartenance, une identité collective, mais conditionne aussi le rapport aux autres, à l'altérité (Jambes, 2000). La relation triangulaire, fondée sur la construction patiente d'une mémoire collective et sur la sédimentation du sens, n'est ni immuable, ni intangible. Contrairement à ce que l'on cherche parfois à faire croire. En mettant en équation une terre et un peuple par exemple. La relation, elle, est l'objet de reconfigurations et de recompositions lentes et **historiquement identifiables**. D'où l'intérêt, à mon sens, d'entamer les discussions sur les relations qu'entretiennent les villages par l'histoire de ces villages, de leur

⁶⁸ « Dans un monde où la fluidité devient la norme, le développement local s'institutionnalise » (J-P. Jambes, 2000).

⁶⁹ Ici, on retiendra plutôt le territoire dans sa dimension culturelle, et pas tellement dans sa dimension stato-nationale.

⁷⁰ « Du point de vue des sciences sociales, le territoire est un construit social ; il n'est pas une donnée de nature mais une donnée construite et, en tant que construit social, c'est bien un fait de culture, un fait d'histoire et ce n'est donc pas une nécessité. Ainsi, le territoire se distingue d'autres formes possibles, concevables et identifiables d'aménagement de l'espace, territoire et espace ne se situant pas, bien entendu, dans un rapport de synonymie » (Badie, 1996 : 115). C'est, il me semble, également ce que dit C. Chivallon dans son article sur les Antilles (1996).

implantation respective⁷¹. Et si chacun des interlocuteurs interrogés (les chefs de village) donne des éléments qui se recoupent parfois et qui permettent de reconstruire l'histoire globale, la manière de présenter les choses, de se souvenir, diffère. Reconstruction et discours stratégique⁷².

« Pourriez-vous nous parler de l'histoire de votre localité ? Ce village a été fondé par Darfo. Darfo vient du Birnin Kabi, Nigeria. A son arrivée dans cette zone, il n'y avait pas d'autres villages en dehors de Tanda (...). C'était une brousse où on ne rencontre que des animaux sauvages et des gens qui pratiquent la razzia. A son arrivée, il a dit aux gens de Tanda que lui, il va défricher cette zone pour s'installer » (chef de Tounga Darfo).

« Quand est-ce que le village a été fondé ? Le village a été fondé il y a plus de 100 ans. Plus de 140 même, puisque les Blancs n'étaient pas encore à Tanda. Quand nous sommes arrivés, il n'y avait personne sur place. C'est seulement après qu'un pêcheur, Momboye, est arrivé. Il n'y avait ni Alberkaizé, ni Kwanza, ni Sia, ni Ouna, ni Tanda. Non, il y avait déjà Ouna. Les Haoussas sont venus après. Ils se sont mis là où il y a les baobabs (ancien site). Toutes les terres étaient à nous. À l'époque, toutes les terres étaient nos champs. Les gens de Tounga Darfo ont dit qu'ils veulent des champs, les champs des Peuls pour faire leurs maisons » (représentant du chef de Rountoua Tanda).

« Comme ils sont des pêcheurs, c'est des gens qui se déplacent sur l'eau. Ils viennent, ils s'installent là où un endroit leur semble vraiment agréable (...)

Qui ils ont trouvé en arrivant ici ?

Quand il est venu au bord du fleuve, ici, il n'a trouvé personne (...)

Alors à quel moment les autres sont arrivés, ceux de Rountoua, les Peuls et ceux de Tounga Darfo ? Les Haoussas de Tounga Darfo n'étaient pas ici, dans ce village là. Ils étaient de l'autre côté (...).

Ça veut dire qu'ils sont venus petit à petit ? C'est ça » (chef de Momboye Tounga)⁷³.

Le discours sur l'histoire utilise également des échelles spatiales variables :

« Et à propos de ceux de Rountoua ?

On a trouvé les Peuls de Rountoua ici. Les Peuls étaient à leur place, dans leur village.

Dans leur village actuel ?

À l'emplacement actuel. Les Peuls étaient déjà là-bas.

Alors pourquoi vous avez dit tout à l'heure que vous n'avez trouvé personne en arrivant alors que les Peuls étaient déjà là, juste à côté ?

Quand mon papa était venu, le village là existait déjà, le village des Peuls. Si je dis, c'est à cet endroit précis, là où nous sommes qu'il n'y a pas de monde. Tout cet espace était vide. C'est maintenant qu'il y a eu une croissance, que le village a pris de l'ampleur, avec l'augmentation de la population et les étrangers qui viennent. Tout ça a fait en sorte que le village a grandi et maintenant l'espace a été multiplié. C'est pourquoi j'ai dit que nous n'avons trouvé personne, à l'emplacement de mon village. Vous voulez dire qu'il n'y avait personne à l'emplacement de Momboye même, de votre village ?

Oui oui. À Momboye même ».

Aucun des trois villages ne se situaient « à l'origine » dans son emplacement actuel. Tous se sont déplacés au fil du temps mais l'ensemble du discours se construit comme si tel n'était pas le cas et que chacun avait de tout temps été là, en premier. Or les Peuls, même si le terroir semble leur appartenir, ne se sont fixés en ce lieu que

⁷¹ « La structure du territoire reflète la manière dont les groupes humains l'ont investi, modelé et se le représentent ; elle se fait l'écho des divisions internes à la société. Dans cette optique, en reconstituant le processus d'occupation de l'espace et surtout en analysant le discours qui le décrit, il devient possible d'identifier et de donner un sens aux « modèles » de territorialité » (Guillaud, 1996).

⁷² La territorialité « correspond à des représentations mentales qui, en tant que telles, évoluent au gré des mutations que connaît la société. Parfois même, il faut bien parler de discours rétroactif sur le territoire, discours dont les visées sont parfois clairement stratégiques » (Guillaud, 1996).

⁷³ Extrait de l'entretien avec le chef de Momboye Tounga, 13.03.04

relativement récemment. Par ailleurs, leur village actuel, avec la construction d'un nouveau quartier Dongaré est une réaction au grignotage de leurs terres par ceux de Momboye :

« Il y a deux quartiers à Rountoua ?

Il y a l'ancien village, c'est Rountoua. Mais comme on voit qu'ils occupent nos terres, nous nous sommes rapprochés et ont a construit. C'est Dongaré⁷⁴ (...) On construit des maisons à Dongaré » (El Hadj Alou).

Et ceux de Tounga Darfo ont choisi leur emplacement actuel pour se rapprocher de l'eau : « Comme nous sommes des sorkos (des pêcheurs), on trouve que là-bas le cours d'eau est assez loin. On a préféré s'approcher d'avantage. Et on est venus s'installer là ». À moins qu'ils ne se soient déplacés sur invitation du précédent chef de village :

« Tu vois, c'est que les deux chefs de village ne réfléchissent pas. Avant même, ce sont des amis. Mounkaïla a fait venir Darfo.

Comment il l'a fait venir ?

Ce sont des amis intimes. Mounkaïla a dit que c'est mieux qu'ils se rapprochent plutôt que de rester à l'écart.

Ah, c'est Mounkaïla qui a fait venir Darfo ?

Oui oui, c'est lui. Mais les Dendis ils ne veulent pas d'étrangers » (agent d'élevage).

Le territoire représente les liens affectifs qui unissent une communauté à un espace. Il n'est jamais figé et évolue en fonction des ressources. En général, le territoire est défini comme un espace approprié. Pourtant, depuis quelques années, le sens dans lequel le terme de « territoire » est employé s'est étendu. Cette diversité renvoie à celle des définitions mais aussi à celle des perceptions des différents interlocuteurs. **On peut s'entendre sur ce qu'est un territoire, mais ne pas lui donner les mêmes limites, ne pas y intégrer les mêmes espaces, parce que les vécus ne sont pas les mêmes et, de ce fait, les perçus divergent également.** Le territoire n'est pas seulement un morceau d'espace qu'un groupe s'approprie pour l'utiliser aux meilleures fins. Il est aussi le point d'ancrage des valeurs d'une communauté. Cette identité se confond avec le territoire, terre nourricière matérielle mais aussi spirituelle. Relation essentielle entre le territoire reconnu comme tel par un groupe ethnique ou social et l'identité qu'il se construit et qui le construit. Ce sont les éléments constitutifs de cette relation et les expressions culturelles de celles-ci que ce texte cherche à identifier.

Si le territoire est objet d'appropriation et d'une lecture affective, c'est que l'histoire des hommes s'y inscrit. Le territoire porte l'histoire invisible, qui n'a pas marqué le sol. La mémoire collective se charge d'en cultiver le souvenir par les récits, facteur de transmission d'une lecture idéelle du territoire. Mais la lecture historique du territoire ne repose pas seulement sur la mémoire collective. L'occupation inscrit dans la terre même de nombreux signes. Signes visibles et revendiqués, telles l'école, la case de santé ou la mosquée du vendredi. Autant de réalisations essentielles à la vie du terroir, qui devraient profiter à l'ensemble des trois villages au moins et que le village de Momboye s'approprie pourtant. Attitude claire d'accapuration de l'espace, d'extension de son territoire, qui ne dupe aucun des deux autres groupes :

« Vous vous entendez avec ceux des autres villages ?

⁷⁴ « îlot »

Entre les gens de Momboye et de Tounga Darfo, ils ne s'entendent pas. Mais nous, nous n'avons pas de problème avec les autres. C'est seulement un problème foncier lié aux inondations.

Quel est le problème ?

L'école est sur nos terres. Même si les gens de Momboye disent que c'est chez eux » (représentant du chef de village peul)⁷⁵.

Le chef de village de Momboye lui-même sait qu'il n'est pas légitime dans cette manière d'agir. Ce dont témoigne un moment de notre premier entretien. Quand on cherche à définir les limites des différents villages et qu'on demande sur quelles terres l'école et la case de santé se situent, il nous répond qu'elles sont sur les terres de Rountoua. Mais avant d'interrompre l'entretien pour la prière, quand on se retrouve seuls dans sa cour, il ajoute :

« Je ne suis pas content d'avoir dit quelque chose. J'ai dit quelque chose qui ne m'a pas plu.

C'est quoi ?

Si j'ai dit que l'école et la case de santé se trouvent sur les terres des Peuls, c'était uniquement pour ne pas créer de problèmes.

Des problèmes avec qui ?

Bon avec ceux qui sont venus. En tous cas, il faut bien mettre que c'est sur le territoire de Momboye. Je m'en veux beaucoup d'avoir laissé échapper cette information. Ça n'est pas ce que je voulais dire. Il faut bien effacer ça »⁷⁶.

En géographie, dire que l'organisation de l'espace est un produit social n'est pas une nouveauté. L'espace ne se réduit pas pour autant à un simple support de l'activité humaine. Non seulement le territoire revêt une dimension culturelle mais en plus, l'espace géographique participe aux processus de reproduction sociale. Le social crée du spatial qui, en retour, conditionne la formation du social. L'identité est construite par le territoire, espace géographique produit, socialement, culturellement, symboliquement. Cette construction peut être envisagée sous l'aspect des repères que l'homme élabore dans cet espace, celui des discours de la société qui le façonne. Elle peut également être envisagée sous l'angle des rapports sociaux que des individus y entretiennent. L'identité culturelle et l'identité géographique se fondent dans un même espace et donnent naissance au territoire (Blanc-Pamard et Quinty-Bourgeois, 1999).

L'identité territoriale renvoie aux pratiques concrètes d'un groupe socioculturel dans l'espace. Les différentes ethnies ne se partagent pas des portions géométriques d'espace mais des droits sur des éléments naturels qui constituent ce que Fay (1996) appelle les territoires élémentaires. Aujourd'hui, différents ordres territoriaux s'emboîtent ; résultat de l'intégration ou de la superposition de principes d'attribution successifs. Droit « traditionnel », colonial, islam, démocratie. Conjugués avec les nouveaux découpages administratifs qui se mettent en place. « Normalement, des droits donnés sont invoqués de façon contextuelle, en fonction de ce qui est socialement admis à une époque déterminée et des rapports de force (entre lignages, avec le pouvoir en place, entre pouvoirs adjacents, rapports qui sont naturellement changeants » (Fay, 1996). Décontextualisation qui produit de la déterritorialisation : « toutes sortes de droits, non seulement contradictoires, mais de plus évoquant des fondements d'époques différentes, vont être évoqués anarchiquement, puisque après tout le pouvoir en place peut reconnaître comme traditionnelle différentes pratiques ».

⁷⁵ Extrait de l'entretien avec El Hadj Alou, 16.03.04.

⁷⁶ Extrait de l'entretien avec le chef de village de Momboye, 13.03.04.

Pour Fay toujours, les principaux conflits vont naître aux lieux d'emboîtement des différents ordres territoriaux. Compétition pour l'espace et revendications qui prennent pour support différentes instances de décisions. Ici, aux autorités villageoises, se surimposent les autorités de canton et d'arrondissement. Et aux réglementations traditionnelles, il faut conjuguer les législations découlant de l'Islam, des pratiques héritées de la colonisation et aujourd'hui de la démocratisation. Les unes et les autres sont réactivées selon les circonstances, les enjeux et les protagonistes.

Dans le contexte sahélien, alors que la disponibilité des ressources varie énormément, en fonction des saisons et de la fluctuation des précipitations, on peut trouver, sur une même ressource, des droits imbriqués dans le temps et dans l'espace. Par conséquent, « dans l'établissement de la relation entre une population et son territoire, le domaine de l'écologie rencontre le domaine de la politique » (van Dijk, 2000 : 42). Si les territoires (élémentaires : l'eau, l'herbe, la terre) étaient fondés par le contrat identitaire entre groupes, par le « pacte interethnique », qui met en position de détermination mutuelle, en reflet, le lien entre groupes et le lien de chaque groupe à son élément, ils ont été déstabilisés par les changements climatiques et administratifs. Dans chaque configuration élémentaire, les réseaux complexes de droits matérialisaient la complexité des entrecroisements matrimoniaux et lignagers. Mais « la déterritorialisation guette quand la nature se met, par sa dynamique propre, à bouleverser les référents sur la base desquels les groupes avaient imaginé leurs découpages identitaires et territoriaux, confusionnels et décontextualisés » (Fay, 2000).

CONCLUSION

Aujourd'hui, le réveil des nationalismes et la multiplication des conflits ethniques ou religieux nous poussent à reposer la question du territoire sous l'angle de ses fondements culturels et géopolitiques. Il y a dans le territoire, selon la perspective de la géographie culturelle, une terre et une image inextricablement liées, une frontière tout autant qu'un lieu fondateur d'identité collective (Bonnemaison et Cambrézy, 1996). L'appartenance au territoire relève de la représentation, de l'identité culturelle. Et si le territoire est une forme d'enracinement et d'attachement aux lieux, il n'est pas un attribut exclusif des sociétés enracinées et sédentaires. Il est au cœur des représentations que les peuples mobiles et les diasporas ont de leur espace. Le questionnement territorial, de l'articulation entre territorialité et identité, est généralisable à différentes formes d'organisation sociales. Il n'est propre ni aux sociétés nomades ni aux sociétés sédentaires. L'ancrage territorial joue toujours un rôle fondamental dans l'élaboration de l'identité.

Un territoire peut être hétérogène, discontinu, et pourtant donner de l'identité. Le territoire vécu peut être virtuel, et n'avoir qu'un rapport lointain avec l'espace réel auquel il se réfère (Collignon, 1999). Il peut être compris « dans un sens fonctionnel – il y a une fonction sociale, économique et politique du territoire – comme il peut être considéré dans le sens plus large que lui accordent les représentations et les logiques culturelles » (Bonnemaison et Cambrézy, 1996). Un territoire n'est jamais fixé pour toujours, de même qu'une culture ne cesse de se renouveler. Les identités, et ici plus particulièrement les appartenances ethniques, sont manipulables, et manipulées, par ceux qui en sont porteurs. Elles constituent des ressources que l'on mobilise à certaines occasions. Puisque les appartenances sont multiples, on choisit celle à mettre en saillance, la plus appropriée à un moment donné, en fonction du contexte et des interlocuteurs. Ainsi, les frontières entre groupes ethniques sont constamment réévaluées. Elles ne sont pas naturelles et doivent être entretenues. Ici, la frontière a été abordée dans ses deux dimensions étatique et ethnique.

Cette recherche se donnait comme but d'analyser, par le biais d'un cas précis, l'articulation espace-identité. En confrontant des concepts élaborés dans un certain contexte (mais sur les mêmes questionnements) à un nouveau terrain. Les investigations théoriques ont été « revisitées » et conjuguées à de nouvelles notions (la frontière, l'ethnie). Certains points ont été atténués, quand d'autres ont été renforcés. Permettant ainsi d'avancer, tout au long de ce travail, sur la problématique générale. Dans tous les cas, on voit que le questionnement se transpose de manière intéressante et intelligible, alors qu'il s'agit d'un contexte tout différent. Le site de Momboye Tounga, et plus généralement l'arrondissement de Gaya, a permis d'ancrer et de nourrir une réflexion théorique qui n'est pas propre à cet espace. Quels que soient l'espace et le temps considérés, mais différemment à chaque fois, identité et espace sont liés.

Le matériel empirique recueilli dans ce travail n'a été que partiellement exploité. Sa richesse permettait de nombreux développements supplémentaires. Les éléments retenus ont été choisis en fonction du questionnement et des objectifs de ce travail de DEA. Et si c'est avec un projet et des questionnements que nous nous sommes rendus

sur le terrain, c'est l'expérience que l'on a pu y faire qui a orienté et construit le présent travail. Même dans les parties les plus théoriques. Au final, on a cherché à articuler, au mieux, l'un et l'autre. Le travail de terrain et les recherches théoriques. En élaborant la réflexion théorique autour des éléments recueillis. Sans toutefois chercher le particularisme. Mais plutôt à trouver comment ce cas spécifique nous informe et nous permet d'illustrer les concepts et comment les concepts permettent de structurer le terrain. D'avancer aussi dans une problématique plus générale.

Les entretiens, en plus des informations obtenues en séjournant au village, constituent le matériel empirique. S'il est clair que les entretiens introduisent des biais - la présence même de l'enquêteur, ses questions et sa manière de les poser - ils sont la meilleure manière de recueillir l'information qui nous intéresse. Comprendre comment nos interlocuteurs constituent leur espace et leurs relations aux autres. Prendre en compte leurs points de vue, sans tomber dans le relevé de formes trop spécifiques. Reprenant la phrase de Lacoste (1996), on peut dire que : « que cela soit vrai ou faux, ce qui compte c'est ce que les gens disent ».

ANNEXE : COMPLEMENTS SYNTHETIQUES SUR LE TERRAIN

Momboye Tounga regroupe sous son nom trois administrations. Trois administrations distinctes – trois villages aujourd’hui indépendants. Chacun des villages, Momboye Tounga, Tounga Darfo et Rountoua Tanda, abrite des ethnies différentes, respectivement, les Dendis, les Houassas et les Peuls. Ces trois villages ne s’entendent plus. L’historique de leurs relations met en évidence une dégradation progressive de celles-ci. Des problèmes se sont posés successivement (abandon de la coopérative – succession de l’imam de la mosquée du vendredi – dénomination et fréquentation de l’école) jusqu’à un point très aigu et qui se répercute sur le développement de l’ensemble du site et le niveau de vie des populations. Pour ces raisons, le PADEL a choisi d’utiliser, après de longues discussions (il a fallu trois ans pour se mettre d’accord et commencer à réaliser le Plan de Gestion du Terroir) la dénomination de terroir de Rountoua Tanda. En effet, si le village peul est le plus petit, il est également le plus ancien. Et malgré les reconfigurations actuelles, les champs restent leur propriété. Le village de Momboye, quant à lui, a obtenu son indépendance relativement récemment. Pourtant, il est, par la taille, le plus important. Ce pourquoi l’ancien directeur de l’école a participé aux démarches « d’émancipation » par rapport à Tanda dont il était, jusqu’au règne de l’ancien chef, un quartier. Aujourd’hui, les trois villages relèvent de Gaya.

Les conflits tournent principalement autour des questions foncières. Des inondations répétées et importantes provoquent l’enclavement de la zone et la diminution des terres constructibles et cultivables. Entre Momboye et Rountoua Tanda, ces conflits sont clairement liés à la terre. Les Dendis avancent toujours plus sur les champs des Peuls. Entre Momboye Tounga et Tounga Darfo, les conflits s’enracinent dans le religieux, avec la gestion de la grande mosquée du vendredi. Après le décès de l’imam, la nomination de son successeur est à l’origine des dissensions actuelles. L’adjoint de l’ancien imam est à Tounga Darfo. Il devait logiquement assurer la succession pour la prière du vendredi. Ce à quoi les gens de Momboye se sont opposés. Les habitants de Tounga Darfo ne vont donc plus prier dans cette mosquée et ont construit la leur. Les Peuls de Rountoua ont également construit leur mosquée du vendredi et les prières s’effectuent aujourd’hui chacun chez soi alors qu’elles s’effectuaient auparavant en commun.

À ce sujet, il est intéressant de relever que sur l’ensemble du site, on compte onze mosquées. Six à Momboye, deux à Rountoua, trois à Tounga Darfo. À Momboye, quatre des mosquées se trouvent à Kwara Tagi (le quartier de l’imam) et deux à Kwara Zeno (le quartier de la chefferie). La grande mosquée du vendredi se trouve à Kwara Zeno. Elle fait face à la maison du chef de village. On peut parler de véritable concurrence pour le pouvoir religieux (11 mosquées pour une population de 3000 à 3500 personnes). Le soir, l’appel à la prière est diffusé de tous côtés, par les différents haut-parleurs. Mais tous appartiennent à la même mouvance religieuse. Le religieux semble également à l’origine des tensions entre les deux principaux quartiers de Momboye. Il y a désaccord sur les adjoints de l’imam de la mosquée du vendredi. Chaque quartier veut son adjoint en poste. Ce problème semble sous-tendu par un problème de rang social (selon les dires de l’imam, la chefferie est aux esclaves). Toujours pour Momboye, des différends se ressentent également entre les deux quartiers de Kwara Tagi et Kwara Zeno au niveau des groupements féminins. Il y a eu schisme au sein du groupement initial : la sœur du chef de village veut avoir la

présidence, ce à quoi un certain nombre de femmes s'oppose. La présidente du premier groupement est une étrangère ; une Zarma arrivée au village depuis plus de vingt. Pourquoi une étrangère aurait-elle la direction ?

Les relations entre Rountoua Tanda et Tounga Darfo sont celles que l'on retrouve sur l'ensemble de la zone. Les problèmes liés aux relations entre éleveurs et agriculteurs (les animaux pénètrent dans les champs et y occasionnent des dégâts) ne sont pas propres à ces villages. Elles peuvent cependant avoir des et qui aboutissent régulièrement à des crises (éventuellement mort d'homme). Entre ceux deux villages, comme entre tous, il y a des mariages et des relations commerciales. Mais les véritables relations entre Peuls et Haoussas ont commencé avec les pirogues. Quand les Peuls veulent traverser le fleuve.

Les populations se concentrent sur un espace toujours plus restreint. L'ensemble du village n'a pris sa morphologie actuelle que récemment. Auparavant, les gens de Tounga Darfo étaient sur un site plus éloigné. Ils ont souhaité se rapprocher du fleuve mais aujourd'hui, ils sont confinés dans un espace qu'ils souhaitent quitter. Les Peuls n'occupaient pas toutes leurs terres. Aujourd'hui, ils ont créé un nouveau quartier, Dongaré où sont construites des maisons et qui s'étend jusqu'à l'entrée du village de Momboye, pour lutter contre l'appropriation des terres par les Dendis. D'un point de vue juridique, la maison prime sur le champ. En plus, les espaces utilisés pour la construction de la case de santé et de l'école ont été pris sur les terres des Peuls. Et par la force. Et les populations de Momboye se rapprochent à cause des inondations qui ravagent les maisons. Créant le quartier Kwara Tagi : « nouvelle ville ».

De par la prédominance de Momboye, les villages de Tounga Darfo et de Rountoua veulent leurs propres réalisations. Une école pour chacun alors que les trois villages se trouvent à moins d'un kilomètre de l'école. Ainsi, les Peuls et les Haoussas n'envoient pratiquement plus leurs enfants à l'école, ce qui se fait sentir dans les effectifs. L'école de Momboye rencontre des problèmes de fréquentation. Ces problèmes sont liés aux mauvaises relations entre les villages. Ils sont également liés aux habitudes de chaque ethnie. Les Peuls envoient leurs enfants s'occuper des vaches et ne souhaitent pas réellement les scolarisés. Les Haoussas refusent d'envoyer leurs enfants dans cette école et souhaitent la leur. Les Dendis la fréquentent même si peu de jeunes filles s'y rendent. Les parents préférant les envoyer vendre au marché.

Aux problèmes de rang social et des relations interethniques, la situation actuelle relève aussi des particularités propres à chacun des groupes. Selon les dires du directeur de l'école, si l'on manque aujourd'hui de terres c'est aussi que les Dendis « se marient de trop ». Ainsi, de nombreux enfants ne trouvent pas de quoi hériter de leur père. Des parcelles doivent être divisées sans cesse. En plus, il semblerait que pour les populations dendis, tous ceux qui ne sont pas autochtones soient considérés, toujours comme un étranger.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLMANG C. (2001) *Petites leçons de géographie*, Paris ,PUF.
- AMSELLE J-L. et M'BOKOLO E. (1985) *Au cœur de l'ethnie. Ethnie, tribalisme et Etat en Afrique*, Paris, La Découverte.
- ANDERSON M. (1997) « Les frontières : un débat contemporain », *Cultures et Conflits*, n°26-27, pp.15-34.
- BADIE B. (1996) « La fin des territoires westphaliens », *Géographie et Cultures*, n°20, pp. 113-118.
- BAKO-AFARI N. (1995) « Peuplement et population dendi du Benin : approches anthropo-historique » in *Peuplement et migrations, Actes du premier colloque international*, Parakou, septembre 1995, Celtho, Coll. Etudes, Ed. du Centre, Niamey, pp. 113-146.
- BARTH F. (1969) « Les groupes ethniques et leurs frontières » in Ph. Poutignat et J. Streiff-Fenart (1999) *Théories de l'ethnicité*, PUF, Paris.
- BEAUVILAIN A (1976) *Les Peuls du Dallol Bosso*, tome 1, Thèse de doctorat de géographie, Université de Rouen.
- BENNAFLA K. (1999) « La fin des territoires nationaux ? État et commerce frontalier en Afrique centrale », *Politique africaine*, n°73, pp. 24-49.
- BERDOULAY V. et ENTRIKIN N. (1998) « Lieu et sujet. Perspectives théoriques », *Espace géographique*, n°2, pp. 111-121.
- BERNUS E. (1999) « Nomades sans frontières ou territoires sans frontières ? » in J. Bonnemaïson, L. Cambrézy, L. Quinty-Bourgeois (dir.), *Les territoires de l'identité. Le territoire, lien ou frontière ?*, tome 1, Paris, Ed. L'Harmattan, pp. 33-41.
- BLANC-PARMARD C. (1999) « Les savoirs du territoire en Imérina, Hautes terres centrales de Madagascar » in J. Bonnemaïson, L. Cambrézy, L. Quinty-Bourgeois (dir.), *Les territoires de l'identité. Le territoire, lien ou frontière ?*, tome 1, Paris, Ed. L'Harmattan, pp. 57-78.
- BLANC-PAMARD C. et QUINTY-BOURGEOIS L. (1999) « Introduction » in J. Bonnemaïson, L. Cambrézy, L. Quinty-Bourgeois (dir.), *Les territoires de l'identité. Le territoire, lien ou frontière ?*, tome 1, Paris, Ed. L'Harmattan, pp. 11-19.
- BLOM J-P. (1998) « Ethnic and Cultural Differentiation » in F. Barth (Ed.) *Ethnic Groups and Boundaries*, Prospect Heights, Waveland Press, pp. 74-85.
- BONNEMAISON J. et CAMBREZY L. (1996) « Le lien territorial : entre frontières et identités », *Géographie et Cultures*, n°20, L'Harmattan, pp. 7-18.

CAMILLERI C. (1998) « Cultures et stratégies ou les mille manières de s'adapter » in J-C. Ruano-Borbalan (coord.), *L'identité. L'individu, le groupe, la société*, in Ed. Sciences Humaines, Auxerre, pp. 57-62.

CHARLERY DE LA MASSELIERE B. (1999) « Territorialités multiples et conflictuelles : réponses paysannes à la crise des campagnes africaines » in J. Bonnemaïson, L. Cambrézy, L. Quinty-Bourgeois (dir.), *Les territoires de l'identité. Le territoire, lien ou frontière ?*, tome 1, Paris, Ed. L'Harmattan, pp. 245-257.

CHIVALLON C. (1996) « Repenser le territoire, à propos de l'expérience antillaise », *Géographie et Cultures*, n°20, pp. 45-54.

COLLIGNON B. (1999) « Les fondements territoriaux de l'identité inuit d'hier et d'aujourd'hui » in J. Bonnemaïson, L. Cambrézy, L. Quinty-Bourgeois (dir.), *Les territoires de l'identité. Le territoire, lien ou frontière ?*, tome 1, Paris, Ed. L'Harmattan, pp. 93-109.

CORTES G. (1999) « Mobilités paysannes et identités territoriales dans les Andes boliviennes » in J. Bonnemaïson, L. Cambrézy, L. Quinty-Bourgeois (dir.), *Les territoires de l'identité. Le territoire, lien ou frontière ?*, tome 1, Paris, Ed. L'Harmattan, pp. 259-268.

DAMBO L. (2001), *Atlas de l'arrondissement de Gaya*, tome 1 et 2, Mémoire de Maîtrise, Département de Géographie, Faculté des Lettres, Université A. Moumouni de Niamey.

DE BRUIJN M. (2000) « Rapports interethniques et identité, l'exemple des pasteurs peuls et des cultivateurs hummbeeBe au Mali central » in Y. Diallo et G. Schlee (éd.) *L'ethnicité peule dans des contextes nouveaux. La dynamique des frontières*, Paris, Éditions Karthala, pp. 15-36.

DE BRUIJN M. et VAN DIJK, « Introduction : dialectique des constructions identitaires » in De Bruijn et Van Dijk (éd.), *Peuls et Mandingues. Dialectique des constructions identitaires*, Paris, Ed. Karthala – ASC, pp. 13-29.

DI MEO G. (1991) *L'Homme, la Société, l'Espace*, Paris, Ed. Economica-Anthropos.

DOUGLASS W. et LYMAN S. (1976) « L'ethnie : structure, processus et saillance », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. LXI, pp. 197-220.

DUBAR C. (1999) « Socialisation et construction identitaire » in J-C. Ruano-Borbalan (coord.), *L'identité. L'individu, le groupe, la société*, Auxerre, Ed. Sciences Humaines, pp. 135-141.

EIDHEIM H. (1998) « When Ethnic Identity is a Social Stigma », in F. Barth (Ed.) *Ethnic Groups and Boundaries*, Prospect Heights, Waveland Press, pp. 39-57.

ESPERET (1917) « Monographie de Gaya. Le droit Tienga », *Archives des Études Nigériennes*, n°2, Archives IFAN – CNRS.

FAY C. (1996) « Groupes et territoires au Maasin (Mali). Logiques du contrat et logiques de la force », *Géographie et Cultures*, n°20, L'Harmattan, pp. 31-44.

GUICHARD (2000) « L'étrangeté comme code de communication interethnique » in Y. Diallo et G. Schlee (éd.), *L'ethnicité peule dans des contextes nouveaux. La dynamique des frontières*, Ed. Karthala, Paris.

GUILLAUD D. (1996) « Les formes du territoire. Trois modèles d'organisation territoriale : Aribinda (Burkina Faso), Jambi (Indonésie) et Koumac (Nouvelle-Calédonie) », *Géographie et Cultures*, n°20, L'Harmattan, pp. 19-30.

GUILLAUMIN C. (1992) « Une société en ordre. De quelques-unes des formes de l'idéologie raciste », *Sociologie et sociétés*, vol. 24, n°2, pp. 13-23.

HAMBALLY Y., SANI J. et MOUTARI K. (2003) *Analyse des capacités des structures locales de gestion dans la résolution des conflits autour des mares. L'arrondissement de Gaya (Kizamou, Sormo et Bengou)*, document de travail non publié, projet Ruig, Université Abdou Moumouni de Niamey.

HILY M-A. et RINAUDO C. (2003) « 'Faire frontière' : Commercer et circuler entre Menton et Vintimille », *La pensée de midi*, n°10.

HOYAUX A-F. (2000) « Entre construction territorial et constitution ontologique de l'habitant : Introduction épistémologique aux apports de la phénoménologie d'habiter », *Cybergeog : European Journal of Geography*, article 216, mis en ligne le 29 mai 2002, URL : <http://cybergeog.revues.org/1824> ; DOI : 10.4000/cybergeog.1824.

JAMBES J-P. (2000) « Territoires en question : doutes et réponses de la géographie » in D. Pagès et N. Pélissier (éd.) *Territoires sous influence*, tome 1, Paris, l'Harmattan, pp. 45-58.

LACOSTE Y. (1996) « Encore et toujours des territoires » in *Géographie et Cultures*, n°20, pp. 119-124.

LAPIERRE J-W. (1995) « Préface » in Ph. Poutignat et J. Streiff-Fenart, *Théories de l'ethnicité*, Paris, PUF, pp. 9-14.

LAUGA-SALLENAVE C. (1999) « Terre et territoire au Fouta-Djalou (Guinée). Le clos et l'ouvert » in J. Bonnemaïson, L. Cambrézy, L. Quinty-Bourgeois (dir.), *Les territoires de l'identité. Le territoire, lien ou frontière ?*, tome 1, Paris, Ed. L'Harmattan, pp. 43-55.

LAYA D. (2000) « Présentation » in *Peuplement et Migrations, Actes du premier colloque international*, Parakou, septembre 1995, Celtho, Collection Etudes, Ed. du Centre, Niamey.

LIPIANSKY E-M. (1998) « L'identité personnelle » in J-C. Ruano-Borbalan (coord.), *L'identité. L'individu, le groupe, la société*, Auxerre, Ed. Sciences Humaines, pp. 21-29.

LIPIANSKY E-M. (1998) « Comment se forme l'identité des groupes » in J-C. Ruano-Borbalan (coord.), *L'identité. L'individu, le groupe, la société*, Ed. Sciences Humaines, Auxerre, pp. 143-150.

M'BOKOLO E. (1998) « Les ethnies existent-elles ? » in J-C. Ruano-Borbalan (coord.), *L'identité. L'individu, le groupe, la société*, Auxerre, Ed. Sciences Humaines, pp. 321-328.

METRAL G. (1998) « L'altérité en géographie : introduction au débat », www.unige.ch/ses/goo/pls/pls55.html.

MONTULET B. (1998) *Les enjeux spatio-temporels du social. Mobilités.*, Paris, Ed. L'Harmattan.

MOTCHO H.K et SALLAH A. (2003), *Enquêtes sanitaires dans l'arrondissement de Gaya*, document de travail non publié, projet RUIG, Université Abdou Moumouni de Niamey.

MOUFFE C. (1995) « Post-Marxism : democracy and identity », *Environment and Planning D : Society and Space*, vol. 13, pp. 259-265.

OLIVIER DE SARDAN J-P. (1995) « Unité et diversité de l'ensemble songhay-zarma-dendi » in *Peuplement et Migrations, Actes du premier colloque international*, Celtho, Collection Etudes, Ed. du Centre, Niamey, pp. 75-98.

PAGES D. et PELISSIER N. (2000) « Territoires sous influence scientifique » in D. Pagès et N. Pélissier (éd.), *Territoires sous influence*, tome 1, Paris, l'Harmattan, pp. 7-23.

POCHE B. (2000) « La sociologie et la question de l'espace » in D. Pagès et N. Pélissier, *Territoires sous influence*, tome 1, Paris, l'Harmattan, 2000, pp. 25-43.

POUTIGNAT Ph. et STREIFF-FENART J. (1999) *Théories de l'ethnicité*, Paris, PUF.

RACINE J-B. (1986) « De l'être et du phénomène dans la pratique de la géographie », *Georhythmes*, n°4, pp. 7-21.

RACINE J-B (2002) « Migration, Places and Intercultural Relations in Cities » in I. Schnell and W. Ostendorf (Ed.), *Studies in Segregation and Desegregation*, Aldershot, Ashgate, pp.67-85.

RAPHAËL F. (1996) « Anthropologie de la frontière. Culture de la frontière, Culture-frontière » in M. Hirschhorn et J-M. Ertholot (dir.) *Mobilités et ancrages. Vers un nouveau mode de spatialisation ?*, Paris, L'Harmattan, pp.79-92.

REMY J. (1996) « Mobilité et ancrages: vers une autre définition de la ville », *Géographie et Cultures*, n°20, pp. 135-153.

SAEZ J-P. (1995) « Introduction » in J-P. Saez (dir.) *Identités, cultures et territoires*, Paris, Ed. Desclée de Brouwer, pp.15-32.

SCHNELL I. (1999) « Society and Space: the Cultural Perspective » in J. Fairhurst, A. Musoyki, T. Saidi, D. Wilson, *Environment and Society: The Thohoyandou Environs, Northern Province, South Africa*, University of Pretoria Press, Pretoria, pp. 24-29.

TAP P. (1998) « Marquer sa différence » in J-C. Ruano-Borbalan (coord.), *L'identité. L'individu, le groupe, la société*, Ed. Sciences Humaines, Auxerre, pp. 65-68.

TARRIUS A. (1993) « Territoires circulatoires et espaces urbains. Différenciation des groupes migrants » in *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n°59-60, pp. 51-60.

TARRIUS A. (2000), *Les nouveaux cosmopolitismes. Mobilités, identités, territoires*, La Tour-d'Aigues, Ed. de l'Aube.

VAN DIJK H. (2000) « Régimes fonciers et aménagement des ressources dans un contexte pluriethnique et de pluralismes juridiques » in Y. Diallo et G. Schlee (éd.) *L'ethnicité peule dans des contextes nouveaux. La dynamique des frontières*, Paris, Éditions Karthala, pp. 37-64.

VOUTAT B. (1992) *Espace national et identité collective. Pour une sociologie du conflit jurassien*, Institut de Science politique, coll. « Le Livre Politique », n°19, Lausanne.

WAZIRI M, FARAN MAÏGA O. et MAHAMANE O. (2003) « Sormo : comprendre pour mieux agir, ' Monographie villageoise ' », Document de travail non publié, projet RUIG, Université Abdou Moumouni de Niamey.

ANNEXE : ENTRETIENS

TABLE DES MATIERES DES ENTRETIENS

Entretiens avec le directeur de l'école de Momboye Tounga	58
15.03.04	58
17.03.04	59
18.03.04	74
Entretiens avec les chefs de village	77
Momboye Tounga	77
13.03.04	77
13.03.04 - dans l'après-midi	82
16.03.04	87
Tounga Darfo	88
03.03.04	88
04.03.04	99
12.03.04	103
13.03.04	106
15.03.04	107
17.03.04	108
22.03.04	109
Entretien avec les commerçantes	110
Furera Noma, dite Madame, 15.03.04	110
Rekia Zakari, 15.03.04	111
Entretiens avec les imams	113
Soumeila Namata, Momboye Tounga	113
14.03.04	113
22.03.04	115
Tounga Darfo, Souleyman Labou - 14.03.04	116
Animateurs des centres d'alphabétisation féminins	120
Madame Abdou Mariama, Momboye Tounga, 21.03.04	120
Oumarou Amadou – Rountoua Tanda – 21.03.04	122
Entretien avec l'agent d'élevage - 22.03.04	124
Entretiens avec les directrices des groupements féminins	125
Furera Noma, Momboye, 22.03.04	125
Mariama Momboye, féminin de Kwara Zeno, 22.03.04	127
Entretiens avec les représentants des chefs de village	129
Momboye, 18.03.04	129
El Hadj Alou, Rountoua Tanda, 16.03.04	132
Entretien avec le SG de la SLG	135
Bashir - 18.03.04	135
Entretien avec le Sarkin Ruha	137
Tounga Darfo. El Hadj Gadou Garba, 14.03.04	137
FSIL et RRG	140
Kiri Tanoua, coordonateur du projet RRG	140

Entretiens avec le directeur de l'école de Momboye Tounga

15.03.04

Les entretiens avec le directeur de l'école de Momboye se font en français. Le premier entretien est une prise de contact, où l'on explique les raisons de notre présence au village, le but de notre travail et ce qui a motivé le choix spécifique de ce village. Le directeur nous dit que justement, l'école a des problèmes dont le nœud est ethnique. Depuis le décès de l'imam, les conflits ont commencé. Entre les Peuls et les Dendis le problème c'est la terre. Entre les Dendis et les Haoussas, le problème est religieux.

Mais qu'est-ce que ça pose comme problème pour l'école ?

Le problème de l'école c'est la faible scolarisation des enfants. Puisque Rountoua cherche aussi une école et Tounga Darfo cherche à faire une école. L'inspection a refusé. C'est normal parce que chacun des villages se trouve à moins d'un kilomètre de l'école.

Vous savez combien Momboye Tounga compte de quartiers ?

Momboye a 4 quartiers : Dayodo (les puits) – ce quartier regroupe des enfants de Kwara Tagi et de Kwara Tagi Zulia ; il y a Kwara Zeno, Kwara Tagi, Zulia (la descente). Rountoua Tanda a deux quartiers : Dongaré et Rountoua. Tounga Darfo a un seul quartier.

Et Tamoula c'est quoi ?

Tamulo. Tamulo c'est le nom d'une famille, d'un homme et de ses descendants.

Il nous montre le registre, avec l'aire de recrutement de l'école. Peu d'enfants de Rountoua Tanda et de Tounga Darfo viennent. Pour l'école c'est un vrai problème. L'école est également fréquentée par les enfants d'un quatrième village, plus éloigné :

	CI	CP	CE1	CE2	CM1	CM2	Total
Kwara Zeno	4	0	7	2	4	1	18
Kwara Tagi	26	0	21	3	9	6	65
Wadata	3	0	1	0	0	3	7
Dongaré	0	0	0	4	1	0	5
Rountoua	1	0	1	0	2	1	5
Tounga Darfo	5	0	2	0	1	0	8

« Pour connaître l'histoire du village, il faut que vous preniez attache avec le représentant du chef du village de Rountoua s'appelle El Hadj Ali (Alou). C'est un vieux. Le chef est en brousse la plupart du temps. Moi-même j'aimerais me renseigner plus. C'est important pour le directeur de connaître le milieu. C'est important pourquoi l'école rencontre de telles difficultés. Vous savez, une année, j'ai fait de la sensibilisation pour ce problème de scolarisation. Seuls les Dendis et les Peuls sont venus. Les Dendis ont cru que je veux favoriser les Peuls en leur faisant comprendre

le code rural⁷⁷. J'ai pris un mois pendant les vacances pour faire ça et puis je me suis arrêté ».

17.03.04

Est-ce qu'on pourrait continuer la discussion qu'on avait commencée, au sujet des relations entre les trois villages ?

Bon, d'abord moi ça me fait, je suis dans ma troisième année⁷⁸. Donc, lorsque j'étais venu, après avoir pris attache avec les trois chefs, j'ai senti, à travers le rapport de fin d'année de mon prédécesseur qu'il y a un problème. Et ce problème là, ça a touché les effectifs de l'école. Parce que si je prends un exemple aujourd'hui normalement le minimum d'un CM2 au Niger c'est 50 élèves. Mais aujourd'hui je n'ai que 10. Donc déjà l'école a senti un problème par rapport à cette situation. Donc c'est une... c'est un problème... il faut chercher une solution à ce problème. Alors donc à travers ça nous avons ciblé comment nous allons faire pour régler ce problème. Nous avons d'abord, j'ai passé d'abord par une réunion avec les parents d'élèves ; dans le cadre de la sensibilisation. Pour qu'il y ait confiance entre les trois ethnies d'abord. Ensuite qu'il y ait confiance entre la population et l'école. La population et les maîtres, les élèves et les maîtres. Donc il y a eu cette confiance là. Il y a beaucoup qui ont abandonné, qui ont quitté qui sont revenus. Donc on a commencé à travailler. On a commencé à travailler. Bon, vous savez, vivre ensemble c'est très difficile. Donc on était avec eux. Il y a un conflit qui est né entre les Haoussas et les Peuls. Et ce problème là c'est le 16 novembre 2002.

Vous vous rappelez de la date exacte ?

J'ai bien pris la date, le 16 novembre 2002, un incident malheureux qui a coûté la vie à un Peul. Ici, là, derrière. Le motif, j'ai cherché le motif. C'est les champs, les cultures. Donc par rapport à ça, j'ai, à travers les leçons d'instruction civique, j'ai demandé aux maîtres, à chaque maître, d'introduire ça, comme une matière intégrante pour chercher une solution afin d'éviter les incidents malheureux de ce genre. Si la population n'a pas pris conscience, c'est quelque chose dans l'avenir qui va leur poser un problème. Donc au niveau de l'école, que ça soit du CEI jusqu'au CM2, il faut qu'on trouve une solution locale à ce problème. Donc chaque maître n'a qu'à faire en sorte, à travers l'instruction civique ou bien la morale, de sensibiliser l'enfant sur les relations. Et j'ai tenu une deuxième rencontre avec les chefs de villages et les parents d'élèves pour leur parler un peu de la gestion des relations. Parce quand il n'y a pas de confiance entre les populations, on ne peut pas vivre ensemble. Bon, nous nous sommes compris. Il fut un moment où on nous a amené des enseignants contractuels. À travers cette sensibilisation, ils ont donné jusqu'à cinq sacs de riz paddy, plus 26 000 francs pour contribution. Donc la confiance commence à partir de là. Alors on a continué ça, on a continué ça et il fut un moment où il y a eu le conflit entre les Haoussas et les Peuls. Donc c'est le problème religieux. Donc j'ai dit que l'école n'a

⁷⁷ Cette remarque renvoie au problème entre éleveurs et agriculteurs. Les éleveurs ont besoin de terres pour faire paître leurs animaux. Les agriculteurs essaient d'empêcher les éleveurs d'amener leurs bêtes dans les champs pour protéger leurs cultures. Des infractions sont couramment commises de part et d'autres qui parfois mènent à des affrontements violents.

⁷⁸ Il est au village comme directeur de l'école depuis trois ans

rien à voir là dedans. Nous, nous sommes neutres. Notre support, ce que nous devons apporter, c'est d'aider la population à trouver une solution à ce problème. Alors j'ai dit aux maîtres nous allons partir à partir de quelle situation. Et nous avons pris comme situation l'urbanisation. Donc, au niveau de l'histoire, il y a déjà la migration et le progrès. Donc nous allons essayer d'abord d'enseigner nos enfants. Avec eux nous allons avoir ; la situation problème, chaque maître n'a pas défini ça en fonction du niveau de sa classe. Chercher les causes, les conséquences, maintenant la solution. Donc, on a tenté, on a tenté. On a beau tenté, ça n'a pas marché. Maintenant, on a, j'ai passé par une stratégie. J'ai appelé les vieux sages du village pour qu'on puisse trouver une solution à ce problème. Après on a fait appel à un grand marabout (...). Le marabout, là, il y a des marabouts qui prennent tout nos frais. Donc je l'ai considéré comme le plus sage. Il est venu ; il n'a pas pu trouver la solution. Donc, j'ai dit bon, et aux élèves et aux maîtres, de garder leur distance (?). Parce que maintenant, ça fait déjà deux problèmes. Il y a d'abord le conflit entre les Haoussas et les Peuls ; parce que les élèves peuls déjà quand ils viennent à l'école et les enfants haoussas là, il y a une certaine distance.

Les conflits, c'est à l'école même ?

À l'école même. Parce que les Peuls ont pris l'engagement de se venger. Donc, pour un petit Haoussa, dès qu'il vient à l'école, il risque. Surtout que l'école est à côté des Peuls. Il risque de se faire tuer. Donc à travers ça, j'ai dit qu'il faut que les maîtres fassent une leçon de morale pour sensibiliser les enfants. Que l'école est à la portée de tout citoyen. Donc là, nous sommes partis de là, nous avons pu trouver une solution à ce problème... Donc le problème de l'imam du village, compte tenu de la situation que nous avons observée ; j'ai dit bon si la population n'arrive pas à comprendre. Nous n'allons pas laisser mais nous allons encore continuer. Mais il faut que nous trouvions un canevas. D'abord, si nous n'arrivons pas à convaincre les vieux sages, il faut que nous informions d'abord les petits enfants qu'il y a un problème, dans leur village.

Bon, ils le savent sûrement ?

Ils le savent déjà. Parce qu'entre eux-mêmes, les petits, les deux Dendis, les deux. Entre eux, ils se provoquent même à l'école.

Sur quel mode est-ce qu'ils se provoquent ?

Bon le mode surtout, sur le plan travail. Parce que souvent, il y a la concurrence. Si par exemple un Haoussa arrive à avoir une bonne note, il manifeste ça ; les Dendawas le menacent.

Ah bon ?

Oui oui. Et souvent d'autres disent que « nos parents ont battu vos parents, nous aussi même à l'école nous allons vous battre ». Donc c'est parti de là. Donc on a trouvé une situation. D'abord pour les sensibiliser. Ils savent, ils doivent savoir qu'ils sont les mêmes, d'un même département, d'un même arrondissement, d'un même village. Donc ils sont obligés à vivre ensemble, qu'ils le veulent ou pas. Donc là, il faut d'abord qu'il y ait confiance entre les hommes. De telle sorte que Haoussas et Dendis ont des problèmes mais un père haoussa, il va voir son fils va venir avec son ami du Dendi. C'est déjà une honte pour le père. Vous êtes en conflit mais l'enfant de ton ennemi et l'ami de ton enfant.

C'est pour ça qu'ils n'aiment pas que les enfants viennent à l'école ?

Bon, nous, nous avons pris ça, nous avons considéré ça dans ce sens. Parce que les Haoussas dans un premier temps, les enfants fréquentaient l'école. Mais dans un deuxième temps c'est le chef du village même, c'est lui qui a donné ordre à ses administrés de n'envoyer aucun enfant à l'école. Ils vont chercher leur création. Une création. Alors donc, les Haoussas, ils sont des venants. Ils n'ont pas de terre. Donc eux aussi ils leur ont demandé, bon s'ils veulent implanter une école, ils n'ont qu'à retourner dans leur ancien site déjà. Ils ont un site. Donc maintenant ici, les Haoussas, les Dendawas, sont dans les champs des Peuls. Donc, avec les Peuls c'est le problème des champs. Parce que les Dendis sont des agriculteurs, les Peuls sont des éleveurs. Donc ceux qui sont agriculteurs, ils n'ont pas de terres à cultiver. Donc comment faire. Ils ont cherché une solution. La solution n'a pas marché. Il a fallu l'intervention des autorités administratives. L'affaire est partie jusqu'à la justice. Parce que ici, Tounga Darfo... Momboye Tounga sont menacés par les inondations. Donc, ils ont besoin de se déplacer. Donc il n'y a pas de terre. Maintenant, ils ont voulu faire de ça un problème. Nous, on a tenu une réunion pour demander aux Dendawas, quand tu n'es pas propriétaire du terrain, il faut passer à la douce, pour avoir une place. Maintenant les trois chefs se sont réunis, mais les deux chefs n'arrivent pas à se comprendre avec celui de Tounga Darfo.

C'est les chefs actuels ? C'est les chefs actuels.

Les problèmes ont commencé avec les chefs actuels ou bien c'est des problèmes antérieurs ?

Bon, c'est des problèmes de toujours. C'est des problèmes de toujours. Donc, ils ont eu la confiance des Dendawas et des Peuls. Maintenant, le Dendi, un Dendawa quand il veut construire il va consulter le chef du village. Qui a son tour va consulter les sages de sa tribu pour donner un petit lopin au Dendawa. Donc bien qu'ils sont en train de vivre... ça va tant bien que mal. Il y a toujours des systèmes. Bon seulement nous, l'école, notre rôle c'est de sensibiliser la nouvelle génération pour éviter ce que leurs parents sont en train de faire. Et à travers ça, nous avons mis notre poids sur les activités pratiques et productives. Parce que là, on sensibilise la population. Parce que le fait que les enfants n'arrivent pas à fréquenter l'école. Chez les Peuls, nous avons compris que le Peul préfère que sa fille ou bien son garçon soit toujours derrière les vaches. On a compris ce problème là. On a noté. Le Dendi il préfère toujours à ce que sa fille fasse le petit commerce. Si vous avez fait la remarque, quand vous sillonnez le village, vous voyez toujours des petites filles avec des tasses. Et ça c'est pour préparer leur mariage. Si elles arrivent à faire des recettes, on lui paye un matériel de maison. Soit une petite tasse, un petit tapis, on dépose. Jusqu'à dix - quinze ans.

Elle se prépare ? Elle se prépare. Et le petit Haoussa aussi, la petite fille haoussa c'est la même chose. Donc nous avons jugé utile, à travers les APP on peut créer des activités qui peuvent rapporter beaucoup de revenus que le petit commerce.

Avec ces activités qui rapportent des revenus, c'est une manière de les amener à l'école ?

Voilà, pour les amener à l'école. À travers l'école même, on peut avoir, on peut apprendre un métier qui a plus de revenus que ce qu'ils sont en train de faire. Et maintenant, il y a une association de femmes qui a eu à faire, il y a eu deux jardins ici. Les femmes ont fait deux jardins. Elles ont fait deux jardins. Maintenant, même si les enfants ne viennent pas à l'école, les filles là vont dans les jardins de leur maman pour

arroser. Et déjà, c'est les femmes qui commencent à nous encourager. « Si nous continuons comme ça, peut-être qu'il y aura un changement ». Et nous leur avons parlé que ça, c'est dans le cadre de la pauvreté qu'il faut chercher à trouver une solution. Et nous utilisons un document de la coopération suisse « Genre et développement » où on a parlé de l'éducation. Donc les objectifs qu'ils ont définis à travers le document, donc, nous cherchons à les intégrer dans nos activités.

C'est des objectifs qui vous conviennent ?

Oui, oui, ce sont des objectifs qui nous conviennent. Bon, comme nous avons l'EMP, l'éducation en matière de population, donc nous avons des disciplines, vraiment il y a des thèmes qu'on peut intégrer. Que ça soit en lecture ou bien en histoire pour donner une petite notion supplémentaire afin que l'enfant puisse comprendre les problèmes de son milieu. Et il doit agir. Soit il agit ou bien il s'arrête. Donc c'est comme ça que nous sommes en train de gérer la situation actuelle. Surtout, nous nous sommes basés sur la sensibilisation. On a beau sensibiliser, on a demandé aux autorités administratives et coutumières de faire de la situation de Momboye Tounga une situation préoccupante. Pour trouver une solution. Et aujourd'hui l'enfant, les enfants sont initiés à la démocratie. Aujourd'hui, bon au niveau de l'Afrique, hein, jusqu'à présent la démocratie c'est difficile. Parce que la démocratie c'est un combat. Mais au Niger c'est pas ça. Parce que aujourd'hui, je me suis adhéré à une formation politique, tous mes parents là sont obligés de me suivre. La démocratie, c'est pas ça. Présentement, c'est pas pour me glorifier, dans ma famille, nous avons trois formations politiques. Mon fils aîné, il est **PNS**, moi je suis de l'**ANDP**, ma femme est **MNS**. La démocratie c'est le cousinage. Mais au Niger, le niveau de compréhension n'est pas tellement développé.

C'est le type de relations qui fait ça ?

Bon, les relations souvent, le parent peut suivre une voie qui ne peut pas convenir pour d'autres mais ils sont obligés de le suivre. Si vous prenez l'exemple de l'école. L'école, depuis sa création jusqu'à présent, elle n'a pas eu de résultat. Donc pour les parents, jusqu'à présent l'école n'a pas apporté ses fruits au niveau de leur milieu. Donc même les enfants qui viendront dans l'avenir ils seront comme les autres. Donc pour eux, l'école n'a pas d'avenir. Nous avons les deux qui ont tendance à arriver, ils sont à l'université. Ils n'ont pas encore fini. Donc la première promotion, parmi la première promotion, il n'y a aucune fille. Aucune fille n'a passé au collège. De telle sorte que pour les parents, bon, la fille n'a pas sa raison d'être à l'école. Mais seulement à travers les sensibilisations, l'alphabétisation, parce qu'il y a des femmes qui viennent. D'ailleurs, on enseigne des cours d'alphabétisation aux femmes. Il y a une radio rurale qui a été placée. Les agents sont des femmes. Dont, il y a une Peul. Maintenant, c'est elle qui attire les Peuls à travers les différentes émissions. Il y a des Haoussas, y a des Dendis. De telle sorte que maintenant les gens commencent à comprendre un peu. Mais le problème c'est le manque de moyens. Sinon, nous avons songé une fois, on a l'intention de prendre un thème : la problématique de l'école de Momboye Tounga. Par rapport à ça, on va inviter tous les anciens élèves à venir avec leurs parents. Maintenant, on va causer du problème de l'école de Momboye Tounga. Maintenant, parents, élèves et anciens élèves, chacun va donner son point de vue. À travers ça, nous allons tirer la synthèse. Nous allons faire une recommandation pour que ça marche. Dans un premier temps, on l'a fait. Maintenant les élèves actuels qui sont à l'université, les anciens élèves, nous ont demandé tout enfant qui ne vient pas à l'école de le convoquer à la justice, de convoquer son père. C'est inhumain. Mais

seulement, il faut essayer, je leur ai demandé, il ne faut pas agir de la sorte. Le premier point c'est la communication. S'ils n'arrivent pas à comprendre, nous allons nous retrouver pour réfléchir quelle est la voie la plus simple, la plus douce pour pouvoir convaincre les populations. Ils m'ont fait comprendre que leurs parents ne comprennent pas ; ils ne peuvent pas comprendre. Ils vont comprendre. Mais seulement, nous allons mettre du temps. Maintenant à travers ça, il y a une ONG là qui s'occupe des droits. La réunion on l'a tenue ici, avec tous les parents, tous les villageois, les femmes, les vieux, les enfants. Le thème choisi : droit et devoir de l'enfant. Donc à travers ça, déjà ils ont commencé à prendre conscience que l'enfant a droit à l'éducation. Donc obligatoirement, il faut faire recruter. Présentement, les enfants...dans le temps, pour recruter un élève il faut prendre le registre de recensement qui est à la sous-préfecture. Pour venir, pour préparer une convocation au père. Cette année on a fait un recrutement. On a un effectif de 41 élèves. Aucun élève n'a été convoqué. C'est son père qui l'a amené de lui-même. Donc déjà, nous avons dit que peut-être ils ont commencé à prendre conscience. Et les Haoussas là, bien que le chef leur a dit de ne pas envoyer, il y a d'autres qui ont dit que « Non, non, nous n'allons pas mettre nos enfants en retard du moment où l'école n'existait même pas. Ceux qui ont l'âge n'ont qu'à venir. S'il arrive à avoir l'école, on va continuer. Mais tant qu'il n'y a pas d'école, nous n'allons pas refuser ». C'est ce qui a fait que nous avons eu plus de sept enfants Haoussa. Et à travers ça, nous avons demandé à ces parents là de toujours continuer à sensibiliser leurs frères. Parce qu'au Niger, l'école, l'enfant doit partir à l'école. Et au Niger, on doit comprendre que l'école est obligatoire. Dès qu'on leur a fait comprendre que l'école est obligatoire, quand on dit que l'école pour l'Africain, pour le Nigérien, tout celui qui vient à l'école c'est pour être fonctionnaire. Et nous leur avons dit, expliqué, que l'école, l'objectif de l'école, c'est pas être fonctionnaire. Donc il y avait les exodants là. Quand ils viennent, on les approche, quels sont les problèmes qu'ils rencontrent. Ils disent qu'ils regrettent pourquoi ils n'ont pas été à l'école. Maintenant, quand il y a des réunions, les exodants là on les invite. Donc, on fait en sorte pour insérer dans l'ordre du jour, un thème qui va permettre aux exodants d'expliquer à la population les problèmes qu'ils rencontrent au cours des voyages. Et maintenant, ces exodants là ont commencé à prendre conscience. Ceux sont eux même qui amènent leurs enfants. Souvent quand la rentrée approche, ils écrivent au directeur de l'école. Mon enfant - ils donnent le nom, le nom du père, l'âge - d'aller le prendre, le chercher.

Ceux qui sont à l'étranger ?

Oui, oui. Ceux qui sont à l'étranger. Parce que comme ce sont des pêcheurs, ils vont au Burkina, faire la pêche. Donc c'est là-bas, ils disent que souvent ce sont des petits enfants de dix ans qui leur parlent du français. Ça les choque. Ou, bien on vient, tout un véhicule, personne ne sait dire « bonjour ». Bon, il y a un, il me dit que c'est un ancien élève qui a eu à leur sauver. Un pêcheur qui passait avec sa femme. Donc, parmi ses enfants là, il a un enfant qui a fait le CE2. Donc, le porteur de tenue Burkinabé leur parlait là. C'est le petit enfant qui a dit à leur parent en langue nationale ce qu'il dit. Ils ont dit que c'est grâce à l'enfant là qu'on les a fait passer. Ils ont eu une certaine occasion pour continuer leur voyage. Donc vraiment ici nous arrivons à sensibiliser mais c'est pas facile.

Est-ce que ces gens là qui partent c'est ceux d'un seul village, ou bien c'est tout le monde ?

Non, il y a ceux de Tounga Darfo, ceux de Momboye Tounga. Presque tous les villages riverains... qui sont des pêcheurs. Seulement c'est les Peuls qui ne pratiquent pas. Mais nous avons rencontré un Peul qui a été au village (?) nous l'avons appelé aussi pour qu'il puisse sensibiliser les Peuls. Mais pour les Peuls, c'est pas facile à comprendre. Seulement, on m'a dit de prendre attache avec un vieux, un certain Aruna âgé de 60 ans. Il est loin, je ne sais pas s'il est jusqu'à quatre ou cinq kilomètres. Peut-être il va me donner l'historique de Rountoua Tanda. À travers ça, peut-être il peut me donner ce qui fait que les Peuls ne viennent pas. Bon j'ai l'intention de le rencontrer mais jusqu'à présent vraiment je n'ai pas pu le rencontrer.

L'école elle a été créée quand ? En 1986.

C'était les classes en dur comme ça ou bien c'était des classes en paillote ? C'était en paillote.

Qui a participé à la création de l'école, enfin qu'est-ce qui a fait qu'aujourd'hui on a les classes en banco ?

Vous savez au Niger, souvent quand on crée les écoles, il y a des projets qui interviennent. Il y a même l'État. Donc d'abord l'école, la création, était en paillote. Donc la paillote était construite par les parents d'élève. Et après comme ce sont eux qui ont demandé la création de l'école, le directeur de l'époque a eu à les sensibiliser. Il y a eu une motivation, ils ont construit une classe en banco⁷⁹ qui est là, la vieille. Il y a une vieille classe en banco.

Alors c'est les parents d'élèves des trois villages qui ont construit la classe, à l'époque ça marchait bien ?

Oui, oui, des trois villages. À l'époque ça marchait très bien. Parce que le maître⁸⁰ qui était venu, il est Peul. Donc, les réticences c'était les Peuls.

Ah, à cette époque c'était les Peuls ?

Oui, oui. Donc il a eu à les sensibiliser. Donc après il y a eu la construction de la première classe. Puis la deuxième, en dur. Donc toutes les deux classes sont en dur. Mais maintenant, cette année j'ai fait une requête au niveau des ONG, FSIL. On a fait une requête pour la construction d'une classe et une requête pour nous placer un grillage ici. Donc on attend les résultats.

Donc on a parlé des problèmes qu'engendrait l'école. Elle a été créée en collaboration mais sur les terres de Rountoua ? Oui.

Mais elle porte le nom de Momboye ? Oui

Ça a fait un problème ?

C'est un problème, parce qu'au cours d'une réunion, un Dendi a eu à dire que l'école leur appartient. Parce que l'école, c'est l'école de Momboye. Ce qui a fait que eux-là cherchent leur création. Ils⁸¹ veulent avoir leur école. Maintenant, les Peuls aussi ont tendance à créer leur propre création. Seulement, moi je leur ai fait comprendre que l'école, quand on prend la situation, la distance est inférieure à un kilomètre au niveau

⁷⁹ Aujourd'hui l'école est constituée de deux classes en banco et d'une classe en paillote.

⁸⁰ Le directeur de l'école

⁸¹ les Haoussas

de la zone des Peuls et de Tounga Darfo. Donc, quand on prend les instructions officielles, et les textes du Niger, ces deux villages n'ont pas le droit à une école. Mais seulement ce qu'ils doivent faire, ils doivent chercher d'abord à développer l'école en place pour pouvoir prétendre à une extension. Ils doivent faire en sorte que cette école ait six classes au lieu de trois. Ça leur permettra...l'État va prendre conscience que vraiment les trois villages ont l'amour. Là, ils peuvent solliciter la création d'une autre école dans un quartier. Maintenant on cherche à développer cette école. Et après les trois villages vont se réunir pour chercher la création d'une troisième école. Il n'y a pas de problème. Mais s'ils n'arrivent pas à se comprendre séparément, on peut pas avoir. Sinon, ils ont envie d'une école coranique, qu'ils développent cette école. Ils peuvent demander une medersa. Donc tous les trois villages peuvent envoyer leurs enfants. Maintenant ils peuvent demander un jardin scolaire, un jardin d'enfants. Ils peuvent envoyer les enfants, dès le bas âge. Mais si chacun cherche à militer de son côté...parce que présentement il y a une banque céréalière qui a été mise en place pour le milieu ; parce que la banque porte le nom de Rounto Tanda, maintenant les Dendawas ne sont pas contents. Alors que normalement, la sous-région, le projet l'a nommée Rountoua Tanda. Donc cette banque céréalière, normalement l'apport personnel, la construction du bâtiment seul, c'est 150 ; construction du bâtiment accompagné de vivres l'apport personnel c'est 300 000 (francs CFA). Maintenant, j'ai appelé les chefs. Je les ai sensibilisés. Je leur ai dit : « vous devrez conjuguer vos efforts ou bien vous devrez prendre attache avec vraiment quelqu'un qui a les moyens, il va vous donner les 300 000. Vous versez, votre village va bénéficier de la banque céréalière. Maintenant quand vous obtenez ça, vous lui remettez la gestion. Il va gérer jusqu'à concurrence de ces 300 000. Et maintenant, on remet ça à la population ». Et ils ont accepté, le Peul là. Dans un premier temps, ils ont dit bon les Dendis n'ont qu'à faire 150 – les Peuls 150. Le Peul, le vieux, il a donné les 150. Maintenant, les Dendawas, ont dit que bon, ils vont payer les 150. Mais quand on veut implanter, on n'a qu'à implanter ça dans l'autre quartier. Eux aussi, ils ont dit que non non, Rounto Tanda, il faut implanter ça là.

Et les Haoussas eux ils ne se sont pas du tout mêlé à la discussion ?

Non, non, ils ne se sont pas mêlés.

Ils ne font pas partie ?

Bon, ils font partie mais ils ne sont pas mêlés. Donc, lui il⁸² a pris la responsabilité. Les autres se sont retirés et il a pris la responsabilité de payer les 300 000. Maintenant on va continuer. Et je les ai sensibilisés, il faut qu'ils trouvent un terrain favorable, où les trois villages auront facilement accès à ce magasin.

Mais ça ne va pas être facile à trouver, si c'est un seul qui a payé, un seul qui prend la responsabilité ?

Ça ne pose pas de problème parce qu'il y aura un comité de gestion qui sera mis en place. Et à travers ce comité de gestion là, il y aura quelqu'un qui va s'occuper de la récupération des trois villages. Après récupération, on tient une réunion devant tout le monde. On le désintéresse, maintenant ils vont continuer. Il n'y a pas de problème là-dedans. Seulement c'est l'entraide, c'est la solidarité. Si vraiment celui qui a les moyens, il n'aide pas les autres, ils vont tous perdre. Par exemple ici, jusqu'à Aohanga, Fajora, pour payer un sac de maïs, il faut aller jusqu'au Bénin. Et s'il y

⁸² le chef peul

avait le magasin ici. C'est simple. Au lieu de payer 500 francs pour aller à Malanville, 500 francs pour le retour et 500 pour le sac, sans compter ce que tu vas manger. Tu viens ici sans dépenser même un rond. C'est déjà quelque chose. Et ça a été salubre, ils ont approuvé. Ils ont apprécié. Maintenant, ils attendent.

Est-ce qu'on sait pourquoi l'école de Momboye a pris le nom de Momboye alors qu'elle n'est pas sur les terres de Momboye ?

Bon ce genre de procédure, vous savez au moment où l'école a été créée, Momboye n'était pas un village, c'est un quartier de Tanda. C'est après l'implantation même de l'école, que le directeur, celui qui a créé l'école, a fait en sorte que Momboye soit un village administratif.

Ah bon, c'est le directeur qui a fait que Momboye est devenu village administratif ?

Bon, c'est lui qui a entrepris les démarches quoi. Sinon, c'est un quartier, Momboye dépendait de Tanda.

On sait pourquoi le directeur de l'école a entrepris ces démarches ?

Compte tenu vraiment de la population. Ah oui, parce que à un certain niveau, vraiment compte tenu de la population, un village doit être administratif.

On arrive à estimer la population des trois villages ?

Non, la population de Momboye Tounga. Au niveau du registre de recensement à la sous-préfecture, on peut avoir la population des trois villages.

Mais vous vous avez une idée de la taille des trois villages ? Pas ici.

Bon c'est tout juste pour me donner une idée, un ordre de grandeur ?

À peu près, s'il on prend la population de...vous quittez quand ? Parce que sur ce point, je préfère, ce qui va me faciliter de vous donner le chiffre, c'est d'abord de demander à chaque chef de village le nombre de chefs de famille. À travers les chefs de famille, on peut estimer la population. Si vraiment vous me donnez le temps de faire ça.

Bon on va partir peut-être samedi.

Je peux vous donner le résultat même d'ici demain. Nous sommes trois ici, si j'arrive à avoir mes collègues, un sera à Tounga Darfo, un sera à Momboye et moi je serai à Rounto. Chacun va collecter ses renseignements, maintenant on fait la synthèse. On vous donne le machin. Si ça ne vous gêne pas.

Non, c'est bon comme ça.

Donc je crois que c'est ça qu'on va faire, on va procéder comme ça.

Mais qu'est-ce qui a fait à votre avis que des relations qui étaient quand même calmes, qu'est-ce qui a fait qu'elles sont devenues vraiment un peu tendues ?

Bon, ce qui a fait que les relations sont devenues tendues. Le premier point, selon mes investigations c'est le décès de l'imam. Parce que c'est lui qui a toujours calmé les esprits. Par rapport à toutes situations. Et c'est quelqu'un qui est écouté par les Haoussas, par les Peuls et par les Dendis. Parce que le chef Haoussa, sa mère est Dendi. Sa mère est Dendi. Et les Peuls, ce qui a fait que le courant ne passe pas entre les Peuls et les Dendis, c'est l'implantation du Momboye Tounga. Il a fallu

l'intervention des forces de sécurité et des autorités administratives pour qu'ils puissent leur donner une terre. Mais sinon, l'imam, le défunt imam c'est un rassembleur. Lui, il a toujours considéré que c'est la même ethnie. Donc, c'est après sa mort qu'il y a eu les problèmes. Et ceux qui sont là, ils n'ont pas pu gérer la situation. Ils ont toujours lié le problème là suite à la disparition. S'il était là, ça ne serait pas comme ça. Parce que dès qu'il y a un conflit entre eux, directement on va le chercher, et dès qu'il vient intervenir, vraiment...et dès qu'il est décédé là...parce que, à la mosquée, normalement s'il était là...lorsqu'il était vivant, il était l'imam, il y a deux naïbs qu'on prend qui le secondent. Le premier naïb, il n'a pas pris son ethnie. Il a pris l'ethnie haoussa. Quand il n'est pas là, c'est le Haoussa qui dirige la prière. Et les Haoussas ont été très fiers. Et quand le Haoussa n'est pas là, quand le titulaire n'est pas là, il a pris un Peul. Et maintenant, donc après sa disparition, les Haoussas, leur souhait c'est de voir la titularisation de leur frère. Et les Dendawas aussi ont fait de ça un problème. Ils ont dit que le village, c'est leur village, la mosquée est dans leur village. La mosquée leur appartient. Donc ils ne peuvent pas prendre une ethnie qui n'est pas la leur pour diriger la prière du vendredi. C'est la mosquée de leur village, il faut quelqu'un de leur village. C'est comme ça qu'ils ont fait pour nommer le nouvel imam.

Est-ce qu'on peut dire que c'est un problème ethnique ou bien c'est un problème de chefferie ?

C'est un problème ethnique. Si eux là n'étaient pas des Haoussas, ils allaient accepter.

Est-ce qu'il y a différentes ethnies au sein même des villages, est-ce qu'il y a des Songhays chez les Dendis, par exemple ?

Il y a les Songhaïs parce que le chef actuel là, ses parents sont venus de Namoro. Namoro, c'est dans l'arrondissement de Kolo, dans le département de Tillabéry. À côté de Niamey. Et quand vous prenez les Haoussas, il y a une partie qui est venue de Malgorou. Et quand vous prenez les Peuls, leur programme vraiment j'ignore ça, mais les Peuls là datent du 2^{ème} siècle à ce qu'ils m'ont expliqué. Parce que d'abord, le premier site des Peuls c'était à Tanda. Parce que le chef actuel de Tanda, il est plus renseigné...Donc il a plus d'information par rapport à la situation du village. Et quand vous prenez les Dendis même, certains ne sont pas des Songhaïs. Il y a d'autres qui sont venus du Bénin, d'autres de Tillabéry, d'autres sont venus de Tanda. Donc c'est pourquoi ils n'arrivent pas à se comprendre.

Bon, s'ils proviennent de lieux différents, est-ce qu'on voit ça dans le village même ? Est-ce qu'ils sont répartis selon leur origine, par quartiers ?

S'ils sont répartis par quartiers, par origine ? Bon on peut dire que c'est par origine mais compte tenu des inondations, il y a eu des mélanges...parce que dans le temps, le lit actuel du fleuve, c'est le village. C'est les inondations qui ont fait que le village commence à pousser. Maintenant, vous allez voir un Dendi qui est au bord du fleuve ; vous venez vous allez voir un de ses enfants qui est là, à côté. Donc, il n'a aucune relation au niveau des parents avec son voisin. Donc c'est les inondations qui ont fait que les Peuls, non les Dendis sont un peu coincés. Donc chacun se contente du terrain qu'on lui donne par rapport à la position dans le village. C'est ce qui a fait qu'il y a eu ce mélange là. Mais présentement, une grande partie, ils se sont implantés par origine.

Il y a chaque année des inondations, des grandes inondations qui obligent les gens à se déplacer ?

Bon, il y a eu des grandes inondations. Par exemple cette année, pour partir à Momboye Tounga de l'école, il faut une pirogue. Ah oui, pendant l'hivernage il faut une pirogue. Même pour aller à la mosquée du vendredi, il faut la pirogue. Donc, pour aller à Tanda, il faut une pirogue. Momboye Tounga, pendant l'hivernage, c'est une île. Maintenant il y a eu cette inondation, ils ont dit que généralement c'est presque tous les cinq ans qu'il y a ça. Mais celle de cette année a pris vraiment... Donc, c'est pas chaque année. Parce que moi, la première année, il n'y a pas eu d'inondation. C'est cette année qu'il y a eu. Eux pour voir une inondation de ce genre, il faut 4-5 ans.

Bon, maintenant, j'ai une autre question. J'ai entendu dire qu'au village peul, à Rountoua Tanda, il y a ceux qu'on appelle les Peuls castés ?

Peuls castés... C'est-à-dire qu'entre les Peuls, il y a deux groupes. C'est une question de mentalité. C'est-à-dire que parmi les Peuls il y a les esclaves, et les autres sont les princes. Donc il y a deux groupes. Les princes ce sont eux qui détiennent le pouvoir, la chefferie traditionnelle. Donc, les esclaves là, ils n'ont pas droit à la chefferie. Même s'il y a une élection, eux ils ne font que soutenir. Ils ne présentent pas de candidats.

Mais ils ont accès au reste ?

Non, seulement pour la chefferie. Mais sinon, le chef même, comme le chef de tribu est en brousse, souvent ses représentants quand il y a un problème, vous voyez, par exemple El Hadj, il n'est pas du même rang social que le chef.

El Hadj Alou ?

Oui, mais pourtant le chef lui a donné une partie de ses attributions. De son pouvoir, lui qui est en place pour régler les conflits.

Quelle origine ils ont, quelle différence ? Est-ce que c'est comme deux ethnies différentes ?

Bon ce sont tous des Peuls. Mais eux, ils les appellent, les esclaves là, ils les appellent les Peuls noirs. Et eux les Peuls rouges. Les princes, au niveau de leur appellation, les esclaves sont des Peuls noirs.

Comment on les appelle en langue peule ?

Bon, malheureusement, je peux vous chercher ça. Y'a pas de problème.

Non, mais c'est tout juste pour savoir. Alors c'est la même chose que chez les Touaregs ?

Oui, c'est la même chose. Et même parmi les Dendis et même parmi les Zarmas.

Ah, il y a aussi différents rangs sociaux, ça existe ?

Oui ça existe, au niveau de toutes les ethnies. Seulement, c'est les Haoussas qui n'accordent pas d'importance à ça. Par exemple, moi je suis Zarma. Je n'ai pas le droit de marier une femme qui n'est pas du même rang social que moi.

Parmi les Zarma ?

Au niveau des Zarma. Au niveau des Zarmas, il y a plusieurs rangs sociaux. Il y a les esclaves aussi et il y a les nobles. C'est comme ça.

Mais on les appelle tous des Dendis ?

Et même au niveau des Haoussas, il y a beaucoup d'ethnies là-bas. Ils parlent tous Haoussa. Il y a des Tiengas, il y a les Maouris. Même parmi les Dendawas, il y a les Tiengas qui parlent le Dendi ; ils sont considérés comme des Dendis. Et il y a des Tiengas qui parlent Haoussa ; ils sont considérés comme des Haoussas. C'est comme ça.

C'est complexe ! Vous allez voir même des Zarmas qui sont Maouris, ils sont des Maouris. Ils ont des cicatrices maouris. Donc ils sont des Zarmas mais parmi les Zarmas, il y a des Maouris. Par exemple, il y a les Boubés...Par exemple, moi je suis Zarma mais je suis Kandé.

Et les cicatrices ? Bon, malheureusement, nous, notre génération, on a peur. Mais sinon nos parents ont des cicatrices. Ça, ça fait partie de la culture.

Mais ces cicatrices, c'est pour les Songhaïs ? Même les Zarmas en font. Pour les Songhaïs, c'est plus long que ça...Mais si vous partez dans ma famille, aucun de mes enfants n'a ça. Ils n'ont pas ça parce qu'ils ont peur.

C'est les enfants ou c'est les parents ? C'est les enfants. Surtout maintenant, avec la maladie de l'actualité, les gens ont peur de faire cicatriser les enfants avec...C'est comme ça. Mais sinon moi j'étais au CM2 lorsque mon père m'a fait ça.

C'est une fierté ? C'est une fierté. Mais sinon je devrai avoir... mon ethnie normalement, c'est comme ça. Au niveau de mes deux joues comme ça. Mais ça fait mal ! Il y a pour les Soninké comme ça. Quand vous partez, vous observez le chef de Tanda, il a ça. Le chef de village, il a ça, au niveau des deux joues. J'ai un livre d'histoire, si ça vous intéresse : le livre d'histoire de Boubou Hama. Je vous l'amène...Alors quand on demande de citer les différentes ethnies du Niger, il n'y a pas le Dendi en tant que tel. C'est le Zarma.

Zarma-Songhay ? Zerma-Songhaï. Sinon, il y a les Gourmantché à part, les Toubou, les Béri-Béri, les Arabes... donc, il y a les Zarma-Songhaï, il y a les Haoussas. Donc quand on prend chaque ethnie, dans chaque ethnie, il y a plusieurs clans. Que ce soit au niveau des Zarmas, Haoussas, Touaregs.

A propos des quartiers de Momboye ? Vous nous avez donné plusieurs noms. Kwara Tagi, Kwara Zeno, Kwara Tagi Zulia, Wadata. Mais on nous a aussi parlé de Tamoula Banda ?

Tamulo Banda, Tamulo Banda ; ça c'est au niveau de leurs ancêtres, c'est les grands-parents. Par exemple, quand on prend Momboye, Momboye est le fondateur du village. C'est son fils qui est l'actuel chef, Yacoub Momboye. Donc toute sa descendance, c'est Momboye. Et Tamulo Banda, Tamulo c'est le nom d'une personne. Donc, il y a sa descendance. Il y a Sintili, par exemple. Sintili, il a sa descendance. C'est comme ça.

Mais, il n'y a pas un quartier qui s'appelle comme ça ? Bon, je n'ai jamais entendu parlé d'un quartier Tamulo Banda.

Mais parce qu'après on est allé demander au chef du village, de nous donner les différents noms de quartier, en donnant les noms qu'on nous a donné. Il était très réticent. Il n'a pas voulu répondre.

Bon, il va penser que peut-être il y aura d'autres secrets que vous détenez ; par rapport au village. Parce qu'au niveau du village, nous-mêmes qui sommes là, nous avons senti qu'il y a une basse classe mais qui ne veulent pas... bien qu'ils sont de ce rang là. Ils ne veulent pas qu'on leur dise ça.

Les gens de Momboye même ? Oui, ils ne veulent pas qu'on en parle. Ils ont ce problème là, et c'est un problème qui est caché.

Mais le chef du village, il ne peut pas faire partie de la basse caste... sinon, comment il a fait pour être le chef du village ? Bon vous savez le fondateur... Selon l'histoire qu'on raconte, ce que les gens racontent mais moi je n'ai jamais imaginé ça (...) **Mais ici les ethnies ne sont pas les mêmes.** Donc j'ai compris que quand les ethnies ne sont pas les mêmes, c'est très difficile de collaborer.

Où est la frontière alors qu'ils habitent ensemble, ils se marient ? C'est-à-dire que les gens ont toujours gardé l'histoire. Par exemple dans le Dendi, moi je suis Zarma, ils sont Dendis nous sommes presque les mêmes, nous parlons la même langue. Mais ils me disent tiekanda, tiekanda ça veut dire un étranger alors que je suis un Nigérien comme eux. Donc quand vous prenez les Haoussas et les Zarmas c'est la même chose. Aujourd'hui, par exemple quand on affecte un maître haoussa, les Haoussas sont plus fiers que les autres ethnies. Au niveau même de l'école ça se fait. Je prends l'exemple, cette année mon collègue, un de mes collègues il est Haoussa. Lorsqu'il a été affecté, les Haoussas ont applaudi : « nous avons eu aussi le nôtre ». Moi je suis Zerma, quand je suis venu, les Dendawas sont satisfaits. Donc c'est les raisons qui font que les gens n'arrivent pas à se comprendre. Souvent ce sont les intellectuels même...

Il y a eu prééminence d'un village sur l'autre ? Oui.

Alors par rapport à la situation, quelle est l'histoire du village ? Parce que les Peuls sont arrivés depuis longtemps... Oui, l'histoire du village ; parce que les Peuls sont les fondateurs. Les Peuls sont les premiers à être venus. Après les Peuls, c'est les Dendis. Après les Dendis, c'est les Haoussas. Parce que les Haoussas et les Dendis, les deux sites de leur village c'est sur les terrains appartenant aux Peuls. Les terrains actuels qu'occupent les deux villages. Les sites là, c'est pour les Peuls. Mais sinon, Tounga Darfo, leur premier site c'était Toudou Tounga. Le premier site c'est Toudou Tounga. Donc ils ont quitté Toudou Tounga pour venir à Darfo Tounga. Et quand vous prenez les Peuls, les Peuls ils ont quitté Tanda. Et après avoir quitté Tanda, pour être ici au site actuel, ils ont fait deux sites d'abord. Avant de venir s'installer ici... bon je n'ai pas le nom mais le premier site... c'est pourquoi on l'appelle Rountoua Tanda...

Momboye est arrivé après ? Momboye, bon comme c'est un pêcheur. Si vous prenez par exemple entre d'ici à Alberkaizé, si vous longez le fleuve, vous allez voir en pleine brousse un pêcheur qui va faire sa paillote, une paillote comme celle-là. Avec sa famille. Souvent ils viennent, quand ils arrivent à pêcher, ils ont fait des recettes, ils rentrent fortunés à la maison. Et s'il est intéressé par le milieu, il collabore très bien avec la population qui réside là-bas. Maintenant, il va demander un terrain pour rester. Et petit à petit, par exemple, bon je suis de Malgorou, je suis Dendi, directement, je

viens voir Momboye pour me donner une place. Pour prendre une place à côté de lui. C'est comme ça qu'ils font.

Bon, on essaye de dégager les différences entre Haoussas et Zerma, On a vu que les Haoussas ont beaucoup insisté sur le fait que les autres ce sont pas vraiment des grands sorkos, que c'est eux, les Haoussas, qui détiennent les pouvoirs de l'eau ? Les pouvoirs de l'eau c'est et les Haoussas et les Dendis. Parce qu'aujourd'hui par exemple, si c'est un métier qui m'intéresse je peux apprendre à travers des Haoussas ou bien des Dendis. Mais sinon Momboye qui a fondé le village, il y a un enfant qui avait fait jusqu'à une semaine sous l'eau. Après une semaine et c'est Momboye qui l'a sauvé. Et ensuite il y a eu un vieux à Tounga Darfo qui est décédé tout récemment il a sauvé un enfant. Aujourd'hui c'est un gaillard. Il est là avec ses enfants. Il a fait trois jours sous l'eau, il ne s'était même pas marié. Il est là. Bon seulement ils ont leur principe, de ne pas crier. De ne pas crier, mais si on crie.

Mais si on n'a pas pleuré, on peut le sauver. Tous deux détiennent des pouvoirs. Parce que généralement, là, maintenant, on ne fait plus beaucoup...

On ne fait plus ça ? Ici, les gens n'assistent pas, à Momboye Tounga. Mais sinon, dans le temps, les gens assistaient à la fête. Vous avez l'imam, c'est son grand frère de l'imam de Momboye y va. Et l'actuel président... Où chacun va montrer vraiment ce qu'il a appris de son grand-père. Quand vous prenez Kwanza qui est à côté, une fois, le président de la République était venu à Gaya, mais c'est sur le goudron qu'il a lancé le filet de pêcheur. Et il y eu des poissons là dedans, devant tout le monde. Devant tout le monde, le président même était étonné. Sur le goudron, il a lancé le filet, voilà les poissons, les silures. On a capturé, ils étaient tous étonnés. Tout récemment, ils font aussi des jeux. Le jour de la fête des pêcheurs, ils organisent la course de pirogues. Ensuite, il y a le jeu de canard, on attrape un canard on le jette dans l'eau. On dit, bon cherchez, qui sera le premier à avoir, un groupe de 3 ou 4 ans canards, qui sera le premier à avoir un canard. Ou bien, ils vont partir sous l'eau ; on va demander qui a une endurance. Tout ça, il le font. C'est presque tous les villages, il y a les Haoussas, il y a les Dendis. Mais seulement c'est les Peuls. Même maintenant, parmi les Peuls, il y a des pêcheurs. Maintenant, la pêche est une activité commerciale. Donc maintenant, chaque ethnie fait la pêche. Mais sinon quand vous prenez par exemple la forge, au Niger, mais c'est pas n'importe quelle ethnie. Il faut que tu sois du rang social pour pouvoir le faire. C'est pourquoi en activités pratiques, nous avons du mal à apprendre les élèves à fabriquer une cuillère. Parce qu'une fois un maître l'a tenté, un parent est venu dire que « mon enfant n'est pas un forgeron pourquoi tu vas l'apprendre ». Donc il a considéré son enfant de basse classe. Les tisserands qui fabriquent les pagnes multicolores, c'est la basse classe qui fait ça. Aujourd'hui, quand tu demandes à un enfant qui n'est pas de cette classe là de faire ça, tu auras des problèmes, il va refuser. Donc c'est comme ça. On cherche à sensibiliser quand même que c'est une activité qui rapporte mais les parents ne comprennent pas. Comme, depuis l'histoire, c'est toujours une classe spéciale qui fabrique ça. Donc c'est ça. Par exemple, taper, les griots là, c'est une classe. Quand l'enfant n'est pas de cette classe, les parents ne peuvent pas l'accepter.

Vous avez entendu parler de l'histoire de la coopérative des pêcheurs ?

Oui, il y avait je crois, je ne me souviens pas du projet mais il y avait un Blanc qui était venu ici. Ça date. Les pêcheurs... il a eu à leur payer des pirogues, des filets.

Les pêcheurs étaient déjà organisés en coopérative ? Oui, oui. Donc ils se sont organisés en coopérative. On leur a payé des pirogues, des filets. Et il y a eu un véhicule qui est mis à leur disposition. Chaque jour, dès qu'ils arrivent à capturer les poissons, ils remplissent le véhicule à destination de Dosso. Pour aller liquider les poissons. Donc lorsque le Blanc a fini son contrat, il doit quitter. Donc, après son départ, il a voulu leur laisser le véhicule. Mais entre eux, ils se sont un peu trompés parce que le fond a été un peu détourné par les uns et les autres.

Dans le village ? Oui dans le village et le remboursement a posé des problèmes. C'est ce qui a fait que ça a disparu. Le véhicule, le Blanc a été obligé de mettre ça à la vente aux enchères.

Pour récupérer l'argent ? Pour récupérer l'argent. Parce qu'ils ont dit qu'ils peuvent pas gérer le véhicule. Bon moi, j'ai considéré qu'en ce temps ils ne sont pas éveillés, ils ne comprennent pas. Il y a le manque de compréhension.

Mais c'était pas un problème ethnique à ce moment là ? Non, en ce moment ça marchait très bien.

Donc pour vous vraiment c'est le décès de l'imam ? Pour moi vraiment, c'est le décès de l'imam.

Avant il y avait des problèmes mais pas comme ça ? Les problèmes ne sont pas arrivés jusqu'à un certain degré. Parce que vous savez dans n'importe quel milieu, si vraiment les sages arrivent à se comprendre, il n'y aura jamais de conflits. Bon maintenant avec les générations là, ils n'arrivent pas à se comprendre.

Parce que les gens sont moins sages ? Ils sont moins sages. Moi, c'est le constat que j'ai eu à faire. Avec l'ancien chef, il collaborait très bien avec l'actuel. Mais avec son enfant. Parce qu'aujourd'hui sur tous les plans c'est l'intérêt personnel qui compte. Les gens ne visent pas l'intérêt général. Aujourd'hui, les Dendawas, leur objectif c'est une activité qui rapporte, il faut une culture qui rapporte. Maintenant, le riz c'est une culture vivrière mais, au niveau du Dendi, ils l'ont transformé en culture commerciale. Vous allez voir un chef de famille va vendre, il a récolté 100 sacs de riz paddy, il va liquider ça pour avoir l'argent dans sa poche et partir payer deux ou trois sacs de sorgho. Ça se comprend pas !

Peut-être, ils ont pas le goût pour manger du riz, alors ? Ils ont le goût ! Si vous voyez au niveau des cérémonies, si on prépare du riz comment ils prennent ça. C'est l'argent. Parce que le Dendi, eux, ils se marient de trop. Vous allez voir, le minimum...dans les foyers dendis, ils font jusqu'à 4-5 femmes. Le chef là, il a 4 ; trois ici et une à Boumba. Moi je vis avec quelqu'un qui a 4, deux frères qui ont 8 femmes. Deux frères, huit femmes. Quand vous prenez la descendance de Sintili, il y a un seul qui a une femme. Un seul, ils sont plus de douze personnes. Le minimum c'est de 2-3-4. Donc vraiment, ils sont intéressés par la femme, les Dendawas. Parce qu'il y a un esprit de concurrence entre eux. « Aujourd'hui tu as fait deux femmes, tu n'as pas plus de moyens que moi, donc moi aussi je vais faire ».

Entre les Dendawas mêmes ?

Entre eux-mêmes. « Aujourd'hui tu as payé une moto, tu n'as pas plus de moyens que moi, je vais payer ». C'est comme ça. Mais sinon si par exemple quelqu'un arrive à payer, si on prend les moulins. Il y a combien de moulins, il y en a en quantité. Il y a des moulins qui n'arrivent même pas à avoir 500 francs. Mais c'est pour raison de concurrence qu'ils ont fait ça. Sinon déjà quand il y a un moulin dans votre quartier, il faut prendre une activité aussi. Vous allez voir des moulins à moins de 10 mètres... C'est une question de concurrence.

Est-ce que ça se passe comme ça aussi chez les Haoussas ou chez les Peuls?

Chez les Peuls, je n'ai pas fait ce constat. Bon en tout cas, ça dépend, ça dépend des personnes. Mais en tout cas, les milieux que j'ai eu à faire, j'ai pas vu une question de concurrence. Sinon, il y a des Peuls qui ont plus de moyens que les Dendawas. Mais pourtant, quand ils voient les Dendis faire...

Ça les intéresse pas ? Oui, par exemple lui là (El Hadj Alou) parmi les Peuls, il y a d'autres qui ont plus de moyens que lui. Aujourd'hui il fait le commerce. Il a deux moulins à moudre pour la farine, dans sa concession. Il a une moto Superzaki, il a une vidéo. Mais, les autres Peuls n'ont jamais fait de ça un problème, pour acheter. Mais j'ai vu des Dendis, un a payé un moulin pour le riz. Lui aussi le lendemain, il est parti l'acheter. Et l'autre a dit que « bon maintenant, comme vous achetez tout ce que j'achète, je vais payer une vidéo ». Il a payé la vidéo. Maintenant, il attend. Après, il a payé la moto S. « Si vous achetez, je vais acheter encore quelque chose que vous n'avez pas ». n fin de compte, nous on a compris que c'est devenu une question

Est-ce qu'il y a encore beaucoup de gens qui arrivent ici ? Puisqu'il y a beaucoup d'exodants mais est-ce qu'il y a des gens qui viennent s'installer ici ? Maintenant c'est rare. Vous allez voir des vendeurs ambulants. Des amis qui viennent pour la saison morte. Par exemple, il y a beaucoup de jeunes de chez moi, de ma région. Moi je suis de. Maintenant, ils viennent. En mai ils reviennent tous à la maison pour aider les parents à travailler. Maintenant en septembre quand ils récoltent le mil, ils mettent dans les greniers. Maintenant, ils viennent à la recherche de l'argent. Cet argent là va servir pour payer leurs taxes d'arrondissement, les impôts. Ensuite pour habiller la famille. Ils habillent leurs parents, les femmes, les enfants. Ensuite aussi de quoi satisfaire certains besoins. Pour s'habiller aussi eux-mêmes. Donc c'est pour cette raison qu'ils viennent chercher de l'argent. Ils ne se déplacent pas avec leur femme. Mais quand prenez les Dendawas qui vont au Burkina, mais la plupart...

Ils prennent leur femme ? Ils partent avec toutes leurs femmes ? Oui, oui. Toute la famille. Présentement, il y a un grand nombre là-bas avec leur famille.

Bon, ça devrait un peu calmer le problème foncier parce que s'il y a beaucoup de gens qui il y a des terres qui deviennent disponibles ? Le problème foncier ici. Quand on se marie et avec beaucoup d'enfants, les terres n'arrivent pas à suffire. Je connais des familles où il y a certains enfants qui n'ont même pas un mètre carré de l'héritage de leur propre père. Pourquoi ? Parce que les terrains ont été partagés entre plus de 16 gosses. Aujourd'hui, les fils de leur père ils aussi des petits-fils, même pas des fils, des petits-fils. Bon, ces enfants là, ils n'ont pas de place, totalement pas de place pour travailler. Aujourd'hui, tout ce que vous voyez. Un champ de mil tardif, c'est les Peuls. Même les lopins de terre qu'ils arrivent à exploiter c'est grâce aux autorités administratives qu'ils ont pu les avoir. Mais sinon ils n'ont rien absolument rien. Tous

les champs de mil que vous voyez là, tout ce que vous voyez là c'est pour les Peuls. Mais normalement pour nous, c'est le fondateur d'un village qui a le droit à un champ derrière le village. Dès qu'on vient, nous on arrive à situer le fondateur par rapport à son champ. Dès que je vois quelqu'un, il me dit que « ah, ça c'est le champ de mon père » je sais que vraiment. Mais quand tu n'as pas de champs derrière le village, c'est sûr que tu es venu après l'installation. (...) Parce qu'il y a un problème. J'ai un rôle social. Quand sur le plan social je peux aider, je peux intervenir. Au niveau. Parce que les parents ne savent pas écrire. Et le maître est en même temps, représentant des autorités administratives. Parce que tout passe par l'école. Donc en fin de compte, l'enseignant, l'enseignant n'a pas de repos. Ça m'intéresse aussi beaucoup. Ça m'a fait plaisir de vous connaître. Et c'est un plaisir de recevoir une lettre de votre part. grâce au jumelage. Et tout est parti des élèves. Les enfants ont appris à leurs collègues la vie africaine, la vie nigérienne. De couscous traditionnel qu'on prépare chez nous. Il est l'agent de l'agriculture dans le village, c'est lui qui donne les informations. Donc on ne peut pas déterminer les rôles (...) Parce qu'il faut comprendre un milieu. Il y a eu une inondation devant moi. J'ai appelé mes collègues. Il faut que nous fassions l'interdisciplinarité (...) Le bois est excessivement cher ici. Et souvent il faut deux fagots pour préparer un repas. Alors que quand tu as un foyer amélioré, un fagot c'est même trop (...) Le maître doit faire une enquête. Il doit chercher d'abord à travers les différents chapitres, quelles sont les disciplines concernées par ce thème là (...) L'enseignement c'est très difficile (...) Une fois j'ai fait exprès de dire qu'à Momboye, entre les trois villages administratifs il n'y a pas de problème (...) Parce qu'un enfant qui rate sa chance c'est fini, c'est fini (...) « **Le Zarma, lui, il aime le pouvoir. Le Haoussa c'est l'argent. Le Peul c'est la vache** ».

Quel est le problème entre les différents quartiers de Momboye pour que le chef refuse de nous donner les noms des différents quartiers de son village ? Les femmes de Kwara Zeno et celles de Kwara Tagi ne s'entendent pas. Il y a un bureau des femmes et c'est la petite sœur du chef qui veut être la directrice. Même quand il y a le renouvellement, elle ne veut plus laisser son poste de présidente.

18.03.04

Il y a le PSP, c'est un programme spécial de lutte contre la désertification. Après notre dernier entretien, il a fait des recherches. Il a rencontré un fonctionnaire qui connaît bien le milieu. Il a obtenu des informations sur les différentes ethnies.

Le conflit du Dendi c'est les biens matériels ; tout ce qui est financier et les femmes. Dans le Dendi les autochtones considèrent tout ceux qui ne sont pas dendis comme des étrangers. Même s'ils sont là depuis longtemps. Mais un dendi qui arrive de loin, lui il est chez lui. Le dendi considère toute ethnie autre que la sienne comme un étranger. Même si tu n'es pas le premier. Leur origine c'est le tienga, le Kabantché, le Songhay. Les Tiengas se sont ceux qui détiennent le pouvoir traditionnel. Ce sont des fêticheurs. Avant la colonisation, Kwanza, Tanda, Alberkaizé. Dans le temps c'est la paresse. Ils pratiquent l'agriculture. Ce sont des « gaudézé ». Ils sont les propriétaires terriens. Le tout venant prend attache avec le chef de Tanda pour s'implanter dans le milieu. Le Dendi, il travaille une terre deux ans et ensuite il l'abandonne parce qu'il la trouve pas fertile. Les Haoussas et les Jermas ont initié le dendi aux cultures fruitières. Les nouveaux venants sont devenus plus riches. Et les Dendis en font un problème. Ils

disent que les terres sont à eux. C'est de la jalousie par rapport aux richesses. C'est des conflits par rapport à l'ethnie.

Les Peuls ont fait cinq sites avant leur arrivée à l'endroit actuel. C'est Tanda. De Tanda ils ont fait Bambala. Ils sont restés à Bambala pendant sept ans. Ensuite c'est Kassigoungou. Après, ils ont fait Ibélilédji. Ils sont restés à Ibélilédji pendant trois ans. Et Banité pendant trois ans. Et Rountoua. L'histoire dit que les Peuls ont été amenés là parce que chaque soir, un génie leur rend visite et prend jusqu'à vingt têtes. À la fin, un seul a encore sept vaches. Avant ça, ils étaient très riches. Alors les sages se sont réunis. Ils choisissent le retour à la terre. Les Peuls ont pris attache avec un prince de Tanda qui travaille dans la vallée. Ces champs, les champs de ce prince sont au bord du fleuve. Le prince leur dit qu'ils patientent et qu'il va aller consulter ses frères. Il analyse leur mentalité et il voit qu'ils ont des mauvaises relations. Alors les frères, les princes, décident de donner un site éloigné. Ils ne veulent pas de problème. Ça veut dire éloigné d'environ cinq kilomètres. Le site se trouve à la frontière de la terre de Bambala. Près de Karimama (au bord du fleuve, côté Bénin). Alors les Peuls sont devenus les maîtres de ces terres.

Momboye un pêcheur est venu pour un temps. La pêche est saisonnière. Mais il a vu que la pêche amène beaucoup d'argent et il a préféré rester ici. Il a fondé le village. À ce moment la pêche est l'activité unique. Il ne travaille pas la terre. Il n'a pas de terres. Il est resté et le village s'est agrandi. Puisque des parents lui rendent visite et comme la pêche est bonne ils s'installent aussi. Par la suite le rendement a baissé et le village est menacé par les inondations. Ils veulent changer de site et d'activité mais ils veulent rester près du fleuve. Ils se sont mis sous la protection des Dendis (les Dendis de Tanda). Ils sont aussi des Dendis. Un des députés de l'époque (un Dendi) a dit que les Peuls qu'ils soient d'accord ou non, ils vont s'installer. Mais après avoir dit ça, c'est un moment où les vieux ont beaucoup de pouvoir, il est décédé dans un accident. C'est Gaya alors qui intervient. Ils décident que tout ce qui est à l'ouest de la route (en direction de la case de santé) est pour les Dendis. Et que tout ce qui est à l'Est est pour les Peuls. Mais aujourd'hui comme le village augmente, le problème ressurgit. Chez les Dendis, le sorgho et le riz sont les cultures communes. Il y a un front commun – entre Dendis – contre les Peuls.

Quelle est la population du village de Momboye ? Il y a plusieurs hameaux qui dépendent de lui. Il y a Kourbeye, Hamani Tounga, Kwara et encore un autre. À Tounga Darfo, il y a certains administrés qui dépendent de Sia. À Rounto, il y a des habitants de la tribu de Gatwani, de Yélou, de Gaya, de Belgoudou. Ils sont rattachés à cette tribu (de Rountoua Tanda) mais ils payent leurs impôts à leur chef. Chacun à son chef.

Quel ordre de grandeur pour la population des villages ? Il y a peut-être 3200 personnes pour les trois villages ensemble. Ça veut dire 2000 pour Momboye, 800 pour Tounga Darfo et 400 à Rountoua Tanda, pour ce de la tribu de Rounto. Pour Momboye et Tounga Darfo c'est avec les hameaux. Chez les Dendis, c'est la femme qui est en charge. Elle a plus de poids que le mari. Vous verrez des femmes insulter leur mari mais ça ne fait rien. Tu peux entendre une femme traiter son mari de bâtard mais ça ne lui fait rien. C'est des choses que nous les zarmas on ne peut jamais accepter par exemple. Si ta femme te dit ça, mais c'est fini. Eux ça ne leur dit rien. Entre les femmes dendis, il y a des problèmes. Dans le village de Momboye même. A

Kwara Tagi il y a les plus riches mais à Kwara Zeno ce sont les princes. Ce sont des histoires dont on n'aime pas parler. La petite sœur du chef est la présidente de toutes les associations féminines. Mais c'est la division...Je me demande si le problème qui oppose aujourd'hui les Peuls aux Dendis ne remonterait pas aux guerres qui les ont opposés jadis. Le Nigérien est rancunier.

Entretiens avec les chefs de village

Momboye Tounga

13.03.04

Après de longues discussions avec l'imam, et une attente, le chef nous reçoit devant sa maison, sous son hangar, en présence de l'imam et son représentant : Maman Hansi qui est aussi son neveu, le fils de son grand frère⁸³.

Magari, quel est votre nom ? Yacouba Momboye.

Vous êtes chef de ce village depuis combien d'années ? Je suis chef de village depuis 14 ans⁸⁴.

Vous portez le nom de ce village ? Momboye, est le fondateur du village. C'est mon père.

Depuis quand est-il décédé ? Momboye est décédé depuis plus de 40 ans.

Avant d'être ici, où est-ce qu'il était ? Mes grands-parents proviennent du Songhay. Ils ont quitté le pays Songhay pour s'installer à Tanda.

Quel endroit en pays Songhay ils ont quitté? Namaro.

Quand est-ce que le village a été fondé ? Depuis que ce village a été fondé, ça fait plus de 200 ans.

Bon, si Momboye est mort il y a une quarantaine d'années, et que c'est lui qui a créé le village, ça n'est pas tellement possible non ?

Oui, oui, c'est trop. Moins peut-être.

Momboye a quitté le pays Songhay et vous vous êtes des Dendis ?

Momboye c'est un Songhay mais maintenant on nous appelle des Dendis.

Pourquoi on les appelait Songhays et aujourd'hui on vous appelle Dendis ?

Le fait de changer de résidence n'implique pas un changement d'origine, ou bien de son ethnie. Quand tu es Songhay, tu restes Songhay. Quand tu es Haoussa, tu le resteras également. Moi je considère que je suis un Songhay.

Est-ce que vous pouvez m'expliquer la différence entre un Songhay et un Dendi, puisque aujourd'hui on vous appelle Dendi, alors que vous venez du Songhay ?

⁸³ Lors de notre première venue au village, nous avons d'emblée été le saluer. Il avait refusé de nous recevoir après avoir appris que nous devions loger au village de Tounga Darfo : « Si vous n'êtes pas chez moi, vous êtes à l'étranger. Si vous êtes à l'étranger, on ne peut pas se parler ».

⁸⁴ Plus tard, il nous montre le papier de son intronisation qui date de 1996. il est donc à la tête de la chefferie depuis 8 ans.

La différence est géographique. Du fait donc que...cette différence est la résultante du changement de demeure. Du fait que les autres sont restés à leur endroit originel, donc la langue n'a pas changé. Mais ce déplacement, avec les autres langues, le temps...Aujourd'hui si tu parles une langue, ce que parleront tes petits-enfants, il y aura toujours un petit changement. C'est à partir de là qu'il y a eu cette différence entre le Songhay et le Dendi. C'est parce qu'ils ne vivent pas dans le même endroit. Sinon vraiment c'est la même chose.

Alors la différence c'est la langue ?

C'est la langue seulement. Si toi aujourd'hui qui es une européenne aujourd'hui si tu t'installés ici et que tu as des enfants, tes enfants ne parleront plus ta langue. Ça ne sera plus la même chose. C'est comme ça.

Encore une question, pourquoi avoir quitté Namaro pour Tanda et pourquoi avoir quitté Tanda pour ici ?

Vraiment, je ne peux pas connaître la raison qui a poussé les gens à quitter leur village de départ mais ce sont des migrants, des gens qui se déplacent sur l'eau. Sur leur pirogue. C'est pas une seule personne qui a quitté. C'est une migration qui concerne un nombre de personnes.

C'est tout un village qui s'est déplacé ? C'est pas tout le village, c'est des personnes.

Bon et pourquoi avoir quitté Tanda pour s'installer à ici ?

Comme ils sont des pêcheurs, c'est des gens qui se déplacent sur l'eau. Ils viennent, ils s'installent là où un endroit leur semble vraiment agréable. C'est la raison qui explique leur départ de Tanda pour venir s'installer ici puisque c'est des pêcheurs.

Qui ils ont trouvé en arrivant ici ?

Quand il est venu au bord du fleuve, ici, il n'a trouvé personne.

À qui est-ce qu'ils ont dû se référer pour s'installer ici ?

Au départ, comme nous sommes des pêcheurs, si on décide de s'installer quelque part, s'il te convient, tu viens tu t'installent. C'est la brousse.

Alors, à qui ils payaient des impôts ? On paye l'impôt Tanda.

Alors ça veut dire qu'ils ont demandé à Tanda quand ils sont arrivés ? Oui.

Est-ce que vous payez l'impôt depuis votre arrivée jusqu'à aujourd'hui ?

Oui. Maintenant ça n'est plus le cas. Je suis chef de village reconnu, Momboye est érigé en village administratif.

Vous avez payé l'impôt jusqu'à ce que vous deveniez chef ? Non, le premier chef du village s'appelle Ibrahim.

C'est votre papa ? Non, Ibrahim c'est mon grand frère.

Pour préciser, vous avez payé l'impôt de votre arrivée jusqu'à ce que vous deveniez chef ?

C'est pas avec moi qu'on a cessé de payer l'impôt. C'est avec Ibrahim. Jusqu'à ce que Momboye soit érigé en village administratif.

Ça veut dire Momboye est érigé en village depuis Ibrahim ? Voilà.

Quelle est la taille du village aujourd'hui, par rapport à la population ?
Beaucoup de personnes⁸⁵.

Bon, pour donner une idée, est-ce que vous pouvez estimer le nombre de ménages ?
213 familles⁸⁶.

Quelles sont les infrastructures dont dispose le village aujourd'hui ?
Je n'ai pas fini de donner la liste des chefs de village. Le premier⁸⁷ c'est Ibrahim. Ensuite Mounkaïla, le petit frère d'Ibrahim. Le fils de Momboye aussi. Après Mounkaïla c'est moi. Je vais vous donner le nombre d'années qu'Ibrahim a fait... Il a fait dix ans.

Et Mounkaïla ? 25 ans.

Et Momboye combien de temps il a fait ? Lui, il n'a pas encore été nommé chef.

Pour les infrastructures ? Nous avons l'école, un puit, une case de santé. Il y a une grande mosquée du vendredi...

Qui a fait le puit ? C'est la coopération saoudienne⁸⁸.

Comment ça se fait que la coopération saoudienne soit venue faire un puit ici ?
Ce puit remonte à au moins 15 ans. C'est le sous-préfet qui a rassemblé la population au niveau de Tanda. Il a été demander à tous ceux qui ont un besoin, notamment en puit, de se manifester. Alors le village a fait la demande et c'est de cette façon qu'ils ont bénéficié de ce puits là.

Qui utilise le puits ? C'est toute la population du village et tous ceux qui sont proches qui exploitent le puits.

De jusqu'où les gens viennent pour prendre de l'eau ici ? C'est les gens des deux villages. Avant, c'est ce puit là qui existait dans cette zone là. En dehors de ce puits, il y a cinq puits cimentés dans le village. Nous avons bénéficié de quatre autres puits. Mais le premier là, celui de la coopération saoudienne est le plus ancien.

Ça veut dire en tout, vous avez cinq puits ? Cinq puits cimentés.

Ça veut dire que malgré les problèmes avec Tounga Darfo, tout le monde peut profiter des réalisations ?

⁸⁵ Le représentant nous a dit précédemment 1280 personnes.

⁸⁶ Le chef nous montre le papier de paiement des impôts, pour ceux nouvellement inscrits. La liste se termine au ménage 217.

⁸⁷ Depuis que le village a été érigé en village administratif.

⁸⁸ Il y a une plaque

Ces infrastructures sont des biens publics, donc elles ne peuvent pas être exploitées par une seule communauté. Donc chacun vient les exploiter, que ce soit les puits, la case de santé ou autres, c'est des biens en commun. Malgré tout, ils (ceux de Tounga Darfo) ont un autre puit dans leur village qu'ils peuvent aussi...

Où est la limite entre Momboye et Tounga Darfo ? **C'est la même chose. Toutes les terres appartiennent à Momboye.**

Mais est-ce qu'il y a un endroit marque la séparation entre Momboye et l'autre village ?

La limite de Momboye ce n'est pas la rue. **Même Tounga Darfo est à Momboye.** Il y a des gens de Momboye jusqu'à la maison du chef là-bas. Avant les gens de Tounga Darfo étaient de l'autre côté. Quand ils sont arrivés, Momboye n'est pas encore un village administratif. C'est un quartier. On a demandé à Tanda, ça veut dire à ce moment on dépend de Tanda. A Tanda, on nous a dit de demander à Momboye lui-même. Quand ils ont demandé à Momboye, il a dit que ça risque de faire des problèmes.

Quels problèmes ? À l'époque, les gens étaient très prévoyants. Le chef de Tanda a demandé à Momboye de trouver une place pour les gens de Tounga Darfo. Il a dit : « sinon, ils vont continuer à Gaya et vous n'aurez plus le choix de donner une terre ou non ». Alors Momboye a demandé à ses enfants de montrer un coin aux gens pour s'installer. Et le chef de Tanda a envoyé deux émissaires.

Quand est-ce que cette histoire s'est passée ? C'était il y a 35 ou 37 ans. À cette époque, il y avait déjà un chef à Momboye.

Qui ça ? C'est Tangarafou Bagouré.

Bon, le puit par exemple, il est sur le territoire de Momboye ou il est sur le territoire de Tounga Darfo ? Le puit se trouve sur le territoire de Momboye. C'est parce que c'est sur nos champs.

Mais le puit est dans le village non ? Oui, mais avant c'était nos champs.

Qui a créé l'école ? L'école a été créée par l'Etat. Au départ, c'est une école qui a été construite en briques par la population. Surtout, il y a un groupe de jeunes, la Samaria⁸⁹. C'est ensuite qu'on a bénéficié des classes en dur. C'est les enfants de tous les villages y vont.

Garçons et filles ? Garçons et filles.

Ceux de Momboye, de Darfo et de Rountoua ? Même les enfants du village de Wanga⁹⁰.

⁸⁹ les Samarias sont des structures mises en place par le CMS – Conseil Militaire Suprême – sous Kountché, dans le cadre de la Société Nationale de Développement. Ces Samarias réalisaient les travaux d'intérêt public.

⁹⁰ Un village plus à l'Est.

L'école en dur elle a été construite quand ? La première classe a été faite il y a 18 ans. La dernière il y a 8 ans. Il y a 3 classes au niveau de l'école.

Pour la case de santé, qui l'a construite ? Qui peut y aller ? C'est l'Etat. Programme spécial. Toutes les populations des villages environnants viennent à la case de santé. Même les gens d'Alberkaizé viennent ici ; même à Alberkaizé, il n'y a pas de case de santé.

Pour l'école et pour la case, sur quel territoire est-ce que c'est ? Est-ce que c'est sur Momboye ou c'est en dehors ? L'école et la case de santé se situent au niveau de Rountoua⁹¹.

À propos de la grande mosquée...depuis quand est-ce que vous faites la prière du vendredi au village ? Ça fait au moins 30 ans que le village a organisé la prière du vendredi.

D'accord, qui a participé à la construction ? C'est le fruit de la cotisation des villageois.

Lesquels ? De tous les trois villages et la région environnante.

Ils prient ici le vendredi ?
Les habitants de tous les villages viennent prier là.

Depuis les problèmes, est-ce que ceux de Tounga Darfo continuent de prier là ? Bon, ils ne viennent pas parce qu'ils ont érigé leur propre mosquée.

Ça fait combien de temps qu'ils ont érigé leur mosquée du vendredi ? Depuis 5 ans. Ils ont érigé leur propre mosquée du vendredi.

Pourquoi ? Je ne préfère pas parler de ça, il y a trop de choses.

On a beaucoup de temps...
On ne s'entend pas.

Vous pouvez dire ce qui est à la base de ces différents ? Si aujourd'hui les gens de Tounga Darfo se sont retirés c'est parce qu'il y a des problèmes entre nous. C'est un problème auquel on ne peut pas apporter de solution donc c'est mieux de laisser la question⁹².

On a entendu parler d'une coopérative, est-ce que vous pouvez dire quelque chose à son sujet ? La coopérative elle est à la base de nos problèmes. Mais je ne sais pas de

⁹¹ L'après-midi, quand on se rend à nouveau chez le chef et que nous sommes seuls, il va beaucoup insister pour qu'on supprime cette information. « je ne suis pas content d'avoir dit quelque chose. J'ai dit quelque chose qui ne m'a pas plu. C'est quoi ? Si j'ai dit que l'école et la case de santé se trouvent sur les terres des Peuls, c'était uniquement pour ne pas créer de problèmes. Des problèmes avec qui ? Bon avec ceux qui sont venus. En tous cas, il faut bien mettre que c'est sur le territoire de Momboye. Je m'en veux beaucoup d'avoir laissé échapper cette information. Ça n'est pas ce que je voulais dire. Il faut bien effacer ça ».

⁹² Un autre tente de répondre : « quand une ville prend de l'ampleur, il est tout à fait normal que les gens essayent de multiplier les mosquées. Puisque celle-ci ne pouvait plus contenir la population. Raison pour laquelle à Tounga Darfo ont érigé leur propre mosquée du vendredi ».

quelle coopérative il s'agit. Je ne sais pas si c'est un projet ou si c'est l'Etat qui l'a mise en place.

13.03.04 - dans l'après-midi

L'entretien se déroule maintenant à l'intérieur de la concession. Nous sommes seuls.

Donc si j'ai compris l'histoire, Momboye est arrivé, il s'est installé ici et puis les chefs se sont succédés...alors à quel moment les autres sont arrivés, ceux de Rountoua, les Peuls et ceux de Tounga Darfo ?

Les Haoussas de Tounga Darfo n'étaient pas ici, dans ce village là. Ils étaient de l'autre côté.

Comment s'appelait le village ?

Le village de départ s'appelait Tounga Darfo. C'est après qu'ils sont revenus ici quand les gens se sont dispersés.

Quels gens ? Les gens ont quitté là-bas pour venir s'installer ici.

À quel moment ? Cela fait moins de 40 ans.

Moins de quarante ans ? Est-ce que vous vous rappelez d'un événement précis qui les a fait revenir ici ? Ce qui explique leur venue ici, avant ils étaient là-bas, les gens ont commencé à se disperser comme ça. Les gens ont commencé à migrer. Alors certains ont commencé à s'installer de ce côté là. Du fait que là-bas ils sont un peu éloignés du fleuve. Donc pour se rapprocher d'avantage du fleuve, ils sont venus ici pêcher.

Ça veut dire qu'ils sont venus petit à petit ? C'est ça.

Et à propos de ceux de Rountoua ? On a trouvé les Peuls de Rountoua ici. Les Peuls étaient à leur place, dans leur village.

Dans leur village actuel ? À l'emplacement actuel. Les Peuls étaient déjà là-bas.

Alors pourquoi vous avez dit tout à l'heure que vous n'avez trouvé personne en arrivant alors que les Peuls étaient déjà là, juste à côté ? Quand mon papa était venu, le village là existait déjà, le village des Peuls. Si je dis, c'est à cet endroit précis, là où nous sommes qu'il n'y a pas de monde. Tout cet espace était vide. C'est maintenant qu'il y a eu une croissance, que le village a pris de l'ampleur, avec l'augmentation de la population et les étrangers qui viennent. Tout ça a fait en sorte que le village a grandi et maintenant l'espace a été multiplié. C'est pourquoi j'ai dit que nous n'avons trouvé personne, à l'emplacement de mon village.

Vous voulez dire qu'il n'y avait personne à l'emplacement de Momboye même, de votre village ? Oui oui. À Momboye même.

Quelles étaient les relations avec les Peuls à ce moment là ? Quand Momboye s'était installé, il a été rejoint progressivement par les siens. La venue de ces gens a entraîné plus d'occupation de l'espace, comme ils veulent faire des champs. Cela les a opposé

avec les Peuls, qui ont manifesté leur opposition. Cela les a conduit à voir le commandant du cercle, de l'époque. C'était un Blanc. Ils ont vu, le commandant était venu, il a réglé l'affaire.

Alors est-ce qu'on peut dire qu'au moment où vous vous êtes installés c'étaient les terres des Peuls, ou bien on ne peut pas dire ça comme ça ? En réalité, le problème a porté sur un couloir de passage, ce couloir permettait l'accès du bétail des Peuls au fleuve. Les Dendis ont voulu faire des champs sur le couloir, les Peuls se sont opposés à cela. C'est ce qui les a conduit à aller voir au pouvoir de Gaya. Le commandant était venu régler l'affaire en donnant sa part à chacun.

Vous, vous êtes des pêcheurs à l'origine, alors pourquoi avoir voulu d'emblée utiliser les terres pour cultiver ? C'est pas possible que la personne vive uniquement de la pêche. C'est pourquoi on a aussi décidé de pratiquer aussi l'agriculture. Toute cette zone, jusqu'au site actuel de Tounga Darfo, c'est mon père qui a défrichée cette zone.

Même Tounga Darfo ? Même Tounga Darfo, c'est mon père. Même Tounga Darfo, jusque là-bas.

Pourquoi défricher tant de terres à l'époque alors que vous étiez peu nombreux ? Si on l'a fait c'est justement parce qu'il y a pas assez de monde. C'est pourquoi on a tout défriché. Momboye n'est pas seul. Il avait des enfants et des frères. Et ils ont pu défricher quand même ces terres.

Quand vous étiez encore dans le pays Songhay est-ce que vous étiez déjà des pêcheurs et des agriculteurs, ou bien est-ce que vous étiez uniquement des pêcheurs à cette époque ? Au départ nos grands-parents pratiquaient également l'agriculture. La pêche seule ne nourrit pas une famille. À l'époque même s'il y avait beaucoup de poisson, on n'avait pas les moyens pour les capturer. Ils sont venus avec 63 pirogues.

Les grandes pirogues qu'on voit ? C'est des petites pirogues. Il n'y a pas de grandes pirogues avant. Les gens vivent sur l'eau. Ils se déplacent le long du fleuve.

Aujourd'hui, quelles sont les relations avec Rountoua ? Avec les Peuls, il n'y a aucun problème. Ça marche très bien.

Vous vous mariez avec ceux de Rountoua ? On se marie, on fait du commerce aussi.

C'est quel type de relations commerciales ? Pour les relations commerciales, c'est surtout les denrées alimentaires. Les Peuls qui sont aussi des agriculteurs viennent vendre leurs récoltes sur le marché du village. Comme il y a des Peuls qui viennent acheter ces denrées sur le marché. Le commerce porte aussi sur les produits laitiers. Les femmes apportent du lait qu'elles vendent sur le marché. Ils vendent également les animaux, leur bétail⁹³.

Il y a une bonne complémentarité entre ces deux ethnies ? Oui.

Mais vous, vous leur vendez du poisson par exemple ?

⁹³ Depuis que les gros animaux sont vendus à Tanda, à Momboye on vend seulement les petits ruminants.

On fait du troc, lait contre poisson ou céréale contre poisson, ça concerne le village de Rountoua, les Peuls de Rountoua, les Peuls sédentarisés. Les Peuls nomades, c'est pas tout le monde qui aime du poisson. Et quand ils apportent leur lait c'est pour avoir de l'argent. D'ailleurs, c'est pas tout le monde qui mange du poisson.

Vous seriez prêt à donner une de vos filles à marier à un Peul ? Présentement, moi aussi j'épouse une Peule. Et parmi mes filles, d'autres ont épousé des Peuls.

Est-ce qu'il n'y a pas des Peuls qui amènent leurs animaux pour les confier, pour que vous les engraissez pendant une période ? Oui, ça se fait, pour de l'argent. Au moment où la personne va récupérer son animal, ou bien à la fin de chaque mois, la personne est rétribuée. Ça c'est surtout des jeunes qui peuvent aller amasser la paille qui pratique cette activité.

Comment la transmission de la chefferie s'effectue-t-elle ? Le choix se fait toujours au sein de la famille régnante. C'est parmi les enfants...au sein de la famille, ils réunissent pour voir quelles sont les personnes qui peuvent vraiment assumer cette tâche. Une fois qu'une ou deux personnes sont identifiées, maintenant on demande l'avis des populations qui vont maintenant accorder leur confiance à un des candidats. C'est de cette façon qu'on désigne.

Est-ce qu'on peut revenir sur la question qui vous a préoccupée tout à l'heure...au moment où vous avez dit que l'école et la case de santé étaient sur les terres des Peuls pour dire après que c'est pas vrai, quelles sont sur les vôtres. Quel était le problème de dire ça avant ? Dans un groupe, quand vous avancez certaines choses, il y a des gens qui sont capables de polémiquer et ça va poser un problème. C'est pour cette raison.

Où est la polémique puisque la case et l'école sont effectivement sur vos terres ? Vous n'avez jamais vu des gens à qui on prête un champ, finalement après ils vont dire que c'est leur champ.

Oui, mais dans ce cas, c'est que d'abord on a prêté un champ...vous voulez dire que c'est une situation similaire, que vous auriez prêté les champs ? Bon, c'est quelque chose qui m'a échappé simplement, c'est quelque chose que je n'aurai pas dû dire.

Bon, on va continuer à parler des problèmes...on sait qu'il y a des problèmes entre Momboye et Tounga Darfo, qu'est-ce que ces problèmes ont changé pour votre village, pour vous, maintenant qu'il y a des problèmes ? Ça ne me porte pas préjudice. Mais quand même c'est un problème parce que si on demande aux trois villages de se mettre ensemble pour obtenir des crédits, des pirogues ou des charrues, alors ceux de Tounga ne sont pas d'accord que le chef soit à Momboye. Avant, avec le chef précédent, la préséance de Momboye sur Tounga était bien acceptée. Ça n'était pas un problème. Vous savez ici, nous sommes sur notre territoire. Les gens de Tounga Darfo ont quitté leur territoire pour venir sur notre territoire. À chaque fois, si on dit qu'on va faire une réalisation, ils veulent faire opposition. Ça nous embête énormément.

Quel est le problème ? C'est un problème de dirigeants. Puisque c'est deux pouvoirs. Nous, nous avons notre pouvoir, eux ils ont leur pouvoir. Chacun veut avoir la suprématie. Et à chaque fois qu'il y a quelque chose qui va se passer, chacun veut tirer

les draps sur lui. Chacun veut avoir ça pour lui-même. Et c'est pourquoi nous ne trouvons pas de terrain d'entente.

Alors c'est pas un problème entre les populations elles-mêmes ? Les problèmes c'est entre les deux chefferies. Ça ne concerne pas la population.

Les populations entretiennent des relations harmonieuses, sans se soucier de ces histoires ? Oui, c'est entre les deux chefferies. Et si cela a commencé c'est parce que...ces problèmes ont commencé récemment. À l'époque de mon grand frère Mounkaïla et du père de l'actuel chef de village de Tounga Darfo les relations étaient bonnes. Même s'il y a des petites choses entre les deux chefs, quand il s'agit d'intérêt commun, les deux s'entendent. Ils arrivent à trouver un terrain d'entente pour pouvoir acquérir l'infrastructure ou bien un projet. Ils ont eu jusqu'à six puits cimentés pour les trois villages. Depuis que celui là est venu, il a voulu tout...il voulait son indépendance. Il voulait tout pour lui-même et bien voilà, puisque lui ne veut pas s'entendre avec moi, comment voulez vous que moi je m'entende avec lui. Donc c'est de bonne guerre qu'on se trouve aujourd'hui dans cette situation de problèmes.

Est-ce que c'est la venue du chef actuel qui a posé problème ou bien c'est un événement particulier survenu pendant son règne qui a fait que les problèmes ont commencé ? C'est pas un événement particulier mais l'avènement de ce chef. Depuis le décès de son père, c'est des problèmes. Quand ce chef de village a été nommé, c'est lui qui a semer la zizanie.

Comment ça se fait alors que vous ayez construit la mosquée ensemble ? Pour l'école et la mosquée on a cotisé à plusieurs villages. C'était avant les problèmes. Le chef de Tounga Darfo était déjà chef mais c'était avant que la situation en arrive à une rupture totale.

Qu'est-ce qui a provoqué cette rupture totale ? Momboye Tounga et Tounga Darfo c'est deux villages séparés mais dans les environs il n'y a pas de village avec autant de monde que le mien.

Ce matin on a parlé d'une coopérative, une coopérative et d'un problème de camion, ça vous dit quelque chose ? Quand la coopérative fonctionnait, j'étais en brousse. C'était mon grand frère qui était chef de village.

Vous étiez où ? Au Bénin.

Vous étiez parti en exode ? J'étais parti faire ma pêche là-bas, en exode. C'est après le décès le mon grand frère que je suis revenu au village. A l'époque où moi j'étais là, le chef actuel de Tounga Darfo n'était pas encore en place.

On arrête l'enregistrement...le chef nous montre ses papiers d'intronisation au titre de chef de village. Sa nomination date de 1996. Il remplace Hima Momboye - Ibrahim, son grand frère, à la tête de la chefferie. Le chef nous montre également d'autres papiers, du PAIGLR qui datent de 1994, au sujet d'un nouveau programme. C'est un programme d'octroi de crédits et de formation. Il nous montre le procès-verbal de la mise en place de la coopérative des pêcheurs de Momboye (Tara). « Tara parce que

c'est là où sont basés les Blancs ». Ce papier est daté de 1983. Mais il ne peut rien dire de cette coopérative, elle était déjà terminée au moment de son retour au village.

Est-ce que vous pouvez nous parler plus de la mosquée ? Au départ, il n'y avait qu'une mosquée pour les trois villages. L'imam était de Momboye et son adjoint était de Tounga Darfo. Ils avaient été choisis par les marabouts et les populations des deux villages. A la mort de l'imam, son adjoint a voulu le remplacer. Mais comme ce n'est pas la même chefferie, moi, j'ai refusé. De toutes façons, pour les grandes fêtes⁹⁴, on faisait déjà la prière dans des lieux séparés.

Et ceux de Tounga Darfo, où est-ce qu'ils font la leur ? Je ne sais pas.

Le chef nous demande de l'argent, il part et revient. On discute. Il accepte de continuer et la discussion recommence.

Comment ça se passe pour la prière du vendredi ? Pour la prière du vendredi, on prie tous ensemble. Pour l'Id⁹⁵, chacun prie chez soi.

Pourquoi chacun chez soi ? C'est à cause de la différence ethnique.

Comment ça, à cause de la différence ethnique ? La différence ethnique c'est une raison. On est différents, depuis avant c'est comme ça.

Bon, est-ce que vous pouvez dire ce qui différencie un Haoussa d'un Dendi, parce qu'on voit que vous pratiquez les mêmes activités, vous vous mariez et vous êtes au même endroit ? On a les mêmes pratiques, les mêmes techniques et on est au même endroit. C'est seulement l'ethnie qui est différente.

Est-ce qu'il s'agit d'une différence au niveau des connaissances des uns et des autres ? Aujourd'hui, on ne peut pas faire la différence au niveau des activités. C'est seulement que chacun a ses connaissances, ses particularités. Tout le monde a les mêmes activités.

Comment alors est-ce qu'on peut reconnaître les uns et les autres ? Certains ont les reconnaît en les voyant seulement. D'autres c'est quand ils parlent, à leur parler, qu'on peut dire d'où ils viennent. On a les mêmes activités mais nos coutumes sont différentes.

C'est quoi par exemple ? La façon de célébrer les mariages, les réjouissances, les baptêmes, même les jeux des enfants sont différents.

Qu'est-ce qui va se passer alors s'il y a un mariage mixte ? Si un Haoussa épouse une Dendi, elle va s'adapter aux coutumes haoussa. Les enfants vont grandir chez les Haoussa. C'est comme ça, c'est normal qu'il y ait des mélanges. Mais même Maman⁹⁶ est un Dendi et ses enfants habitent à Momboye.

⁹⁴ Les prières de l'Id (Aïd) – Tabaski et Ramadan qui se font à l'extérieur, à l'air libre

⁹⁵ Aïd

⁹⁶ Le chef du village de Tounga Darfo

Pourquoi dans ces conditions, tellement de problèmes ? Le problème c'est entre les chefs. Chacun cherche à dominer l'autre.

Vous avez des relations commerciales avec ceux de Tounga Darfo ? Eux, ils n'ont pas leur propre marché. Les femmes de Momboye achètent du poisson à Tounga Darfo pour le revendre.

Vous pouvez nous donner quelques noms de grossistes en poisson ? Parmi les grosses commerçantes, il y a Rekia, Zeïnabou Moussa, Mangou Abdou.

Et quels sont les marchés auxquels elles se rendent ? Elles vont à Sia, Tanda, Ouna, Alberkaizé, Karimama, Malanville, Birnin Lahia.

Comment est-ce qu'elles s'y rendent ? On passe au Bénin avec les pirogues. Vous savez, c'est des villages au bord du fleuve.

Vous exportez beaucoup ? Les forestiers font des contrôles, des statistiques sur le nombre de paniers exportés.

16.03.04

À la suite de ce que l'on nous a dit sur les différents quartiers de Momboye, on passe chez le chef du village pour obtenir des informations supplémentaires sur la composition de son village.

Pouvez-vous nous dire combien le village compte de quartiers ? Le chef ne répond pas. Il commence une longue discussion avec ses gens. Il revient : Qui vous a dit ça ? Celui qui a dit ça ment. Il n'y a pas de quartiers dans le village.

Mais pourtant, c'est même dans les registres de l'école. Est-ce qu'il n'y a pas un quartier qui s'appelle Kwara Tagi ? Oui.

Et est-ce qu'il n'y a pas un quartier Kwara Zeno ? Oui.

Alors où est le problème de donner les noms ? C'est comme à Niamey, il y a différents quartiers ? Et Tamoula Banda ? Non ça n'existe pas.

Ça n'existe pas mais on a attendu le nom ? Moi, je ne sais pas.

Mais vous êtes le chef du village non, vous connaissez les différents endroits ? C'est les gens qui appellent les endroits comme ça mais ce ne sont pas des quartiers.

Tamoula Banda c'est dans Kwara Zeno ? Oui.

Est-ce qu'il y a Kwara Tagi Zulia et celui qu'on appelle Wadata ?

Wadata c'est quand les gens sont contents. Ils ont appelé ça comme ça parce qu'ils ont eu les puits et ils étaient dans la joie....je ne veux pas donner les noms. Si vous m'aviez demandé avant j'aurais pu préparer. Mais en tout cas, les noms qu'on nous a donnés ça n'est pas ça. Celui qui nous a donné ces noms c'est un hypocrite.

Tounga Darfo

03.03.04

Quel est votre nom ? Je m'appelle Maman Issa.

Pourriez-vous nous parler de l'histoire de votre localité ? Ce village a été fondé par Darfo. Darfo vient du Birnin Kabi, Nigeria. A son arrivée dans cette zone, il n'y avait pas d'autres villages en dehors de Tanda et de **Sangi**. C'était une brousse où on ne rencontre que des animaux sauvages et des gens qui pratiquent la razzia. A son arrivée, il a dit aux gens de Tanda que lui, il va défricher cette zone pour s'installer. Ils lui ont dit, est-ce que vraiment, Darfo, tu peux t'installer dans cette zone pleine d'insécurité où sévissent des bêtes sauvages féroces, où sévissent également des gens qui pratiquent la razzia ? Quand il s'est installé, donc il s'est mis à l'œuvre pour sécuriser son domicile, notamment donc en mettant en place une barrière d'épines. Malgré cette barrière faite avec du **gauji**, des épines, ça n'a pas empêché les gens qui pratiquent la razzia, notamment ceux qui viennent enlever des gens pour les faire des esclaves de venir dans cette zone. Donc lui, il n'a dû son salut qu'à son arme, notamment donc la lance et les flèches. Il s'est défendu. Il a eu donc à tuer pas mal de personnes et c'est de cette façon qu'il a pu survivre dans cette localité. Une fois que le village est devenu village, quelqu'un est venu, une personne appelée Mehakou, est venue lui demander un endroit pour s'installer. Et ce Mehakou là, c'est Darfo qui lui a montré l'emplacement actuel de Alberkaizé et c'est lui qui a fondé Alberkaizé donc c'est Darfo qui lui a donné la permission de s'installer à Alberkaizé. Le motif de cette personne là, parce que c'est une personne pauvre donc lui cherche une terre d'où il va tirer sa subsistance. Donc il lui a dit donc : « voilà ces terres, exploite les, exploite du mil et tout ce que tu peux mettre ». C'est ce qui a donné naissance à Alberkaizé. A l'époque, Darfo, amenait ses impôts à Dosso. Il allait à pieds.

Combien de temps il mettait pour aller jusqu'à Dosso ? Je ne peux pas le savoir. C'est ce qui nous a été dit, c'est ce qui nous a été raconté par nos parents. Cela a continué. Il fut des moments où les gens emmenaient l'impôt jusqu'à Niamey. Finalement donc c'est Dosso et encore par la suite à Gaya, où les gens amenait l'impôt à Gaya.

Ça veut dire c'est, Dosso, Niamey ou Gaya, c'est toujours le lieu dont ils dépendaient à ce moment là, comme un chef de canton ? Oui.

Boukary : A l'époque est-ce que les colons étaient arrivés ? Je ne sais pas.

Mais à qui vous amenez l'impôt au niveau de Niamey ?

Moi, vraiment je ne peux pas vous le dire mais c'est cela qui nous a été rapporté. En tout cas, il fut un moment où on amenait l'impôt jusqu'à Niamey. Tout ce qu'il y a comme terre d'ici jusqu'à Alberkaizé, toutes ces terres appartiennent à Darfo.

Encore aujourd'hui ? Quelque soit ce que la personne a eu à occuper, tu ne peux pas tout occuper. Donc, quand même il y en a eu d'autres qui ont occupé les terres, en dehors de Darfo. Mais en tout cas, eux ici ils ont beaucoup de terres. Quand Darfo était arrivé, il n'a pas cherché à s'installer ailleurs. Il a cherché à créer, à fonder son

propre village. Et c'est ce qui fut fait. Darfo quand il est arrivé, il s'est installé là-bas là, sur le fleuve, au bord de l'eau.

C'était le premier village là-bas. Qu'on appelait aussi Tounga Darfo ? Justement c'est là-bas Tounga Darfo. Donc petit à petit, ses enfants, ses petits-fils sont venus s'installer là. Même son enfant qui lui a succédé, lui aussi il a vécu là-bas. Jusqu'à leur décès. C'est au temps de mes parents, au temps où mon papa est, c'est à ce moment qu'on est revenu ici. Comme nous sommes des sorkos (des pêcheurs), on trouve que là-bas le cours d'eau est assez loin. On a préféré s'approcher d'avantage. Et ils sont venus s'installer là. Jusqu'à présent, nous avons envie de retourner là-bas parce que ici les terres sont exiguës. Il n'y a plus où étendre le village. On doit nécessairement retourner.

Vous pouvez retourner ? C'est une nécessité absolue, parce qu'il y a trop de monde.

Pourquoi est-ce que Darfo a quitté sa terre pour venir jusqu'ici ? C'est la pêche qui l'a amené ici.

C'était un pêcheur déjà ? Même avant il était pêcheur. Depuis Kabi il était pêcheur et c'est cette activité qui l'a amené ici. Il pratique aussi l'agriculture...mais c'est la pêche qui prime.

Eux tous ce sont des pêcheurs ? Tous sont des pêcheurs. Ils pratiquent en même temps l'agriculture. Notre principale activité c'est la pêche. Pendant la saison pluvieuse, on s'adonne tous aussi à la production agricole.

Et puis puisque c'est ta famille qui est là, ce sont les gens de Tounga Darfo qui sont là-bas (au premier emplacement de Tounga Darfo), puisque les terres sont trop exiguës ici, est-ce que vous allez pouvoir retourner ou bien est-ce qu'il n'y aura pas assez de terres pour tout le monde ? Les champs sont de l'autre côté (au premier emplacement). Il n'y a pas de terres ici. Tous les champs sont de l'autre côté.

Alors vous, ce que vous souhaitez c'est d'aller habiter sur vos champs ? Nos terres sont de l'autre côté. Chacun à son champ de l'autre côté, chacun à un champ qu'il a hérité de l'autre côté.

Qu'est-ce qui fait alors que vous habitez ici alors que vos champs sont là-bas ? Comme je te l'ai dit, quand Darfo était venu, il s'est installé là-bas. Quand il s'est installé là-bas...justement on a tous nos champs là-bas parce que, tout simplement, notre ancêtre a commencé par s'installer là-bas et il a occupé des terres. Et donc lui, Darfo, aussi bien que son enfant direct, voire même son petit-fils, tous ont vécu de l'autre côté. Si les gens étaient revenus donc à un certain moment de ce côté-là parce que c'est...c'est donc une période de sécheresse qui a entraîné un retrait des eaux. Ce qui les a amené à se rapprocher de l'eau. Et encore, avec le temps, il y a eu une période où il y a beaucoup plus de précipitations, où les eaux aussi venaient en grande quantité. Là, ça a commencé à inonder les terres d'ici et aujourd'hui je trouve que c'est exigü. C'est pourquoi c'est vraiment une nécessité de retourner de l'autre côté. Puisqu'on ne peut ni progresser de ce côté, ni de ce côté. La seule solution c'est de retourner.

Puisque de chaque côté, il y a les villages se trouve les villages ? La seule alternative c'est le point de départ. À l'arrivée des colons, tous les rôniers qu'on voit à Gaya c'est nos grands-parents qui ont planté ça... les constructions qui ont été faites à Gaya, tous les rôniers ont été coupés et on les met dans l'eau et on les traîne jusqu'à Gaya.

C'est les rôniers d'ici qui ont été coupés pour là-bas ? Les rôniers d'ici, pour servir à la toiture. On pousse et à ça part seulement. C'est ce que nos grands-parents nous ont dit.

Qu'est-ce qui s'est passé quand les colons étaient là ? Comme quoi ?

Par rapport à l'organisation du village, par rapport aux impôts. Est-ce qu'il y a eu des changements au niveau du village avec l'arrivée des colons ? À ce moment, nous sommes des enfants. Mais d'après ce qu'on a entendu, entre avant et aujourd'hui il y a une grande différence. A l'arrivée des blancs, à ce moment on n'ose pas blaguer avec les impôts. C'est une nécessité, avant l'impôt est plus difficile à payer qu'aujourd'hui. Cela nous a été rapporté. On ne maîtrise pas ce qui s'est passé autrefois. C'est vraiment à cette période là que le pouvoir s'était vraiment manifesté sur les gens. Les gens ont senti vraiment cette oppression. C'était dur et tu sais, l'homme noir c'est à ce moment vraiment qu'il a senti cette oppression là... Est-ce qu'il y a des questions précises ? Je veux des questions précises parce que sinon je ne peux pas savoir exactement ce qui s'est passé avant. Si vous dites exactement ce que vous voulez savoir veut savoir alors je peux vous donner des réponses.

Est-ce qu'ils ont été obligés de pratiquer certaines cultures ? Dans les pratiques quotidiennes ? Beaucoup de choses ont été faites avec l'arrivée des blancs. Tout ce qui est projet a commencé avec les blancs. Si il y a un certain moment donc, des agents d'agriculture tout ça, ils ont commencé avec les blancs. S'il y a eu, le maraîchage a commencé, tout ça c'est avec les blancs. Donc surtout les puits ont été creusés, foncés. Tout ça, c'est avec les blancs et les routes aussi, tout ça là, c'est par le biais de ces projets là.

Boukary : mais pour la période coloniale ? Oui, il y a des choses qui ont été interdites par les colons. Avec l'arrivée des blancs, l'esclavage a été aboli. Cette pratique de razzier les gens, faire d'eux des esclaves, donc ça a été abolie. Avant c'est vraiment l'anarchie. Parce que par exemple, un village comme Gaya peut décider de mener une guerre contre Tounga Darfo et après se faire des esclaves. Mais avec l'arrivée des blancs, ces choses là ont cessé. Tout ce que je viens de vous dire là sur les changements, le maraîchage, l'avènement des agents agricoles, tout ça, ça a commencé avec les colons. J'attends d'autres questions ?

L'oppression dont vous parlez c'était surtout au niveau des impôts ? Pas l'impôt seulement. Avant il n'y avait pas... il y avait l'anarchie et avec l'arrivée des blancs, des colons il y a eu en tout cas de l'ordre. Tu sais, avant, si les gens ne sont pas en tout cas très éveillés, il y a aussi une prise de conscience. En tout cas, les gens ont commencé à sortir de l'ignorance...

Vous êtes le combienième chef de ce village de Touga Darfo ? Ils sont nombreux. Je ne connais pas le nombre mais je peux vous en citer quelques uns. Il y a Darfo, un

autre Memiou, j'ai oublié le troisième, Bagouré - quatre, il y a Maman, Labou. Labou et Maman sont des frères. Il y a Garba. Mon père Issa. Et c'est moi maintenant.

Ça veut dire que vous avez hérité de la chefferie ? Oui. Tous ont fait leur mandat jusqu'à la mort. Un seul a démissionné.

Pourquoi il a démissionné ? Le monsieur en question est toujours en vie. C'est parce qu'il n'arrivait pas à s'entendre avec les vieillards. Il n'obéit pas à la lettre tout ce qu'on lui dit.

Mais lui aussi avait hérité de la chefferie ? Oui.

Ça veut dire que Darfo qui a fondé le village il est arrivé il y a très longtemps, il y a combien de temps de ça ? C'est très longtemps. Depuis la période du combat, depuis les guerres tribales⁹⁷. Bien avant l'arrivée des blancs.

Est-ce que vous pouvez estimer la taille du village, la population ? Nous sommes nombreux. Je n'ai pas le nombre en tête ; et là-bas aussi c'est un autre village.

Le village là-bas c'est comme, ici c'est Tounga Darfo et là-bas c'est un hameau ? Le village s'appelle Nantougou.

Boukary : Pourquoi ce village n'a pas pris le nom de Tounga Darfo ? Les gens sont côte à côte. Darfo avait son campement juste à côté et eux aussi ils jouxtaient l'eau. Leur village jouxtait l'eau.

Boukary : Pourquoi, si c'est le village qui s'appelle Tounga Darfo, si c'est là-bas que ça a commencé, pourquoi le nom n'est pas resté ? Comme avant tu sais quand les gens viennent, ils ne respectent pas.

Ça veut dire que quand Darfo est arrivé, il y avait déjà les gens de Nantougou qui étaient là, s'ils étaient côte à côte ? C'est une île, une sorte d'île. Il était à côté ; les gens étaient venus après. Donc, c'est pas toujours que les gens viennent s'agglomérer au même endroit. Les gens s'installent séparés. Ils sont venus les rejoindre. Ils sont venus s'installer à l'emplacement.

Boukary : Nantougou, c'est le nom de quelqu'un ? L'emplacement, c'est tout récemment que le village a pris le nom de Nantougou. Avant ça s'appelait Namata. Comme nos gens vont en exode au Burkina, s'ils voient un coin qui les intéresse, où ils peuvent pratiquer la pêche, ils s'installent...et cela ne les empêche pas de revenir. Le fait que cet endroit, ce village ait pris ce nom ne change rien à la primauté du village. C'est Darfo qui s'est installé à l'endroit. Quand Darfo était venu, aucun village, sauf Tanda. C'est des pêcheurs, chacun veut avoir une place... Ils se sont disséminés dans la zone.

Ce village, Nantougou là-bas, ils ont aussi un chef de village ? Il n'y a pas de chef de village. C'est moi le chef de village.

⁹⁷ « lokatchin machi da machi » : depuis l'époque où les gens se faisaient la guerre avec des lances, au temps de la lance contre la lance.

Eux vous payent l'impôt ? Ils me payent l'impôt.

Et vous vous payez l'impôt à Dosso ? Je paye l'impôt à Gaya, je suis sujet du chef de Gaya.

Votre village vit principalement de la pêche, c'est ça ? Notre principale activité c'est la pêche ; même si par ailleurs nous pratiquons l'agriculture. La pêche demeure la principale activité quand même.

Maintenant, puisqu'on nous a dit que les terres appartenaient à des Peuls avant ; c'est les Peuls qui sont là, ou c'est d'autres Peuls ? Tu n'as pas entendu. Je parlais de Rountoua Tanda. Les Peuls, c'est des gens qui sont venus s'installer après la venue de Darfo. Ils se sont d'abord adressés aux gens de Tanda pour avoir les champs. Et petit à petit les gens se sont fait des champs. C'est les gens de Tanda qui contrôlaient, qui donnaient les champs ici. Donc si les Peuls ont des champs ici, c'est les gens de Tanda. À l'époque c'est eux qui donnaient la terre, avant. Tu sais à l'époque quand Darfo était venu ici, il a demandé aux gens de Tanda. Malgré la mise en garde qui lui a été faite, il est venu et il a défriché. Et justement, les gens ne peuvent pas occuper toutes les terres pour les cultiver. Donc il y avait de l'espace... J'ai un grand parent qui a défriché ces terres. Les Peuls qui étaient venus ici ont aussi eu des terres. Donc petit à petit, ils progressaient. Comme les Peuls c'est pas des gens qui restent sur place, ils se déplacent, eux aussi ont planté leur champs, jusqu'à être ici. Petit à petit, il y a des nouveaux villages. Ce qui explique leur installation dans cette zone. Avant les gens s'installaient à Tanda mais aujourd'hui, ils ont leur propre chef de village.

Boukary : à quelle époque les gens de Rountoua Tanda ont commencé à avoir un chef de village ? Ça fait longtemps. Ça peut faire jusqu'à 40 ans. Tu sais, avant les Peuls n'ont pas de chef de village. Parce que c'est des gens qui ne restent pas sur place. C'est récemment qu'ils ont eu un chef de village. C'était à notre enfance qu'ils ont eu un chef de village. Avant comme c'est des gens qui ne sont pas stables, ils étaient rattachés aux autres chefferies. Mais maintenant comme les gens se sont fixés, partout ils ont leur chef de village. Il faut me poser des questions, quelle histoire vous voulez savoir ?

J'ai entendu parler des Peuls castés⁹⁸. Vous pouvez parler de ça ? Les Peuls disposant de gros troupeaux, c'est eux les Peuls libres...présentement, la chefferie c'est des Peuls libres, qui ne sont pas des Peuls castés. Cela ne veut pas dire que dans le village il n'y a pas de Peuls castés. Il y a ceux qui ont des animaux et ceux qui n'en n'ont pas. Tu sais que les Peuls qui ont des animaux ils ne peuvent pas rester sur place, si c'est pas maintenant.

Boukary : ces peuls castés, qui était leur maître ? Certains sont ici et d'autres sont ailleurs mais eux ils se connaissent. Ces choses là, on n'en discute pas ouvertement.

Quelle relation vous avez avec le village peul ? Tu sais, quand on vit avec les gens, il y a toujours des conflits. Mais sinon nous sommes les mêmes. Nous partageons les mêmes réalités.

⁹⁸ Les Peuls castés sont d'anciens esclaves. Ils possèdent peu de bétail.

Vous vous mariez avec eux ? Nous on se marie avec eux. Mais seulement avec les Peuls castés. Mais si on fait le mariage, il faut payer une certaine somme pour les racheter à leur maître. En dehors de ça, les Peuls libres n'acceptent pas les mariages avec nous. Mais nous nous sommes égaux avec les Peuls castés. On est au même niveau. Mais les Peules libres, les femmes elles n'accepteront jamais de venir préparer le poisson... sinon, nos véritables relations ont commencé avec les pirogues. Parce que pour traverser le fleuve, pour aller de l'autre côté, il faut avoir des pirogues. Cela n'empêche pas que des conflits nous opposent. Et encore cela ne peut pas empêcher, s'il y a des conflits... Ils peuvent amener les animaux, qu'on va nourrir, qu'on va engraisser. S'ils veulent payer du bourgou.

Mais c'est les Peuls qui leur confient le bétail, pas le contraire... alors que c'est les Peuls qui savent s'occuper du bétail ? Boukary : tu vois dans chaque maison des animaux qu'on engraisse, au piquet.

Bon, mais comment la situation s'est inversée ? C'est pas le même type d'élevage. L'élevage ordinaire est différent de l'embouche. Les Peuls confient leurs animaux quand ils sont fatigués, c'est-à-dire quand ils sont vraiment affamés. Et qu'ils veulent que ces animaux là soient nourris d'avantage pour qu'ils soient vraiment bien gras. C'est l'embouche. C'est nous qui leur donnons les pirogues pour traverser.

Et qu'est-ce que les Peuls donnent en échange ? Nous leur prêtons les pirogues gratuitement. C'est pour le bourgou seulement qu'ils donnent de l'argent. Souvent, on donne les pirogues à nos enfants et ils les font traverser. Ils leur arrivent de leur donner quelque chose.

Est-ce qu'il y a d'autres échanges ? Les Peuls viennent au marché.

Mais le marché est sur Momboye Tounga, est-ce que tout le monde peut venir, pour vendre et acheter ? Chacun vient au marché, s'assoie où il veut. Il n'y a pas une place réservée pour les habitants de tel ou tel village. Il n'y a pas de problème. À ce niveau, il n'y a pas de problème. Et même, il y a des gens d'autres villages qui viennent ici.

Avant, vous parliez de conflits, quels conflits ? Nos conflits éclatent pendant la saison pluvieuse. Pendant cette période, les Peuls sont obligés d'avoir des conflits avec nous. Nous, nous avons les champs, et eux ils ont les animaux. Et leurs animaux rentrent dans les champs. C'est la seule chose. Présentement, il n'y a pas de champs donc il n'y a aucun problème. Mais dès que la saison pluvieuse commence, ils viennent pour manger.

Alors comment vous réglez ces conflits ? Si les animaux divaguent dans les champs, l'affaire est transmise. Chaque chef de village juge ses administrés... si le propriétaire des animaux refuse de payer l'amende, l'affaire est transmise au niveau de Gaya. Donc de là-bas, le sarkin noma vient pour apprécier les dégâts causés dans les champs. Une fois que l'affaire est transmise auprès du chef de canton, on demande au sarkin noma.

Est-ce que vous pouvez nous parler maintenant de l'installation du village de Momboye Tounga ? Momboye c'est un pêcheur qui vient de Tanda. À son arrivée il n'était pas à l'emplacement actuel de Momboye. Il était dans une zone reculée, dans

le Dendi. Au tout début, il a commencé par venir seulement un certain moment, une période. Après, il a construit sa case et il a été rejoint par deux autres personnes. Alors ils sont devenus trois. Et petit à petit, le village a grandi. Quand le village a grandi, ils lui ont donné le nom de Momboye Tounga, pour Momboye. Ensuite les choses ont commencé à marcher. Mais à ce moment il n'y avait pas de problème entre nous.

Alors quand est-ce que les problèmes ont commencé ? Ça a commencé à un moment où un des frères du premier chef de village qui était pêcheur à Niamey a pris contact avec un de ses amis qui était un fonctionnaire de l'Etat pour entreprendre des démarches afin que Momboye qui a pris des proportions, pour que ce village-là soit érigé.

Pour qu'il devienne indépendant par rapport à Tanda ? Voilà. Mais ça n'a pas marché. Parce que le chef de Tanda n'a pas accepté.

Pourquoi ? Parce que sinon ils vont sortir de son autorité. En même temps, la personne, celui qui entreprenait ces démarches, il était décédé. Mais ça n'a pas empêché la population de Momboye de multiplier les démarches en prenant attache avec le chef de canton de Gaya. Lui, il a demandé à celui de Tanda si toutefois il est d'accord que Momboye soit érigé en chef de village indépendant. Donc le chef de Tanda s'est opposé. Malgré tout, ils ont persisté encore. Ils ont été voir un sous-préfet – je ne me souviens plus de son nom - qui a arrangé les choses. Il a dit que désormais ils constituent un village administratif et qu'ils peuvent verser leur impôt directement à Gaya. Ils se sont rattachés maintenant au chef de Gaya.

C'est leur indépendance qui a fait se détériorer les choses ? Quand ils ont eu l'indépendance, ils ont commencé à être orgueilleux. La situation a commencé à être moins bonne. Mais c'est pas ça seulement.

Qu'est-ce qui s'est passé alors pour que la situation devienne tellement conflictuelle ? Il y a eu les problèmes de la mosquée. Nous avons voulu que la mosquée⁹⁹ soit au niveau de Darfo. À ce moment là, Momboye n'est pas encore un village administratif. Ils n'ont pas de chef de village.

Qui a participé à la construction de la mosquée ? La mosquée a été construite par les trois villages, soutenus par Tanda. À l'époque, ceux de Momboye sont toujours avec Tanda. C'est Tanda qui a donné l'autorisation. Eux, ils ont fait en sorte que la mosquée soit construite au niveau de Momboye. C'est ça qui s'est passé. Maintenant, il fallait désigner l'imam. On a désigné un imam et son adjoint. Ceux de Momboye ont proposé leur imam et comme c'est une affaire religieuse, il ne faut pas provoquer là-dessus. On a accepté que celui de Momboye soit le premier imam. Et à chaque fois qu'il n'est pas disponible, c'est l'autre qui dirige la prière.

Comment les négociations se sont faites pour qu'on nomme premier imam celui de Momboye ? C'est nous qui avons émis les premiers l'idée de la construction de cette mosquée du vendredi. Quand ils ont entendu cela et ils se sont précipités, rapidement pour aller voir le chef de Tanda pour dire qu'ils veulent la mosquée chez eux. À l'époque, comme il n'y avait pas vraiment un problème sérieux entre nous, nous

⁹⁹ La mosquée du vendredi

n'avons pas vraiment voulu nous opposer. Nous avons accepté qu'il y ait une seule mosquée pour tout le village. Comme la mosquée a été construite là-bas, certainement qu'ils ne vont pas accepter que le premier imam soit de notre village et pas du leur. C'est pourquoi nous avons accepté que ce soit le marabout de l'autre village qui soit nommé. Maintenant, ceux de Momboye voulaient que le climat soit détendu. Alors ils ont accepté à ce que nous aussi on désigne l'adjoint. Avant, la première mosquée que nous avons construite c'était en banco. Celle-là là c'est tout récemment qu'elle a été construite.

Quand est-ce qu'elle a été construite ? Il y a dix ans. Nous avons cotisé, c'est la même cotisation.

Avant c'était une mosquée en banco, où tout le monde allait ? Avant, il n'y avait même pas de mosquée du vendredi. Et comme on a fait une mosquée du vendredi...

C'est quoi la différence entre une mosquée et une mosquée du vendredi ? Une mosquée du vendredi c'est là où chaque vendredi les gens de tous les villages se réunissent pour célébrer la prière de 14h00. La mosquée ordinaire c'est là où on fait toutes les cinq prières. Une mosquée du vendredi on peut ne pas faire les autres prières dedans.

Et dans une mosquée ordinaire, on ne peut pas faire la prière du vendredi ? Non, on ne fait pas.

Quand est-ce qu'on a commencé à faire la prière du vendredi au village ? Je ne sais pas.

À peu près combien d'années ? Cela fait à peu près 15 ans que les gens ont commencé à faire une prière du vendredi ici. Avant, les gens se rendaient à Tanda pour faire la prière du vendredi (...) L'imam était décédé. Il faut que son adjoint le remplace. Eux, ils ont refusé à ce que son adjoint le remplace. Alors ça a créé un problème.

Ils ont expliqué leur refus ? Le problème a commencé avec la coopérative.

Quelle coopérative ? Celle qui se chargeait de la commercialisation du poisson. Ce problème est même antérieur à celui de la mosquée.

Qu'est-ce qui s'est passé avec la coopérative ?

Les problèmes ont commencé avant la mosquée, mais avec la coopérative il n'y avait pas encore de rupture totale.

Avant de parler avec la coopérative, est-ce que vous pouvez nous dire comment l'emplacement de la mosquée avait été choisi ? Avant, les gens se rendaient à Tanda pour la prière du vendredi. Comme les gens ici ont voulu une mosquée du vendredi dans la localité, les gens de Momboye se sont précipités pour aller voir le chef de Tanda pour dire que ah ! ils veulent une mosquée du vendredi. Maintenant, comme à l'emplacement de cette mosquée, avant c'était une mosquée en banco où on faisait les cinq prières ordinaires. Maintenant, Tanda les a soutenu et ils ont eu la possibilité de faire leur propre mosquée du vendredi. Alors cette mosquée là a été en même temps transformée en mosquée du vendredi.

Vous n'insistiez pas pour avoir la mosquée chez vous ? Bon, l'essentiel comme il y a une mosquée du vendredi dans le village, tant mieux. Parce qu'en ce moment, les problèmes n'étaient pas tellement forts. On a accepté.

Et la coopérative ? La coopérative, un projet, c'est quelque chose qui a été créé. Et il a été mis à la disposition des pêcheurs, un véhicule.

Les pêcheurs ? Ceux de Momboye, Tounga Darfo ?

Tous, un véhicule frigorifique. À l'époque, on a marqué Momboye, au lieu de marquer Darfo comme localité.

Comment ça se fait qu'on ait marqué Momboye comme localité et pas Darfo ? Vous savez, un étranger, il ne connaît pas le village. C'est un problème. Quand un étranger ne connaît pas bien, il peut commettre beaucoup d'erreurs. C'est de cette façon que le nom de Momboye a été marqué. On octroyait des crédits aux paysans, on leur donnait jusqu'à 200 000 francs pour payer et la pirogue et le matériel pour la pêche. Et il y a des gens qui tiraient des bénéfices jusqu'à 100 000 francs. Au bout de quatre mois...

100 000 francs par quoi ? Après la période de quatre mois, les gens remboursent les crédits, celui de 200 000 francs. À la fin de chaque période, ils versaient quelque chose au projet. Finalement, le véhicule...on a pu compenser l'argent pour le véhicule. Les gens, les responsables du projet – les chefs du service des eaux et forêts de Gaya – est venu nous dire que voilà désormais le véhicule est à votre disposition. Avant, j'ai travaillé dans l'ignorance mais maintenant je ne veux plus répéter cette erreur. Désormais, les gens de Momboye n'ont qu'à accepter de suivre les gens de Tounga Darfo. Pourquoi cela ? Je n'ai nul part vu sur les papiers administratifs le nom de Momboye. Partout, il n'y a que le nom de Tounga Darfo. Je suis parti à Niamey, je n'ai pas vu le nom de Momboye. Je suis allé à Dosso, je n'ai pas vu. Je suis venu à Gaya, non plus je n'ai pas vu.

Par rapport au véhicule ? Non, par rapport même au nom de la localité. À ce moment, Momboye n'est pas érigé en village administratif. Sur les papiers, il n'y a que le nom de Tounga Darfo. Momboye est comme un hameau, c'est comme s'il n'existe pas mais quand la coopérative a commencé on a marqué le nom de Momboye. Mais sur le plan administratif, il n'y a pas le nom de Momboye sur les papiers. Alors maintenant, il faut mettre le nom qui existe sur les papiers.

Alors c'est une erreur du projet ? C'est une erreur. Il n'a pas cherché à fouiller il a mis ça. Quand on a dit le nom, il a porté le nom mais maintenant que ça va finir il faut régulariser les choses.

Les gens du projet se sont d'abord adressés Momboye ? Non, quand il était venu, il a rassemblé toute la population pour les sensibiliser à propos d'un projet qui octroie des crédits aux gens pour faire leur pêche. Et qu'ils doivent rembourser ça au bout d'une certaine période. Il était passé par Tanda, à ce moment, les gens de Momboye payaient les impôts à Tanda. Ils lui ont dit que, il vient, il y a un village qui s'appelle Momboye. Quand ils sont venus ici, ils nous ont demandé, on leur a dit que ces deux villages. On leur a dit que nous sommes un village indépendant et ceux là sont de Tanda. À l'époque c'est son papa qui était le chef du village, donc il a été porté sur les papiers le nom de Momboye. Tout fonctionnaire veut voir les choses en règles. Quand

le monsieur est allé ouvrir les papiers, il n'a pas vu le nom de Momboye. À l'époque le nom de Momboye se limite à Tanda.

Il n'y a que là-bas qu'on utilise ce nom ? Oui. Finalement, quand le projet va prendre fin, il s'est décidé à vérifier quel est le nom qui est porté sur les papiers, le village qui est reconnu administrativement. Il a cherché il a cherché, il n'y a pas le nom de Momboye sur les papiers. On ne trouve à la place que Tounga Darfo.

Pourquoi le projet a pris fin ? Quand les forestiers étaient venus, partout ils n'ont vu partout que Tounga Darfo. Que c'est Tounga Darfo qui dispose d'un chef de village. Comme c'est Tounga Darfo qui est reconnu sur le plan administratif, donc mettons le nom de Tounga Darfo. Le nom ne figure pas. Il faut que les gens de Momboye acceptent d'utiliser désormais le nom de Tounga Darfo. Et les gens de Momboye ont dit qu'ils ne sont pas d'accord. À l'époque, c'est le monsieur qui a démissionné de son poste de chef, le Garba, lui dit qu'il n'est pas d'accord si les gens ne vont pas reconnaître que c'est Tounga Darfo qu'on continue d'utiliser le nom de Momboye.

C'est pour ça qu'il a démissionné ? Non, à l'époque il est chef. Les gens de Momboye se sont opposés. Alors le chef forestier, il dit que si les gens n'acceptent pas, il va retourner. Les gens ont refusé, il a pris son véhicule et il est parti.

C'est comme ça que le projet a pris fin ? C'est la mort du projet. C'est le début des différents. Comme le projet était bénéfique pour les populations, ça leur permettait de tirer des bénéfices, les vieillards de Darfo ont demandé au chef (de Tounga Darfo) d'accepter que le nom de Momboye soit mis. D'accepter que le nom soit mis, l'essentiel c'est les retombées. Alors, lui il s'est opposé et c'est ce qui a entraîné sa démission. Il a préféré démissionner que d'accepter que Momboye prime. Alors le chef des eaux et forêts, lui aussi il a refusé. Il ne va pas marquer un village qui n'existe pas au niveau administratif. Si avant il y a eu cette erreur, lui maintenant il ne peut pas accepter de répéter la même chose. Alors le forestier est parti. Et c'est à partir de ce moment que les problèmes ont commencé. Le problème est revenu, a été reporté sur la mosquée... Maintenant, le problème est revenu au niveau de la mosquée. La haine a été transférée sur la mosquée. Quand les gens ont mis en place la mosquée de vendredi et que l'autre imam était tombé malade et qu'il était décédé, c'est son adjoint de Darfo qui donnait la prière. Ainsi, quand le moment était venu de l'officialiser à ce poste, de mettre en place officiellement un premier imam et nommer maintenant un nouveau adjoint, maintenant, les gens de Momboye se sont opposés. Ils ont préféré que ce soit un des leurs qui va être nommé premier imam. Pour que ce soit comme avant et pas son adjoint qui doit remplacer l'autre et qu'on doit nommer un nouveau adjoint. Alors, le chef de village Momboye, il dit qu'il ne va accepter que celui-là soit titularisé. Qu'il préfère son homme à lui. On a entendu le problème se disait comme ça mais ils n'ont pas dit ça officiellement. Quand le jour de vendredi était venu, ça n'a pas été dit. Il a fallu le jour du vendredi, ils ont envoyé un enfant pour dire à cet imam de ne pas partir qu'ils ont leur imam. C'est le chef du village là-bas pour dire à cet imam de ne pas aller. Alors l'imam est allé me trouver pour me dire voilà ce que le chef de village a dit. Je lui ai dit si c'est vrai, on va entendre la prière. Cela a été confirmé. Après nous avons refusé d'assister à la prière. Après, le chef et ses hommes étaient venus ici. On lui a demandé alors qu'est-ce qui est à la base de cette situation. Il a dit que s'il savait que cela allait vexer l'imam, il n'allait même pas l'informer. Qu'automatiquement il allait nommer son imam sans

l'informer. Alors j'ai dit, bon c'est une bonne chose. Alors je suis allé à Gaya pour dire que voilà voilà il y a un problème, nous voulons notre propre mosquée du vendredi. J'ai été voir le chef de canton. Il m'a dit pourquoi, je lui ai expliqué. Je lui ai expliqué tout le problème. Alors le chef de canton de Gaya a dit, si l'en est ainsi, puisque même la première fois, lui n'a pas été informé quand la mosquée du vendredi a été érigé au niveau de Momboye. Alors il m'a dit de retourner à la maison, que lui-même il allait venir un jour après...alors le chef de canton de Gaya a demandé confirmation de la situation auprès de Tanda on lui a dit oui, il a demandé confirmation ici, on lui a dit oui c'est ce qui s'est passé. Alors le chef de canton de Gaya m'a dit puisque vous ne dépendez pas de Tanda, ni de Momboye, alors je vous autorise à faire votre mosquée du vendredi.

L'entretien reprend après les prières.

À part le camion et la mosquée, est-ce que d'autres problèmes ont suivi ? Il y a les problèmes liés à l'école. Avant nos enfants fréquentaient la même école que tous les autres enfants. Depuis que ce problème a éclaté, nous avons décidé de ne plus envoyer nos enfants à l'école. Nous avons décidé de ne plus envoyer nos enfants à l'école à cause des problèmes que nous avons eu, ceux qui nous ont opposé avec la coopérative et la mosquée. C'est pourquoi j'ai entrepris les démarches pour obtenir une école pour mon village. Mais cette année quand j'ai été on m'a dit de patienter jusqu'à l'année prochaine. On va me faire une école pour mon village.

Jusqu'au moment où il y a eu ces problèmes, les enfants allaient à l'école de l'autre côté sans problèmes ? Ça ne posait pas de problème. Tous les enfants des trois villages fréquentaient la même école. Même Bashir là (son fils) a fréquenté cette école. Quand j'ai été cette année, on m'a fait savoir que, s'il plait à Dieu, donc l'année prochaine j'aurai une école. Et quand j'aurai cette école j'ai décidé de l'implanter de l'autre côté.

Ça veut dire maintenant, les enfants ne partent pas à l'école ? C'est quelques uns seulement, c'est par la force des choses.

Par la force des choses ? Parce que les enfants qui ont déjà été inscrits, nous n'avons pas voulu interrompre leur scolarisation. Mais simplement nous avons décidé de ne pas envoyer de nouveaux élèves.

Pourquoi vous préférez ne pas envoyer les enfants que de les envoyer dans cette école ? Pourquoi c'est tellement un problème ? Vous savez, à l'époque quand l'école a été créée elle l'a été au nom des trois villages. Sur les papiers cette école est au nom des trois villages. À l'époque ça ne posait pas de problème. Si aujourd'hui nous avons décidé de ne plus envoyer nos enfants à l'école c'est parce que les gens de Momboye disaient que cette école leur appartient. Comme nous ne voulons pas polémiquer là-dessus alors nous-mêmes nous avons décidé d'entreprendre des démarches afin d'avoir notre propre école. C'est pourquoi on veut au lieu de l'implanter ici, l'implanter de l'autre côté.

Est-ce que c'est les gens de Momboye qui vous empêchent d'envoyer les enfants ? Non non, nous avons décidé pour nous-mêmes. Nous leur avons dit que l'école est au nom des trois villages. Ils ont persisté en disant que l'école est au nom de Momboye. Nous avons dit que puisqu'il en est ainsi, nous cessons d'envoyer les enfants à l'école.

Le directeur de l'école est de Momboye ? Non, on l'a amené de Gaya. C'est un fonctionnaire de l'État.

Il y a des enseignants ou c'est seulement lui ? Il y a d'autres enseignants. Avant, ce qui se faisait, il y a trois enseignants. Dans chaque village, on héberge un enseignant. Donc finalement, ils ont dit ah ! ils ne sont pas d'accord que les enseignants soient répartis dans les trois villages. Les gens de Momboye ont dit que les enseignants doivent rester chez eux. Donc c'est pourquoi comme les choses sont passées ainsi, nous avons les choses marcher. S'il plaît à Dieu, l'année prochaine nous aurons notre école. J'ai été voir l'inspecteur à Gaya. J'ai pris le nom de plus de 50 enfants, filles et garçons. Donc quand j'ai été à Gaya, c'était au temps de l'ancien inspecteur. Il nous a dit qu'il n'y a pas de problème, on va nous donner une école. Mais malheureusement nous avons été tardivement. À l'époque toutes les écoles qui devaient être créées ont été déjà distribuées¹⁰⁰. Ça a été déjà distribué. Il nous a dit qu'officiellement l'école est déjà créée cette année mais il faut l'année prochaine pour qu'elle commence à ouvrir ses portes. Il n'y a pas d'autres problèmes entre nous, en dehors de ce que j'ai dit. Il n'y a pas d'autres difficultés.

Qu'est-ce que ces problèmes ont changé, d'abord pour vous au village ? À mon avis, à présent, nous voyons que tout est meilleur qu'avant. Aujourd'hui, si nous voulons faire quelque chose, nous agissons sans aviser qui que ce soit. Avant il faut attendre, aviser celui-là ; ça prend du temps. Aujourd'hui il suffit qu'on décide quelque chose, automatiquement on exécute. Eux, comme c'est des gens qui viennent de Tanda, donc, vraiment ils sont à part. Or, nous depuis toujours nous sommes indépendants. Nous avons remarqué que ces gens là veulent avoir une suprématie sur nous. Alors nous avons dit que ça, il n'est pas question. À mon avis, cette situation est meilleure qu'avant. Même si ça ne change pas grand-chose dans nos rapports. Ça n'empêche qu'on vit ensemble, qu'on fasse des choses ensembles. C'est des gens qui n'ont pas de cerveau. Nous, notre souhait c'est qu'à chaque fois qu'il y a une infrastructure étatique, une infrastructure d'intérêt pour tous...fin de la cassette.

04.03.04

À propos des Dendis : Tout ce qui vient, ils préfèrent s'en accaparer, or vraiment dans une situation de cohabitation cela ne peut pas marcher. Eux c'est des Dendawas, les Dendis comme ici, il n'y a pas qu'une seule ethnie. C'est des gens qui ne comprennent pas. Qui veulent accaparer tout. Alors c'est cette situation qu'on ne peut pas cautionner. C'est pour ça que désormais quand il y a quelque chose, quand nous voulons quelque chose, nous nous référons directement à l'administration de Gaya. En dehors de ce que je viens de dire, il n'y pas d'autres difficultés particulières.

Quelles sont les relations qui sont maintenues ? Ce qui reste, nous nous marions entre nous. En dehors de ça, malgré tout encore, s'il y a un projet qui intervient, nous arrivons à dépasser nos différents pour travailler ensemble.

Mais marier entre nous, ça veut dire avec ceux de Momboye ? Nous nous marions avec leurs filles, ils se marient avec nos filles. Donc, vous savez, ces choses là ne

¹⁰⁰ chaque année, l'Etat crée un certain nombre de classes. C'est le « programme spécial du Président ».

changent rien dans nos rapports. Ces problèmes aigus c'est entre les chefs, à l'échelle du village. Ça ne remet pas en cause nos relations d'antan. Ça ne nous empêche pas de travailler ensemble en cas de besoin.

Les conflits, c'est au niveau des chefs seulement ? Oui, entre les responsables.

Alors qui vous définissez comme les responsables villageois ? C'est quelque chose qui se limite entre les gens qui sont écoutés ; l'imam, chef de village et les autres sages. Et jusqu'à présent, les enfants sont toujours ensemble. Il n'y a pas d'autres problèmes particuliers.

Vous pensez que la raison des problèmes qui se sont posés c'est la différence d'ethnie, parce qu'eux sont des Dendis, et vous des Haoussas ? C'est ce que je pense, c'est parce que c'est des ethnies différentes.

Si c'était aussi un village haoussa, ça ne ça serait pas passé comme ça ? Un Haoussa ne va pas...si c'est des Haoussas, ils n'allaient pas s'opposer. Tout allait marcher, ils accepteraient que les choses se fassent dans tous les villages, que ça ne soit pas un seul village qui profite. Comme eux c'est des Dendis, ils veulent tout pour eux.

C'est parce que c'est les Dendis qui sont comme ça ? C'est ce que je pense. Parce qu'un Dendi, partout où il est, il se croit supérieur. Ils se disent supérieurs

On sait pourquoi ils se disent supérieurs ? Vous savez, tout celui qui s'aime tellement, il pense toujours qu'il est supérieur à l'autre. À mon avis, c'est des gens qui veulent tout pour eux, qui veulent toujours tirer les draps sur eux. Maintenant, les autres...

Vous pouvez dire ce qui fait la différence entre les Haoussas et les Dendis ? Vous savez, comme je vous l'ai dit, le Dendi, lui, c'est quelqu'un qui se croit tout supérieur à l'autre. C'est quelqu'un qui est vraiment orgueilleux. C'est quelqu'un qui veut tout pour lui-même, il ne veut pas voir l'autre avoir quelque chose que lui il n'a pas. Nous sommes des frères mais vraiment malheureusement c'est leur comportement ici. Ils sont orgueilleux, très orgueilleux. C'est ce que je pense...sauf si vous avez d'autres questions.

Et...par exemple avec ceux du village peul, vous n'avez pas de problèmes ? Nous n'avons aucun problème particulier, en dehors de la divagation des animaux dans nos champs, pendant la saison pluvieuse. C'est le seul point.

Ça veut dire pour toutes les activités que vous aviez en commun avec ceux de Momboye, ça, ça a continué ? Oui, ça n'a pas cessé.

Et les activités que vous avez en commun c'est par exemple pour le marché ? Vous pouvez parler un peu de ces activités ? Nous avons créé une coopérative à Sia. C'est une coopérative de rônier. Jusqu'ici nous avons en commun un projet qui s'occupe de la commercialisation du bois de rônier. C'est un travail qui concerne tout le village. Une fois que le rônier est abattu, le rônier sec, nous vendons. Il y a une part qui est versée à l'Etat et une part qui revient aux populations. Cela n'a pas cessé. C'est une activité qui s'étend sur toute la zone, de Sia à Alberkaizé. Ça concerne tous ces villages. Et ce qui se passe, on cherche toujours trois villages qui sont le plus proches,

et à eux trois ils vont constituer une structure. Quand il y a eu élection, notre village est sorti.

Quelle élection ? De la structure. Trois villages se regroupent pour constituer une structure. Pour qu'un village soit éligible il faut qu'il remplisse trois critères. Le premier critère, c'est celui d'avoir la capacité de rembourser les crédits. Pour tous les crédits qui ont été octroyés au village, il faut qu'on constate que ce village a déjà tout remboursé, qu'il n'a pas d'arriérés. Et que ce village soit également capable de payer ses impôts. Ce qui est le cas de Tounga Darfo. Troisième critère, toutes les activités qu'un projet a préconisées dans un village, si ces activités sont menées à bien, là aussi c'est un critère d'éligibilité. Heureusement, notre village remplit ces trois critères là. Alors ce qui a fait que notre village a été choisi parmi les trois là, pour abriter la structure. Alors cela a suscité la colère des gens de Momboye.

Est-ce qu'on peut encore préciser par qui il a été choisi ? Ces critères sont vérifiés au niveau de Gaya. Tous les villages, tous les représentants de village, sont convoqués au niveau de Gaya et en présence du personnel du projet, de l'administration, de toutes les autorités, du chef de canton, donc on lit, parce qu'ils ont les papiers là-bas, ils vérifient les critères au niveau de chaque village. Et c'est à partir de là que justement Tounga Darfo a été retenu...Par exemple, les activités, on peut citer entre autres, la plantation du rônier. Chaque village s'engage à planter un certain nombre de rôniers. Nous, nous avons planté plusieurs milliers et nous avons dépassé tous les autres villages d'au moins un millier. Et ça aussi c'est un critère qui a permis le choix de notre village. Cela a suscité la colère des gens de Momboye. Ils ont dit que tant que Tounga Darfo sera mis en avant, eux ils se retirent. Alors nous avons dit qu'il n'est pas question de mettre leur village devant. On a polémique dans les bureaux et on s'est quitté. Le chef nous a appelé, le chef de canton nous a dit de nous entendre parce que si nous ratons cette occasion nous allons tout perdre. Alors donc, il nous a dit de nous entendre pour voir dans les trois villages, à quel village nous faisons le plus de confiance, pour qu'il soit mis en avant, pour que le projet ne nous échappe pas. Moi, en tant que chef du village, puisque Rountoua Tanda est le plus petit village j'accepte qu'il abrite la structure. C'est ce qui a permis le choix de Rountoua pour la coopérative.

En dehors de ça, est-ce que d'autres problèmes vous opposent ? Tout se passe normalement.

Vous nous avez dit comment vous percevez les Dendis, comment est-ce que vous percevez les Peuls ? Les Peuls sont meilleurs que les Dendis. Ce sont des gens qui ne sont pas orgueilleux. Quand quelque chose se passe là-bas, ils ne sont pas jaloux. Si c'est pas même que nous avons dit que Rountoua soit mis en avant au niveau de la coopérative...et surtout ils nous suivent. Il n'y a aucun problème entre nous et les gens de Rountoua.

Où est-ce que sont situés les champs, les terres de culture de Momboye ? Les champs des gens de Momboye se situent vers Tanda, ce sont des sols dunaires. Mais quelques uns d'entre eux ont pu bénéficier de prêts ici. En dehors de ça, ils ont occupé la

fadama¹⁰¹. Ils ont des rizières autour de la fadama. En dehors de ça, ils n'ont pas de champs dans les alentours, sauf à Tanda.

Quels sont les modes d'accès à la terre dans votre terroir ? Ici, le seul moyen pour accéder à la terre en dehors de l'héritage, ça ne peut être que le prêt ou encore la location. C'est les seuls modes d'accès à la terre.

Est-ce qu'il y a des conflits liés à la gestion de la terre ? Il n'y en a pas. Il n'y a pas de problème à ce niveau qui nous oppose avec les gens de Momboye. Puisque chacun connaît la limite de ses terres. En ce qui concerne cette zone, presque toutes les terres nous appartiennent. En dehors des terres de fadama qui ont été occupées plus récemment, là presque chacun à une rizière, ainsi que les gens de Rountoua. Nos grands-parents ainsi que nous-mêmes avons l'habitude de donner des terres aux Peuls. Il y a un seul Peul qui dispose d'un champ au niveau...Et lui aussi le champ lui a été donné. C'est notre papa qui lui a donné.

Est-ce qu'il y a des problèmes liés à la gestion de la terre concernant les gens de Momboye ou de Rountoua ? Il n'y a pas de problèmes, sauf si quelqu'un désire s'installer sur le champ d'un autre. Là il y aura des problèmes. Là il faut aller au niveau de Gaya pour résoudre l'affaire.

Est-ce qu'il y a eu des problèmes pareils ? Il y a eu des problèmes comme ça. Il a fallu même que le sous-préfet vienne ici.

Qui sont ceux concernés ? Le problème a éclaté quand il y a eu une inondation. Les gens de Momboye dont les terres, dont les maisons se sont inondées, ils se sont repliés sur les champs des Peuls. Là ils ont voulu construire leurs concessions alors les Peuls ont opposé une résistance, en disant que ça c'est leurs champs qu'il n'est pas question qu'ils viennent s'installer. Donc il a fallu aller à Gaya, voir le sous-préfet.

Quand le sous-préfet est venu, comment est-ce qu'il a résolu la question ? Vous savez, la concession prime sur les champs. Comme les maisons sont inondées, le sous-préfet a arraché les terres pour donner aux gens qui ont perdu leurs maisons, pour qu'ils puissent construire leurs maisons.

Mais vous vous n'étiez pas mêlé à cette histoire ? À l'époque c'était mon père qui était chef de village.

Et lui, est-ce qu'il impliqué ? Mon papa n'était pas impliqué dans cette affaire puisque chaque village a sa limite. Et le problème a opposé les gens de Momboye et ceux de Rountoua. Et ceux de Momboye ont perdu leurs terrains suite aux inondations, ils leur faut nécessairement un terrain pour faire de nouvelles constructions. Ils ont voulu s'établir sur les champs des Peuls. Les Peuls n'ont pas apprécié ce geste. C'est ce qui a conduit à faire appel au jugement du sous-préfet et du chef de canton de Gaya. Une fois que ces deux autorités étaient venues, comme c'est eux qui ont l'autorité sur la terre, ils ont dit que la maison prime sur les champs. Comme ces gens ont perdu leurs maisons, il faut nécessairement amputer sur les terres des Peuls. C'est comme ça qu'ils ont pu calmer les choses. Si ces deux personnalités arrivent à trancher, y'a rien

¹⁰¹ Bas-fonds.

à faire, les deux parties sont obligées d'accepter. En ce qui nous concerne, ça peut nous arriver, il y a des moments où on est inondé. Il faut nécessairement amputer sur les terres des Peuls puisque tous ces champs là c'est les terres des Peuls.

C'est toujours les Peuls qui perdent ? Comme de tous les côtés, il n'y a pas possibilité d'agrandir les villages, la seule alternative c'est à l'Est du village, et là c'est les champs des Peuls. Et là, même si c'est pas les Peuls qui possèdent ces terres, même si ces les Haoussas. À chaque fois que nous nous rendons à des réunions, on est sensibilisé sur le fait que tout celui qui a un champ derrière le village, il est amené à tout moment à le perdre.

Il y a des compensations ? Non, avant les gens ne gagnaient rien. Mais récemment nous avons assisté à une réunion, on nous a fait savoir que tout celui qui a un papier, donc de propriété. Quand le village arrive à progresser jusque sur ses terres, il y aura une compensation qui lui sera versée. Donc on a demandé à chacun d'avoir un titre de propriété. Certains ont commencé. Nous avons été sensibilisés sur la nécessité d'avoir un titre foncier.

Pour revenir sur ces questions ethniques, est-ce qu'il y a des choses que les Haoussas savent faire que les Dendis ne savent pas faire, et vice-versa ? Quel genre de choses ? Dans la vie de tous les jours ? Il y a des choses qu'un Haoussa sait faire et qu'un Dendi ne sait pas faire. Il y a des choses que nous faisons dans l'eau que les Dendis ne peuvent pas faire. Par exemple, nous avons un sarkin ruha, un maître de l'eau.

Qui maîtrise l'eau, les génies de l'eau ? Voilà. Lui, il peut aujourd'hui t'attraper un crocodile à mains nues. Mais maintenant avec l'Islam toutes ces choses sont en train de prendre recul. Si tu dis aujourd'hui à un Dendi d'attraper un crocodile...

Eux ils n'ont pas de maître de l'eau ? Même s'ils en ont, ils ne peuvent pas faire ces choses. Pour ce qui est, pour tout ce qui touche à l'eau, c'est les Haoussas. Si un Dendi le fait c'est que simplement il a appris ; nous, nous avons hérité ça. Peut-être pour l'agriculture, parce que là c'est quelque chose qu'ils ont hérité.

Ça n'empêche pas les Dendis de faire la pêche ? Non, mais c'est quelque chose qu'ils ont commencé. Nous les Haoussas, on a hérité ça. Ce qui est sûr, c'est que ce qu'un Haoussa peut faire...pour l'agriculture je ne sais pas mais pour ce qui est de la pêche c'est les Haoussas.

Alors c'est surtout autour de l'eau que tourne la différence ? À mon avis oui, sauf si j'ai oublié quelque chose.

Bon pour finir, est-ce que c'est possible de faire un dessin du village, du terroir, pour placer les différents éléments ? Oui, c'est possible.

12.03.04

Si j'ai compris ce qu'on a dit la dernière fois, vous les Haoussas, vous vous définissez comme les maîtres de l'eau, des pêcheurs avant tout. Mais je suis surprise parce que partout dans le reste du pays on dit que les Haoussas sont des agriculteurs et que c'est

les Songhays les vrais pêcheurs ? En réalité, la vraie activité, la première activité des Haoussas, c'est la pêche. Les Zarmas, eux, n'ont pas hérité ça. Sauf peut-être les Kourté – les Songhays avec les plus sur les joues. Tous les Haoussas d'ici sont de Kebi et Argoungou, dès l'origine ce sont des pêcheurs.

Mais vous pêchez tous, et tous de la même manière non ? C'est les mêmes outils, les mêmes techniques mais quand même, la primauté est aux Haoussas. C'est nous qui leur avons enseigné ça. N'importe qui arrivant dans la zone sans être un riverain s'adressera à nous, les Haoussas. Avant des gens viennent de jusque Gao pour apprendre les techniques de pêche. Certains peuvent avoir jusqu'à trois apprentis.

Qui sont ces apprentis ? Des gens en exode.

Alors si les techniques sont les mêmes, qu'est-ce qui fait la spécificité des Haoussas ? Qu'est-ce qu'ils peuvent faire de particulier que les Dendis ne sauraient pas faire ? Avant que les gens ne soient imprégnés par la culture, si un enfant tombe dans le fleuve, s'il tombe au fond et qu'il se noie tant que personne n'a versé de ses larmes dans le fleuve, le maître de l'eau si l'on fait appel à lui, peut sauver l'enfant, le ressusciter, par des pratiques magiques. Encore aujourd'hui c'est possible mais seulement si c'est réellement indispensable. Ça relève des pratiques animistes et ce n'est pas souhaitable mais dès fois c'est indispensable. La deuxième condition pour que ça marche, en plus du fait que personne n'ait pleuré la mort de la personne, il faut que l'eau qu'elle a avalée ne soit pas sortie du corps, que l'eau qu'elle a dans le corps ne soit pas retournée dans le fleuve. Si ces deux conditions sont réunies, une personne peut être sauvée même après avoir passée une heure au fond de l'eau

Ça arrive souvent ? Une fois, un enfant de Nantugou était tombé dans le fleuve sans que personne ne le sache. Sa disparition n'a été constatée que longtemps après. A ce moment, on a été informer le maître de l'eau – El Hadj Gadou. On a été le chercher à la même heure que maintenant (au crépuscule). Ils ont été fouiller les eaux et ont retrouvé l'enfant. Il n'avait pas vomi l'eau et on l'a sauvé. Aujourd'hui c'est un gaillard. Au moment où c'est arrivé c'est un petit.

C'est arrivé il y a longtemps ? C'est arrivé il y environ 10 ans. Il y a eu une autre histoire il y a deux ans. Une pirogue s'est retournée et même si tout le monde sait nager, quelqu'un s'est noyé parce que tout le monde essayait de le tirer hors de l'eau. Il avait encore l'eau dans le ventre et on l'a sauvé.

Est-ce que les autres villages ont aussi leur maître de l'eau ? Ceux des autres villages ont aussi leur maître de l'eau. Mais tous n'ont pas les mêmes pouvoirs. Celui de Tounga Darfo est le meilleur pour tout ce qui touche à l'eau.

Et à Momboye ? Chaque village nomme un sarkin ruha. Mais par exemple pour tuer un crocodile ou un hippopotame, il faut vraiment des pouvoirs. Par exemple aussi pour capturer un ayu.

Qu'est-ce qu'il a de spécial ce ayu ? Le ayu c'est un animal qui n'a aucune ressemblance avec aucun autre. Il ne mange que du bourgou. Et sa chair est très délicieuse. C'est un animal que seul un maître de l'eau peut capturer. Sinon quelqu'un qui n'est pas initié ne peut même pas le voir. Il fait 7 à 9 coudées de long et 5 coudées

de large (l'imam va chercher une côte d'ayu pour nous montrer. Elle grosse et lourde et ce n'est que la côte d'un petit ayu).

Est-ce que vous avez déjà mangé du ayu ? Oui, c'est très bon. Son cuir est plus dur que celui d'une vache. C'est une sorte de poisson qui grossit, grossit, comme le capitaine. Sa couleur est noire, comme un palmier rônier. Il n'a pas d'écaille. Et il a des dents de vache mais pas de dents devant. Il n'a que les molaires. Il se comporte comme un herbivore.

Est-ce que les gens de Momboye Tounga pourraient faire appel à El Hadj Gadou ? Ils sont obligés de faire appel à lui puisqu'il est la source.

Et s'ils ont besoin de son aide, est-ce qu'il va les aider ? Il les aide volontiers.

À quelle occasion est-ce qu'on pêche cet ayu ? Aujourd'hui la pêche est interdite, depuis une dizaine d'années. C'est une espèce protégée alors il faut se cacher pour en prendre. Sinon, quelqu'un peut te dénoncer. Pour l'attraper on plante des piquets et on pose des pièges. Quand les piquets bougent, il est là et on peut l'attraper. C'est un animal très peureux alors on ne peut en prendre que là où il n'y a pas de présence humaine. Il vit entre le fleuve et ses affluents. C'est là qu'on le trouve.

Mais ce ayu, il a des vertus particulières ? Le ayu c'est un animal qui a des génies. Le sarkin doit faire des incantations avant qu'on puisse le consommer. Sinon ça peut apporter des malheurs. Même tuer l'animal peut porter malheur. Mais avec les incantations, tu peux le consommer comme du poisson et remplir ta panse jusqu'à ta gorge. Sa chair est vraiment délicieuse. C'est un animal qui a des vertus. Son ouïe est très fine et si quelqu'un est sourd ou a des problèmes d'audition, on coupe son oreille et on en fait une poudre. Ensuite quelques gouttes dans l'oreille et c'est guéri. Il a d'autres vertus. Pas un animal n'a de sexe aussi gros que le sexe de l'animal mâle. Si tu le coupes, tu peux tirer, tirer. Au Nigeria, une pièce peut rapporter plusieurs milliers de néras¹⁰². Mais moi, je ne sais pas à quoi ça peut leur servir. Les gens d'ici ont vu que ça peut leur rapporter beaucoup d'argent et ils ont cherché à les trander en leur apporter d'autres choses. Du chameau par exemple.

Tout le monde peut faire les incantations pour le ayu ? Ce sont des secrets qui ne se transmettent qu'à quelqu'un qui soit vraiment quelqu'un de confiance. Même pas à n'importe lequel des enfants. Celui à qui on va transmettre doit montrer beaucoup d'intérêt et d'engagement.

L'entretien continue le soir, avec le chef et l'imam le soir, quand ils nous rendent visite.

Vous avez dit ce matin qu'en cas de problème, les gens de Momboye font appel au sarkin ? Oui.

Alors, malgré les problèmes, vous êtes liés...comment est-ce que les mariages se passent par exemple ? Nous avons des liens de mariage entre nous mais on n'aime pas

¹⁰² Environ 1000 cfa pour 200 néras

les épouser. Les femmes ne sont pas obéissantes, elles sortent quand elles veulent, sans demander la permission au mari. Les Zarmas épousent nos filles.

Pourquoi est-ce que les femmes Zarmas sont désobéissantes ? C'est une question d'éducation. Les Zarmas elles disent : « si tu acceptes que je fasse ça voilà, si tu n'acceptes pas, laisses moi (répudies moi) ».

Et les femmes peules ? Oui, on les épouse mais ce sont des femmes très jalouses. S'il y a des co-épouses ce n'est que des problèmes. Si le mari, par exemple, produit 20 bottes il doit partager avant entre chacune. Si elles se servent chacune, il n'y a aura que des problèmes.

Alors c'est les femmes Haoussas que vous préférez ? Les femmes haoussas sont les plus agréables. C'est évident. Même les Dendis sont plus à l'aise s'ils ont une femme haoussa. Tu vois, une femme peule s'il y a une festivité, il faut qu'elle y aille. Tu ne peux pas l'empêcher. Si son mari refuse elle y va quand même. Les Dendis c'est la même chose. Elles partent sans t'informer. Par contre une femme haoussa, sans permission, elle ne sort pas... nous nous sommes habitués à être obéis. Si ce n'est pas le cas, c'est difficile de faire durer le mariage. Alors on va jusqu'à Bengou pour prendre des femmes haoussas.

Ça arrive souvent que vous alliez jusqu'à Bengou pour prendre une femme ? Beaucoup font ça.

Quel est le prix de la dot pour chacune des ethnies ? Pour des Dendis, ça atteint 200 000 CFA pour l'ensemble. Tout dernièrement, une Dendi a été épousée à ce prix. Leur mariage coûte cher. Aujourd'hui peut-être 150 000. Avant ça n'était pas plus que 45 000. Pour les Peuls c'est 100 000 francs et le jour du mariage on donne un zébu et un veau. Épouser une peule c'est cher. Mais en contre partie, la femme apporte beaucoup de bagages, beaucoup plus que n'importe quelle autre femme : des habits, des vivres. C'est les femmes haoussa qui sont le moins cher à épouser mais le prix ce n'est pas la question. La question de choisir des haoussa c'est plus parce qu'elles restent tranquilles. Bon, dans tous les cas, au village, il y a beaucoup de mariages mixtes.

13.03.04

J'ai quelques questions suite à notre premier entretien. Il a parlé de son souhait de retourner de l'autre côté, à Nantougou, est-ce que tout le monde veut partir ? Certains veulent quitter mais à contre-cœur. L'espace est trop exigü. Mais, moi je souhaite quitter et la majorité aussi même si certains ont manifesté leur souhait de rester, pour ne pas laisser les terres. Mais sûrement que quand ils verront les autres quitter, ils viendront aussi.

Qu'est-ce que vous ferez des terres que vous allez laisser ? On va laisser nos terres. On ne va pas les transformer en champs.

Mais vous allez partir et laisser les terres ? On va les donner à certains de nos amis de Momboye. Certains vendront leurs terres, d'autres les donneront.

Comment on obtient normalement des terres ? L'héritage, la location ou le gage.

Est-ce que ce sont les difficultés avec Momboye qui vous pousse à partir ? Il y a des difficultés avec les gens de Momboye mais ce n'est pas la raison qui nous pousse à quitter. Aujourd'hui, toutes les terres sont occupées et c'est ça le problème. Nous irons là-bas, où il y a des terres pour tous et d'autres encore pour les éventuels étrangers.

Qu'est-ce qui fait qu'il manque des terres aujourd'hui ? La pénurie foncière est liée à l'inondation de la fadama. La fadama a de tout temps été inondée sauf dans une période où il a moins plu mais aujourd'hui c'est une phase où il y a plus d'eau, même si c'est pas régulier.

Depuis quand est-ce que vous pensez à retourner de l'autre côté ? Cela fait 5 ans qu'on a envisagé de retourner sur les terres de Nantougou. Cette année j'en ai parlé au chef de Gaya. Et lui-même, lors d'une visite, a pu constater l'exiguïté des terres.

Pourquoi cette année ? Nous aussi on veut notre école. Il n'y a pas la place pour la construire ici et c'est pas possible de la construire là-bas et de rester ici.

Pourquoi ? Le maître de l'école ne peut pas rester seul sur les terres là-bas. Là-bas il n'y a rien que les champs.

Si l'activité principale est la pêche, qu'elle est la place de l'agriculture dans votre vie ? Du fait que souvent il n'y a pas assez de pluies, la pêche aussi en souffre. Plus il y a d'eau, plus la fadama est remplie et plus il y a de poissons.

Comment ça ? C'est dans la fadama que le poisson se reproduit. Même si on cultive, on peut partir à la pêche. En saison pluvieuse, si on a l'argent, on préfère engager des ouvriers pour cultiver et partir pêcher.

D'où viennent ces ouvriers ? On engage des gens du nord, des Dendis du nord ou ceux du village qui veulent plus d'argent.

15.03.04

Je n'ai pas compris la relation entre le village et Nantougou ? Nantougou c'est l'ancien site de Tounga Darfo ? Non, c'est pas l'ancien site. Mais Nantougou paye ses impôts à Tounga Darfo. Nantougou est un des lieux où les gens se sont installés¹⁰³.

Est-ce qu'aujourd'hui de nouvelles personnes s'installent à Tounga Darfo ? Les étrangers ne viennent plus. Il y a une grande pénurie foncière. Mais quelques uns viennent, des Haoussas du Nigeria. La plupart viennent faire la pêche. Après quelques années, la plupart quittent et quelques uns aussi s'installent définitivement. Ils acquièrent des champs. On leur prête, pour un certain temps ou sans fixer de durée.

¹⁰³ Nantougou se trouve à 800 mètres environ de l'ancien site. L'ancien site se trouve à également environ 800 mètres de Tounga Darfo.

La restitution des champs prêtés peut poser problème ? Quand les choses se passaient de manière informelle, il y avait beaucoup de problèmes. Aujourd'hui, il n'y a plus de problème parce que les prêts se font devant témoin.

Est-ce qu'il y a des prêts de terres entre les villages ? C'est fréquent mais aujourd'hui avec les problèmes, on ne veut plus prêter. Les prêts courts ne posent pas de problèmes mais c'est les prêts de longue durée parce qu'après les gens s'installent et construisent des villages.

Y a-t-il des problèmes avec les Peuls ? Là où nous sommes, ce sont les anciens champs des Peuls, de Rountoua. Les Peuls de Rountoua sont les gens, les administrés de Tanda. Le village a progressé à cause des inondations. Avant, le village se trouve là où sont aujourd'hui les eucalyptus (en bordure du fleuve, en arrière de l'emplacement où sont fabriquées les briques de banco¹⁰⁴). À ce moment, il y a eu des problèmes avec les Peuls. Les autorités sont intervenues et la décision a été en faveur des habitations¹⁰⁵. Alors les Peuls ont été chassés. Le dernier problème remonte à 25 ans. Aujourd'hui les problèmes sont entre Momboye et Rountoua. Le village progresse sur leurs terres. Les champs de Momboye sont sur les plateaux.

Les exodants sont-ils nombreux au village ? Beaucoup de gens partent aujourd'hui vers le Burkina. Ils partent pour la pêche.

Les jeunes ? C'est pas seulement les jeunes, des gens de tous les âges.

Est-ce que des gens du village font le commerce du poisson en gros ? Il y a des hommes qui sont grossistes. Ils payent du poisson frais et du poisson fumé. Ils font le trajet jusqu'à Gaya. Même quotidiennement.

Est-ce qu'il y a des gens au village qui ne parle pas zarma ou des Dendis qui ne parlent pas haoussa ? Chez les Haoussas, c'est rare de trouver quelqu'un qui ne parle pas zarma. Peut-être parmi les vieillards. Mais dans ce cas, même s'ils ne parlent pas ils comprennent. Dans l'autre sens, des Dendis peuvent ne pas parler le haoussa.

C'est parce qu'ils ne veulent pas ? Pas parce qu'ils ne veulent pas mais parce que la langue est difficile.

17.03.04

L'imam et le chef de village viennent nous demander où nous sommes restés jusqu'à la nuit. Ils s'inquiètent d'une discussion si longue avec le directeur de l'école. Le directeur est un hypocrite.

Pourquoi un hypocrite ? Il ne vient pas au village. Il va seulement dans les deux autres villages. Il ne vient pas s'enquérir quand quelqu'un est souffrant. Il boit.

Vous l'avez vu boire ? On ne l'a jamais vu boire mais c'est ce qu'on dit.

¹⁰⁴ La brique est à 10 francs CFA

¹⁰⁵ C'est-à-dire en faveur des Haoussas qui s'étaient déplacés et avaient construit sur les terres des Peuls.

Et comment est-ce qu'il se procure de l'alcool au village ? On ne sait pas où il se procure de l'alcool mais c'est ce qu'on dit. Tout le monde l'a accueilli à son arrivée. L'ancien directeur était encore là. Il était très content de la manière dont il a été accueilli et il a dit qu'il allait mettre un maître dans chaque village. Mais lui, il n'a pas confiance en personne. Il peut rester seul à l'école après les classes, jusqu'à une heure tardive. Le directeur est venu dire que ma fille (la fille du chef de Tounga Darfo) est inscrite mais qu'elle ne vient pas. Alors je l'ai laissée aller. Le directeur m'a demandé de lui envoyer du poisson chaque matin. Il a demandé que ma fille lui amène le poisson. Il a payé le premier mois. Ensuite, il n'a pas payé le deuxième. Alors j'ai cessé de lui envoyer le poisson. Et une fois en rentrant à la maison, j'ai trouvé ma fille à la maison un jour de cours. Elle était renvoyée par le directeur. À la prochaine rentrée, j'ai communiqué à tous de ne pas envoyer de nouveaux élèves. Ceux qui y sont déjà n'ont qu'à rester. Mais d'autres encore ont enlevé leurs enfants. C'est depuis ce moment que ça ne va plus entre nous.

22.03.04

On parle toujours du bourgou pour les animaux, c'est quoi ? C'est une jacinthe d'eau. On le trouve dans les bas-fonds. On le coupe et on le donne aux animaux.

Tout le monde peut aller en prendre ou vous cultivez ça ? Tout celui qui veut peut couper, ça repousse.

Il y a un trou devant la maison, c'est pour la fabrication des briques ? C'est une carrière pour faire des briques. Aujourd'hui on fait ça au bord du fleuve.

Les briques qu'on fabrique c'est pour vendre ou c'est chacun pour ses constructions ? C'est pour la vente et pour la construction. Avant il faut demander à celui à qui est la terre pour aller. Aujourd'hui tout le monde va. Il y a trop de gens qui partent. Avant on faisait la culture du riz sur ces parcelles alors les propriétaires ne veulent pas de trou. Aujourd'hui, ils ne peuvent plus les empêcher.

Pourquoi est-ce qu'on ne peut plus empêcher les gens d'aller ? C'est leurs enfants, leurs petits-enfants.

Qu'est-ce que vous cultivez principalement ? Le mil. Le mil le plus. Le sorgho, le maïs, le riz et le manioc. L'arachide et le niébé (haricot). Le riz c'est pour la vente. S'il y a beaucoup de mil, une partie est vendue. Tout le reste est à vendre.

Qu'est-ce qui rapporte vraiment ? La pêche et le mil.

Et le problème des inondations ? Les inondations c'est un vrai problème. Elles emportent les plans les plus petits. Si la récolte est bonne, on garde le mil et on vend le poisson.

Entretien avec les commerçantes

Furera Noma, dite Madame, 15.03.04¹⁰⁶

Depuis combien de temps vous avez cette activité ?
Cela fait vingt ans, bon plus de trente ans que j'ai commencé cette activité.

Depuis quand vous êtes grossiste ? Depuis que je suis vieille.

Vous avez commencé comment ? J'ai commencé avec mon propre argent.

Pourquoi vous avez commencé cette activité ? J'ai commencé pour avoir plus d'argent.

Comment est-ce que ça se passe ? Chaque semaine j'apporte quatre à six paniers de poisson. La quantité de poisson dépend des fournisseurs.

Qui vous apporte le poisson ? Des hommes des deux villages qui m'apportent du poisson. Je le paie, le cuisine et l'amène au marché pour le vendre.

Ça veut dire par rapport à cette activité, les problèmes entre les villages n'ont pas d'impact ; des hommes des deux villages viennent vous amenez du poisson ? Non, ça n'a pas d'impact.

Où est-ce que vous vendez votre poisson ? À Gaya et Malanville.

À Malanville, vous allez comment ? En pirogue.

Vous allez indifféremment à Gaya ou à Malanville ? Ça dépend de la quantité de poisson. Je vais à Tashi¹⁰⁷ si j'ai moins de poisson.

Vous faites d'autres marchés ? Non, je ne fais pas les autres.

Qu'est-ce que vous faites avec ces revenus ?
Les revenus servent à l'achat de nourriture, des vêtements. C'est aussi pour les cérémonies.

Et votre mari ? Mon mari est pêcheur. Il me vend son poisson.

Vous n'êtes pas du village, vous venez d'où ? Je suis née à Tanda.

Vous êtes venue pour votre mari ? Je suis venue ici, à Momboye il y a vingt ans, parce que je me suis mariée.

¹⁰⁶ Furera ne parle pas Haoussa et l'interprète ne parle pas Zarma. Une femme présente fait la traduction.

¹⁰⁷ Tashi est l'ancien nom de Malanville

Si vous habitez au village depuis environ cinquante ans comment cela se fait que vous ne parliez pas du tout haoussa ? Je me suis mariée avec un Zarma et je n'ai pas appris le haoussa depuis.

Et les enfants ne parlent pas ? Aucun de mes enfants ne parle haoussa. Je comprends un peu mais je ne parle pas.

Les enfants vont à l'école ? Mes enfants vont à l'école. J'ai quatre enfants scolarisés.

Rekia Zakari, 15.03.04

Vous êtes de quelle origine ? Je suis une Haoussa, une Bakawa de Birni Kabi.

Vous êtes née au village ? Je suis native de Momboye.

Vous faites partie des grosses commerçantes dont le chef nous parlé. Depuis combien de temps fais-tu le commerce de poisson ? Cela fait plus de dix ans.

Vous avez commencé comment ? J'ai commencé parce que mon mari est pêcheur. J'achète son poisson.

Vous achetez aussi à d'autre ? J'achète du poisson aussi auprès d'autres. Quand j'ai une grosse quantité, avant j'allais à Gaya. Aujourd'hui, je vais à Malanville (Bénin) par la pirogue. Je pars chaque semaine à Malanville. Quand j'étais forte, j'allais à pied à Tanda.

Tanda, c'est loin à pied ! Ça fait six kilomètres.

Vous gagnez bien ? La vente du poisson génère beaucoup de ressources. Ça fait vivre mon foyer. Le reste des revenus c'est pour l'embouche¹⁰⁸. J'ai acheté un petit mouton pour un mariage.

Tu achètes le poisson à ton mari ? Les hommes financent les outils, les pirogues. C'est une activité partagée. Nous les femmes, on cuit et on vend le poisson. Alors on a nos revenus. J'achète à mon mari, à d'autres aussi.

Vous achetez à qui ? À n'importe qui. Celui qui doit vendre son poisson vient me le déposer.

Combien est-ce qu'il y a de grossistes dans le village ? À peu près quatre.

Il y a des hommes qui font ça ? C'est seulement les femmes qui font. Les hommes vendent aussi mais ils vendent du poisson frais.

C'est seulement les femmes de Momboye ? Les quatre femmes sont de Momboye et Tounga Darfo. Biba, Yeley et Madame sont de Momboye et elles vont vendre à

¹⁰⁸ Des petits ruminants sont achetés pour être engraisés

Malanville. Toutes les femmes sont de Momboye. Elles seules prennent des grandes quantités.

Les femmes de Darfo elles ne font pas ? Les femmes de Tounga sont des détaillantes.

Avant tu allais à Gaya ? J'allais à Tanda et à Gaya.

À Gaya, tu allais comment ? J'y allais en voiture.

C'est mieux Gaya ou Malanville ?

C'est le même argent gagné à Malanville qu'à Gaya. Quelle que soit la quantité tout est toujours écoulé. Avant un chauffeur faisait le trajet. On le payait.

Il ne vient plus ? Il ne veut plus venir à cause de l'état des routes.

Pourquoi tu n'utilises pas d'autres moyens, par exemple la charrette ? C'est trop lent.

Est-ce que tu as entendu parler d'une coopérative ? J'en ai entendu parler mais je ne sais pas. C'est l'affaire des hommes.

Est-ce qu'il y a des différences entre Momboye et Tounga Darfo ?

Dans les deux villages c'est la même chose, ce sont des pêcheurs dans toute la localité. Ceux de Rountoua Tanda, ils ne pêchent que pour leur consommation.

Comment est-ce que tu as appris les techniques de cuisson et de conservation du poisson ?

Je suis née avec cette activité. Mais ma maman ne faisait pas ça.

Alors qui t'a appris ?

Non elle faisait ça mais elle n'était pas commerçante. Avant moi, d'autres femmes faisant le commerce.

Pourquoi tu as commencé ça ? J'ai commencé pour des raisons financières.

Est-ce que les problèmes entre les villages ont un impact sur ton activité ?

Il y a des problèmes entre les villages mais ça n'a aucun impact sur le commerce. Ce n'est pas un problème dans la population. C'est une question entre les dirigeants. Nous les femmes, nous sommes plus préoccupées par les activités commerciales que par ce problème.

Est-ce que vous avez d'autres activités ?

On pratique aussi l'agriculture mais on ne cultive pas directement. On engage des ouvriers pour labourer les champs. On fait les cultures sous pluies. Ici les femmes héritent des champs. Moi j'ai un champ. C'est une rizière, pour la consommation de la famille.

Entretiens avec les imams

Soumeïla Namata, Momboye Tounga

14.03.04

Vous pouvez nous raconter l'histoire de votre nomination comme marabout ? Mon père était le premier marabout du village. C'est Malam Godia. Quand la chance te sourit, tout peut arriver. Malam Godia a formé beaucoup de marabouts. Tous dans le village en ont profité. Beaucoup de gens, des enfants, des talibés. Des gens de confiance. À l'époque de Malam, une mosquée du vendredi a été érigée. Malam Godia a été désigné imam pour la prière du vendredi mais il ne s'est pas proclamé lui-même.

Pourquoi pas ? C'est parce qu'il était trop vieux. Et c'est un de ses disciples, Malam Mohamadou, qui a été désigné pour la prière du vendredi. Malam Godia était un grand marabout, connu de toutes les communautés environnantes. Je suis devenu l'aîné et je m'en suis rapproché de plus en plus. Plus que ses propres enfants. J'ai tout laissé de mes autres activités pour suivre Malam Mohamadou. J'ai fait de la même manière que j'ai vu Malam Mohamadou suivre Malam Godia.

Qu'est-ce que vous aviez comme activités ? A la fin de mes études coraniques, j'ai été tablier¹⁰⁹, piroguier, sorko¹¹⁰ et d'autres activités encore. A la mort de Godia, j'ai quitté toutes ses activités et je me suis voué à la religion.

Pourquoi se consacrer alors complètement à la religion ? Dieu a élevé Godia et Mohamadou l'a suivi. J'ai fait la même chose. Mohamadou a dirigé la prière du vendredi pendant 25 ans. A sa mort, le chef de Momboye a trouvé logique de donner l'imamat à ses enfants. Dans cette localité, tout ce qui est imamat est dans la famille de Godia.

Pourquoi les gens de Tounga Darfo ne viennent-ils plus prier avec vous le vendredi ? Au temps de Malam Mohamadou, son adjoint est de Tounga Darfo. C'est Malam Soulé. Au décès de Malam Mohamadou, Malam Soulé de Tounga Darfo a poursuivi son mandat. L'actuel chef de Momboye m'a nommé imam et l'adjoint a dit que tant qu'il ne sera pas lui-même nommé imam, il ne sera pas d'accord. Le chef du village et la famille de Godia refusent que ce bien sorte de la famille.

Quel est le lien de parenté entre la famille de Godia et la tienne ? Mon père et Malam Godia son frères directs. Même père même mère. Au décès de mon oncle, j'ai voulu servir Mohamadou comme Mohamadou l'avait fait pour Godia.

Est-ce qu'en Islam on hérite de l'imamat ? Oui, en Islam on hérite de l'imamat. Mais je n'ai pas été nommé par le chef seul, mais avec Malam Abdou qui habite près de Sia. C'est un grand marabout. Il est le beau-fils de Godia. À sa venue, il a rassemblé les gens et a dit à Maïgari¹¹¹ de désigner quelqu'un à ce poste puisqu'il connaît ses

¹⁰⁹ Petit vendeur de denrées alimentaires ou autres

¹¹⁰ Pêcheur

¹¹¹ Terme qui désigne le chef de village

gens mieux que personne. Le chef lui a répondu que dans tous les cas, Dieu a déjà fait son choix du vivant même de l'imam. Puisque Soumeïla Namata est toujours avec lui. C'est depuis Godia que les gens de Tounga Darfo ne prient plus ensembles pour l'Id¹¹². Ils partent à Gaya (?). On a demandé à ceux de Tounga Darfo de revenir prier avec les autres. Ils sont revenus. Au temps de Mohamadou, on faisait la prière ensemble. Malam Mahamadou a envoyé un enfant auprès de l'adjoint pour qu'ils viennent prier ensemble mais ils ne sont pas venus. On a tout fait et ça n'a pas marché. Alors pour toutes les grandes fêtes, chaque village est à part. Malam Godia est venu à Momboye de Karimama¹¹³.

Il n'était pas du village alors ; pourquoi est-ce qu'on l'a fait venir ? On l'a fait venir au village pour célébrer.

Quelle est l'origine des problèmes entre Momboye et Tounga Darfo alors que, par exemple, le village n'a pas de problème avec Rountoua ? À chaque fois que dans le village il y a un projet, je ne laisse personne à l'écart. Avec le temps, ceux de Tounga Darfo ont dit qu'ils ne veulent plus suivre Momboye Tounga puisqu'on ne parle que de Momboye Tounga. Ceux de Tounga Darfo disent qu'ils ont été éveillés et qu'aujourd'hui nous sommes au temps de la démocratie et qu'ils n'acceptent plus la domination. Le projet Padel¹¹⁴ demande un bureau mais Tounga Darfo ne veut plus suivre Momboye Tounga. Mais ce dont ils ne se rendent pas compte c'est que quand une chose commence, elle est déjà achevée. Les gens de Tounga Darfo n'ont pas compris ça.

Comme Momboye est un village dendi et Tounga Darfo un village haoussa, est-ce qu'on peut dire que le problème est un problème ethnique ? Les ethnies ne sont pas un élément. Nous sommes tous musulmans. Nous sommes tous les mêmes, Dieu n'aime pas le sectarisme. C'est l'ignorance qui est à la base de tout. Mais à part le problème de la prière de l'Id, un problème a éclaté dans le village lui-même. Malam Godia a eu beaucoup d'enfants. Tous sont marabouts, ici, en brousse et même à Niamey. Yacouba Godia¹¹⁵ est mon premier adjoint. J'en suis à ma quatrième année d'imamat. Mais les gens de Tamoula Banda¹¹⁶ se sont révoltés contre moi. Ils ont marché jusqu'à ma maison. Et ils m'ont beaucoup beaucoup insulté. Ils ont proféré des menaces en disant « toi, on accepte que tu sois imam, qui est ton adjoint ? ». Ils voulaient enlever mon adjoint pour mettre le leur, quelqu'un qui soit de leur quartier.

Ils ont réussi ? En réalité, il n'y a pas eu de changement. Le chef du village a voulu accepter mais moi j'ai refusé. Le problème c'est que les gens se sentent exclus des affaires mais ils n'ont pas à s'immiscer. Ils n'ont pas hérité (de l'imamat). Ma mosquée est la plus vieille¹¹⁷.

¹¹² Aïd el Kébir

¹¹³ Karimama est une ville frontalière qui se situe près du fleuve Niger, côté Bénin

¹¹⁴ Les responsables du Padel (Programme d'Aide au Développement Local de la coopération suisse), nous diront par la suite n'être jamais rentré dans ces considérations (manque de cohésion et mécontentement) pour la mise en place de projets ou d'infrastructures.

¹¹⁵ Un des fils de Malam Godia

¹¹⁶ « Tamoula Banda » : « du côté de Tamoula ». Tamoula est une personne et Tamoula Banda est le lieu où réside sa descendance. On reviendra plus tard sur cette question des quartiers de Momboye.

¹¹⁷ Elle se situe, ainsi que la maison de l'imam dans le quartier Kwara Tagi « Nouvelle Maison ».

Il y a combien de quartiers dans le village ? Dans le village, il y a trois quartiers : Kwara Tagi, Tamoula Banda et Kwara Zeno. Kwara Tagi est mon quartier, celui du marabout. Kwara Zeno est le quartier du chef¹¹⁸. Les gens de Tamoula sont contre ceux de Kwara Tagi. Ils sont jaloux de nous. Mais les Peuls et les Dendis, tous ont dit que si l'adjoint part, eux tous ils n'iront plus faire la prière du vendredi (à la grande mosquée de Momboye). Ils n'aiment que l'argent. Ils n'ont aucune foi. Si ceux de Tamoula ont une célébration, ils ne m'informent pas. Ils ont leur propre marabout. Le problème c'est qu'il convoite l'imamat. Même en cas de famine, ils n'apportent rien. Tout ce qui touche les questions religieuses c'est pour nous. On ne peut pas arracher ça comme ça.

22.03.04¹¹⁹

Liman est-ce que tu peux dire plus sur les différents quartiers de Momboye ? Notre village : on a quitté Kwara Zeno pour Kwara Tagi. Il a fallu beaucoup lutter avec les Peuls pour l'avoir. Jusqu'à l'intervention du sous-préfet, du juge de Gaya et de Dosso.

Pourquoi est-ce que vous êtes partis de Kwara Zeno pour Kwara Tagi ? Les inondations nous ont poussés. C'était au temps de Diori Hamani. Avec le ravage des inondations, deux hommes se sont installés ici. Les autres ne voulaient pas suivre. Les autres ne voulait pas venir. Ils avaient trop peur des Peuls. Parce qu'ils les battaient bien bien. Mais deux ans se sont passés sans incidents. Depuis là, tout le monde est venu. Les Peuls ont battu nos grands-pères.

Pourquoi est-ce qu'ils ont battu les grands-pères comme ça ? Ils viennent faire passer leurs bœufs pour aller au Bénin. Et il y a un jardin sur la route. Eux ils le traversent. Ils ne passent pas à côté.

C'était un jardin ? Il y avait des manguiers.

Bon, la première fois qu'on a discuté, tu as donné des noms de quartiers et je voulais que tu dises plus parce qu'après j'ai demandé à d'autres, on m'a dit non non ça n'existe pas. C'était Tamoula Banda et Foulan Maïdabou Banda ? Oui c'est Tamulo Banda et Foula Madabou Banda. Foula Madabou ça veut dire le « bonnet qui ferme les yeux ». Foula « le bonnet » Madabou. Le bonnet qui ferme les yeux. C'est le nom de mon papa. Ce sont eux qui sont partis pour Kwara Tagi. Tamulo et Foula Madabou ce sont les deux hommes qui se sont installés à Kwara Tagi.

Alors Foula Madabou c'était ton père ? Oui, le petit frère de Foula Madabou, c'est Malam Godia. Ils sont de même père même mère. Alpha Godia, il a enseigné à Mohamadou.

Alpha c'est son nom ? Son vrai nom, c'est Ibrahim.

¹¹⁸ Kwara Zeno « Ancienne Maison » a été partiellement abandonné suite aux inondations successives. Les habitants ayant quitté Kwara Zeno sont venus constituer Kwara Tagi.

¹¹⁹ Traduction Zarma-Français : Halima Nakola.

Est-ce qu'il y a différentes sortes de gens à Momboye ? À Kwara Zeno, Momboye c'est la seule grande famille. Les Zarma, ce sont des étrangers qui sont venus s'installer ici. Ils sont venus s'installer seulement.

Et comment ça se passe entre Kwara Tagi et Kwara Zeno ? Il y a eu des discussions autour de la chefferie. Après le décès de l'ancien chef, le chef de village du village de Tanda, il connaît bien le village, il voulait donner la chefferie à Foula Madabou. Mais les gens de Momboye n'ont pas été d'accord. Ils ont fait venir le chef actuel. Il était à Boumba. Ils l'ont fait revenir de Boumba au village pour prendre la chefferie. Mais le chef de Tanda n'a pas voulu d'un candidat unique et ceux de Foula Madabou n'ont pas voulu de conflits. Des élections ont été organisées. On a voté avec des bulletins verts et blancs. Le vote a été en faveur de Momboye.

Comment étaient les relations avant, au temps de l'ancien chef ? Avec l'ancien chef, il y avait une très bonne entente. Aujourd'hui, il refuse de collaborer avec ceux de Foula Madabou.

Pourquoi il refuse de collaborer ? Quel est le problème aujourd'hui ? Le nouveau chef a dit que l'imamat ne s'hérite pas. Lui, il dit qu'il va placer celui qu'il veut. Et avec ça, jusqu'à aujourd'hui nous ne nous entendons pas. Le problème c'est qu'au moment des élections on ne connaissait pas le caractère du chef. Il était toujours à Boumba. On ne savait pas que son caractère était comme ça.

Est-ce qu'on peut dire qu'il y a, comme ça existe chez les Touaregs avec les Touaregs rouges et les Touaregs noirs, des esclaves. Des esclaves et des nobles est-ce qu'il y a ici ? Même ici il y a ça, les esclaves et les nobles. La chefferie est à la basse classe. C'est pour ça qu'il y a des problèmes. Le chef de Tanda connaissait très bien la famille. C'est pour ça qu'il avait proposé de passer la chefferie à Foula Madabou.

Mais avant ça se passait bien alors que la chefferie était déjà à la basse classe ? Oui, ça se passait très bien. Le père du chef actuel, il connaissait sa classe. Il ne faisait pas n'importe quoi. Le chef actuel, il ne connaît pas son histoire. Il n'était pas là. Avec lui, on ne sait pas résoudre les problèmes.

Tounga Darfo, Souleyman Labou - 14.03.04

Pouvez-vous nous raconter l'histoire de la construction de la mosquée du vendredi ? A l'époque nous nous rendions à Tanda pour la prière du vendredi. La prière du vendredi a été instaurée au village il y a au moins 22 ans.

Pourquoi avoir décidé de ne plus aller à Tanda ?

C'était difficile d'aller jusqu'à Tanda chaque fois, alors on a demandé au chef de Gaya de pouvoir faire la prière chez nous. La première mosquée a été construite en banco. C'était pour tous les villages environnants, Tounga Darfo, Momboye Tounga, Rountoua Tanda, Kélélé, Fonfonga, Tié, Gaudou, Alfagay, Gidan¹²⁰ Hamani, Gidan Abdou, Gidan Goroumorou, Kourbey Kambou, Gidan Maba, Nantougou, Gadaki, Kouanza et d'autres. Le chef de Gaya a demandé aux vieux de venir. Au même

¹²⁰ Gida : la maison – gidan : la maison de

moment, un homme de Momboye qui habite à Nantougou – Halidou – est venu informer les gens de Momboye que les gens de Tounga Darfo vont déposer une demande. Il leur a dit de faire vite pour avoir votre mosquée du vendredi parce que sinon ceux de Tounga Darfo auront la leur avant. Alors, ceux de Momboye ont été demander au chef de Tanda...ils dépendent de Tanda. Le chef a convoqué quatre personnes : l'imam, moi et deux autres. Il nous a dit que de son vivant, jamais il n'accorderait cette autorisation. L'imam lui a dit que s'il donne son autorisation ou non, ceux de Momboye feront cette mosquée alors il est préférable de donner sa permission. Ils ont mesuré la distance entre Momboye et Tanda. Il y a six kilomètres. Il y a un marabout à Karimama qu'on a consulté. Il a dit que c'est raisonnable de construire une mosquée pour une distance de six kilomètres. Alors le chef Mounkaïla, lui il a dit qu'il ne va prendre une décision sans toutefois consulter les habitants de Tounga Darfo. Alors il était venu voir les sages d'ici, donc les responsables du village. On s'est consulté. Nous on a dit qu'on a eu l'idée en premier et nous sommes partis consulter les gens de Gaya.

Pourquoi les gens de Darfo n'ont pas consulté ceux de Momboye au sujet de la mosquée ? Dans toute initiative de grande envergure, le chef prend les décisions. Mais à ce moment, nous n'avions pas encore été à Gaya. A cette époque, nous avons seulement eu cette idée. Celui de Momboye a tout de suite été les informer. Alors le chef nous attend à Gaya, ceux de Momboye partent à Tanda. C'est le refus puisqu'à ce moment, Momboye n'a pas encore été constitué en village administratif... (?) alors la mosquée a été érigée et les gens ont commencé à prier.

Quand la mosquée a été érigée, comment avez-vous choisi celui qui allait diriger la prière ?

Le chef de Tanda a envoyé un imam pour ouvrir la mosquée, faire la prière du vendredi.

C'est le chef de Tanda qui est venu ouvrir votre mosquée ?

C'est lui qui a envoyé un imam pour ouvrir la mosquée de Momboye. Quand il a été question de choisir un imam pour la mosquée du vendredi, à l'époque, dans il y avait dans le village un grand marabout. Mais malheureusement, ce marabout c'est ça quelqu'un qui fait la divination. Même s'il est un grand marabout et que c'est lui qui a enseigné à tous, il n'est pas un musulman pur. Il sait qu'il ne sera pas choisi par les gens pour être imam. Alors il a choisi un de ces disciples. Donc c'est lui-même qui a choisi un de ses disciples pour être premier imam. Il m'a choisi pour être son adjoint. Il a choisi un troisième.

Comment il s'appelle ce troisième ? Malam Salifou.

Ce troisième il est de quel village ? Il est de Momboye.

Le marabout qui fait la divination comment il s'appelle ? Ce marabout il s'appelle Malam Godia.

Comment il s'appelle son disciple ? Mahamadou c'est son nom. Quand l'imam est malade, c'est moi qui le remplace. Il a fait à peu près cinq mois malade ; et puis il était décédé.

Qui a choisi l'emplacement de la mosquée du vendredi ? La mosquée qui est en dur aujourd'hui était en banco à l'époque. À la mort de l'imam, Mounkaïla était aussi mort. Le chef actuel de Momboye a fait des arrangements pour nommer un autre imam.

Est-ce que vous savez pourquoi ils ont refusé votre nomination ? Normalement, quand une situation pareille se présente, on doit s'en référer à la population pour choisir le nouvel imam. Ça n'a pas été le cas. Vraiment, je ne peux pas dire la raison pour laquelle je n'ai pas été désigné comme premier imam. J'étais là assis quand l'autre – le chef de village de Momboye - a envoyé un enfant du nom de Seydou pour venir m'informer, pour me dire qu'on a désigné un autre que imam. J'ai répondu que je souhaite que les choses se passent normalement, que tout se passe bien pour la suite.

Alors ? Après, j'ai appris que c'est un marabout qui est vers Sia, un marabout du nom de Malam Maïfada qui a dirigé la fatiah du septième jour pour l'imam décédé. Celui qui a été nommé imam et le chef de village, ils sont au nombre de trois ou quatre, il y a à peu près quatre personnes qui se sont mis à l'écart pour décider. Même les gens de Momboye aujourd'hui sont divisés. Il y a les gens du quartier de Foulan Madabou Banda et ceux Tamoulo Banda. L'imam actuel lui il fait partie du quartier de Foulan Madabou Banda. Les gens des deux quartiers sont étrangers. L'imam et le chef ne s'entendent pas.

Pourquoi ils ne s'entendent pas ? Ce sont des gens de deux quartiers différents.

Comment s'appelle l'imam actuel ? Il s'appelle Soumeïla.

Quel est le problème entre ces deux quartiers ? Quand l'imam a été nommé, les gens de Tamoula n'ont pas été informés. Après trois ans, Soumeïla n'a toujours pas d'adjoint. Les gens de Tamoula ne sont pas contents que l'imam ne soit pas de leur quartier. Ils disent que l'imam actuel a mis ses petits frères comme adjoints. Aujourd'hui, les gens de Tamoula ne peuvent pas enlever l'imam mais ils ne sont pas d'accord avec le fait que même les adjoints ne soient pas de leur quartier. Pour calmer la crise, ils ont fait appel à l'imam de vers Sia.

Pourquoi avoir fait appel à quelqu'un de Sia ? Quel est son rapport avec le village ? C'est Malam Maïfada. C'est un parent de l'imam actuel. Les gens de Tamoula ont exigé qu'un adjoint issu de leur quartier soit nommé. Malam Maïfada a dit aux gens de Tamoula qu'ils ont trahi leur marabout.

Pourquoi trahi ? C'est le fils de Malam Godia, leur marabout, qui est adjoint est eux souhaitent l'enlever de sa position. A quoi ils ont répondu, qu'en Islam il n'y a pas d'héritage donc il n'y a pas de trahison. Ils ont dit qu'en Islam on n'hérite pas des positions. Les gens de Tamoula ont mis quelqu'un des leurs et ont enlevé le fils de Malam Godia.

Bon, pour voir si j'ai compris est-ce qu'on peut résumer l'histoire comme ça ? Il y a eu un premier imam de la mosquée du vendredi qui s'appelle Malam Mahamadou. Il est de Momboye Tounga. Vous - Souleyman Labou de Tounga Darfo - étiez son premier adjoint. Son deuxième adjoint c'est Salifou de Momboye Tounga.

Oui, Salifou Yacoub.

Ensuite Malam Mahamadou meurt et un nouvel imam est nommé. Cet imam s'appelle Malam Soumeïla et il est de Momboye Tounga ; du quartier Foulan Madabou Banda. Qui sont ses adjoints ? Son premier adjoint est Yacouba Godia. Ce Yacouba Godia est le fils de Malam Godia. Lui, il est de Momboye, du quartier de Foulan Madabou Banda. Son deuxième adjoint est Daouda Godia. Il le petit frère de Yacouba et lui aussi est de Foulan Madabou Banda. Le premier adjoint est remplacé par El Hadj Salé, de Tamoula Banda et le deuxième adjoint est remplacé par Attikou Salifou, qui est le fils de Salifou Yacouba ; de Momboye Banda. Mais aujourd'hui, ils ne savent même pas qui va remplacer l'imam au cas où il tombe malade ou s'il part en voyage. Ensuite aussi un politicien est venu et l'imam lui a demandé des haut-parleurs pour la mosquée. Quand il les a eu, il les a placés sur la mosquée de son quartier. Dans tous les cas, nous nous sommes retirés de la grande mosquée du vendredi.

À quel moment est-ce que vous n'avez plus été à cette mosquée ? Au moment où le nouvel imam a été nommé. On a contribué à la construction de la mosquée, des gens ont cotisé jusqu'au Burkina.

Comment est-ce que l'emplacement de la mosquée a été choisi ? L'emplacement de la mosquée a été choisi par l'ensemble des trois villages. C'est un espace vaste. Il y a eu d'autres propositions, mais l'imam a décidé de la construire à l'emplacement de l'ancienne mosquée en banco. Ensuite les haut-parleurs ont été arrachés par le politicien qui les avaient donnés et placés sur la grande mosquée.

Est-ce qu'il y a des différences au niveau religieux entre vous ? Tous nous appartenons à la même mouvance religieuse.

Quelle est la différence depuis que tous ces problèmes se sont posés ? C'est mieux comme ça mais on continue à faire des choses ensemble. Pour certaines prières on se retrouve tous les marabouts.

Alors les problèmes ne vous empêchent pas de vous retrouver à certains moments ? Il y a des divisions, il y a eu un problème à un moment donné, mais on se retrouve. Des situations pareilles sont dues à l'ignorance. Normalement, quand un imam meurt, on rassemble les gens pour former un consensus autour de la personne choisie. On ne doit pas choisir en huit clos. Il y a eu le même problème à Ouna. Le chef de Dosso est venu et a désigné l'adjoint comme imam. C'est logique comme ça. A mon avis, je n'ai pas été nommé parce que l'imam actuel convoitait déjà le poste avant même que l'ancien imam ne meurt. Celui qui convoite ne laisse pas de transparence. S'il y avait eu concertation, j'aurais été désigné. Beaucoup de gens ont été déçus que je ne sois pas désigné imam.

Animateurs des centres d'alphabétisation féminins

Madame Abdou Mariama, Momboye Tounga, 21.03.04

Est-ce que tu peux dire quand le centre a commencé ses activités ? Ça fait depuis le premier janvier 2004.

Toi tu es d'où ? Je suis de Niamey.

Tu es venue comment dans ce village ?

Je suis venue avec mon mari. C'est un agent d'élevage à la retraite.

Qui vient dans ton centre ? Seules les femmes de Momboye Tounga viennent. Auparavant à Momboye il y avait deux centres. Le centre masculin a fermé parce qu'il n'y avait pas d'animateur. L'année passée ils ont ouvert un centre. Mais avant comme il n'y avait pas de fréquentation, il était fermé pendant trois ans. Cette année, ils ont redemandé l'ouverture au Padel. Le Padel a accepté.

Combien tu as de femmes qui suivent régulièrement tes cours ? Il y a douze femmes régulières. C'est vingt femmes inscrites régulièrement. Le centre masculin aussi avait fonctionné.

C'est quelles femmes ? Des jeunes mariées et des vieilles qui viennent pour étudier en zarma. Je donne les mathématiques, le français oral, les sciences naturelles et les sciences sociales.

Si c'est seulement les femmes de Momboye qui viennent, tu sais s'il y a aussi un centre à Tounga Darfo et à Rountoua ? À Tounga Darfo il y a un centre masculin. C'est seulement à Rountoua qu'il y a les deux, un centre masculin et un centre féminin.

Puisqu'elles n'ont pas de centre pour elles, tu sais pourquoi les femmes de Tounga ne viennent pas ? Les femmes de Tounga Darfo ne veulent pas venir. Moi je pourrai les prendre mais elles ne viennent pas. C'est pas moi qui refusent de les prendre en tout cas. Si elles venaient, je les prendrai.

Il y a un problème entre elles ? Moi, je ne sais pas. Je ne suis pas du village.

Ah, tu es depuis quand dans le village ? Mon mari a été muté au village en 1992.

Tu es venue en même temps que lui ? Oui.

Alors ça fait plus de dix ans alors que vous êtes là. Tu es là depuis 12 ans non ? Tu connais bien la situation ! Mais quand même, moi je ne suis pas d'ici. Alors je ne sais pas ce qui se passe.

Quand est-ce que tu donnes les cours ? C'est de midi à quatorze heures. Mais pas le vendredi ni le samedi. Le vendredi c'est la grande prière et le samedi c'est le jour de marché. Alors on ne travaille pas. Tu sais, au début j'ai eu beaucoup de femmes. Les femmes pensaient qu'en venant au centre elles seraient payées. En 1996 il y avait plus de 60 femmes. Et à la fin de l'année le centre a fermé. Il est resté fermé jusqu'au 1^{er} janvier 2004.

Pourquoi est-ce qu'il a réouvert maintenant après tout ce temps ? C'est peut-être pour la concurrence avec les autres villages¹²¹. Bon c'est aussi que dans certains villages, si tu n'as pas de centre féminin tu n'as pas de crédits. Tu n'obtiens pas les crédits. C'est ça même. Ça et la concurrence.

Il y a combien de groupes dans le village ? Dans le village, il y a un groupe féminin à Kwara Tagi et un groupe féminin à Kwara Zeno. Ça fait deux groupements féminins et un centre d'alphabétisation féminin.

Pourquoi est-ce qu'il y a deux groupements féminins ? Parce que le village est grand.

Est-ce qu'elles ont obtenu des crédits avec les groupements et le centre ? Je crois qu'elles ont fait la demande pour l'embouche bovine et le petit commerce. Elles ont eu l'embouche par le Paegl.

C'est pour quel petit commerce ? C'est le poisson et les beignets, les galettes. C'est les mères qui préparent ça et puis les enfants emmènent ça au marché.

Comment est-ce que ça se passe avec le centre de Rountoua ? Avec celles du centre alpha de Rountoua on s'invite. Les animateurs s'entendent bien. Mais quand même c'est pas facile. Les apprenantes disent que c'est l'enseignante qui profite du projet seulement.

Pourquoi ? Parce que nous on reçoit un salaire mais pas elles.

Comment tu es devenue animatrice pour le centre alpha ? Les animateurs et animatrices de chaque village envoient ces candidats en formation et à la fin il y a un test. Rountoua Tanda et Momboye Tounga ont fait la demande mais pas Momboye. Le Padel a choisi les animateurs mais maintenant c'est les comités cantonaux qui choisissent. Au début le Padel paye tout mais aujourd'hui c'est moitié-moitié. La moitié c'est le village qui paye. Les villages ont signé des contrats pour ça, pour dire qu'ils payent la moitié. 12 500 – 12 500. Mais les villageois ne me payent jamais. C'est le comité cantonal qui devait payer. Le matériel c'est les apprenantes qui payent. Normalement il y a une caisse du comité cantonal. Chaque animateur met 2 500 chaque mois pendant six mois. Le problème c'est que le comité cantonal a bouffé tout l'argent. Les caisses sont vides.

Où sont les comités cantonaux ? Il y en a un à Sia, un à Tanda et un à Ouna. Pour Momboye c'est Sia.

Et pour Rountoua Tanda et Tounga Darfo ? C'est la même chose. C'est Sia.

¹²¹ Selon Halima, les femmes du village de Rountoua aurait reçu le prix du meilleur centre alpha de l'arrondissement, pour l'année 2002. Le prix est décerné au centre qui a la plus forte fréquentation.

Alors tu n'es pas payée ? Non mais on travaille quand même. C'est comme ça. On est là.

Oumarou Amadou – Rountoua Tanda – 21.03.04

Depuis quand le centre alpha a été créé ? Depuis 1999. Et le centre est toujours en fonction.

Il y a aussi un centre masculin ? Le centre masculin c'est aussi depuis 1999. Le village a fait la demande. On fait l'enseignement en fulfuldé¹²² et en français.

Qui vient dans ton centre ? C'est les jeunes filles et les femmes mariées. J'ai quinze apprenantes régulières. Mais chaque année, c'est cinq de mois.

Cinq de moins chaque année ? C'est parce qu'elles se marient.

On m'a dit que vous n'envoyez pas beaucoup les enfants à l'école. C'est comment ? À l'école on a une fille et sept garçons. Nous on était cinq enfants. On était les premiers à l'école. Onze enfants sont partis à l'école du village. Moi j'ai fait jusqu'à la quatrième.

Et pourquoi pas les filles ? On dit que si les filles partent à l'école ça va les gêner.

Tu peux nous raconter un peu l'histoire de ton village ? Bon, maintenant je dois aller travailler mais je peux préparer ça et venir¹²³ (...) Pour l'histoire du village, c'est Kunoga qui a créé le village. Lui il vient de l'Ouest. Il était venu avec ses animaux. Il est parti à Tanda. Tanda à l'époque c'était un petit hameau. En 1800, il y avait des guerres entre les Peuls. Alors la création du village c'est en 1800. Issa Krombé et Touri c'est la guerre en 1899. Issa Krombé il vient de Dosso et Touri il vient de Tanda. Kunoga était venu à Kaha. Il a fait sept ans là-bas.

Il venait d'où ? Il venait de Tanda. Après, c'est Ibileldji. Pour trois ans. Banité pour trois ans. À l'est de Momboye. Rountoua a été créé là-bas à Tanda. Ensuite ils sont revenus à Ibileldji avec les animaux.

Qui ils ? Les fils de Kunoga. Ses fils ont fait trente ans avec les animaux. Safa et son petit frère Karboré Baolé. Le chef actuel c'est Rugga¹²⁴ Bakatara. Ils sont partis Touri et Issa Krombé à Karimama pour faire la guerre. Karboré il est parti à l'est de Momboye. Ils sont trois frères. Chacun avait pris son pouvoir. Safa il est parti à Kaha pour trois ans. Baolé c'est Ibililédji pour trois ans. Et ils sont partis en guerre contre les gens de Karimama. C'est Karboré qui a créé Rountoua Tanda. Ensuite le pouvoir a été pris par Maman Sambo à Gaya.

Pourquoi à Gaya ? Le pouvoir avait été déposé à Gaya. Pendant plus de trente ans. Et le grand frère de Bakatara est parti prendre le pouvoir à Gaya.

¹²² Langue parlée par les Peuls.

¹²³ L'entretien se poursuit le soir.

¹²⁴ « Rugga » : le chef en Peul.

Et aujourd'hui ? Actuellement le pouvoir n'est pas dans les mains de Bakatara. Mais est-ce qu'on peut amener maintenant la parole de quelqu'un qui est décédé ?

Oui on peut, qu'est-ce que tu veux dire ? Rugga Tchognoré c'est lui qui est parti prendre le pouvoir des mains de Maman Sambo. Il a fait huit ans au pouvoir. Rugga Tchogénoré c'est le grand frère de Bakatara.

Et comment Bakatara a pris le pouvoir ? Lui il a hérité.

Alors tu es le fils du chef ? Non parce que mon père il n'est pas le chef mais son représentant. Maman Sambo il est de Gaya.

Est-ce qu'il y a différentes sortes de Peuls au village ? Aujourd'hui il y a les Peuls Tolawa. Les « clairs clairs ». Safa, ses enfants font la pêche. Ses fils, certains de ses fils, sont à Balgoudjo. Karboré ses fils sont partis à Gatawani. C'est près du Nigeria. Les fils de Baolé sont à Nadéwa. Bakatara est un des petits frères de Baolé.

Des Peuls qui font la pêche ? Mais vous mangez le poisson ? Oui, maintenant on mange. Mais c'est pas tout le monde ; les Bororos eux ils ne mangent pas.

Alors au village il y a les Tolawa et qui d'autres ? Il y a les Bororo aussi mais eux ils ont leur village à part. C'est Tribu Momboye. Lorsqu'ils sont venus de Dioundiou à Rountoua. Les Bororo et les Tolawa sont différents. Les Bororo ils peuvent rester dans le Dendi. Mais les Tolawa ils ne peuvent pas partir en ville. Les Bororo appartiennent à Momboye. Il y a trop de bagarres entre les Bororo et les Tolawa. Les Bororo sont les esclaves des Dendis.

Comment les esclaves des Dendis ? Ah oui c'est ce qu'on dit parce que si on leur dit de partir en guerre contre les Dendis, ils ne partent pas alors on dit que c'est leurs esclaves.

Mais moi je croyais que les Bororos c'est eux qui ont les belles vaches ? Bon, les Bororo de maintenant ils sont différents de ceux d'avant. Il y a les Bororos esclaves et les purs. Les purs c'est eux qui ont les beaux animaux, les Delgobé.

Comment est-ce que ça se passe au centre ? Les femmes n'ont pas l'heure fixée. Elles participent surtout les jeudis et les vendredis.

Pourquoi jeudi et vendredi ? Les jours où il n'y a pas de marché. Elles ont beaucoup de travail. Elles font les marchés de Tanda, de Momboye et de B. (?) Lafia.

Est-ce que tu sais pourquoi vous n'envoyez pas beaucoup les enfants à l'école ? Bon l'école c'est difficile. Même moi, maintenant j'ai fait jusqu'au collège mais on va me dire que je ne suis plus un vrai Peul. Pour moi, c'est fini.

Quelles sont les relations entre Tounga Darfo et Rountoua Tanda ? Ce sont des amis. Si tu veux un champ, tu pars demander.

Même aujourd'hui ? Aujourd'hui, ils ne sont plus amis.

Et avec les Dendis ? Les Dendis ont demandé la case de santé sur les champs de Rountoua Tanda. Mais ils ont fait ça sans demander. Par force. Alors...

Entretien avec l'agent d'élevage - 22.03.04

Il est le mari de la responsable du centre d'alphabétisation féminin de Momboye, Mariama Abdou. Après des hésitations de sa part, l'entretien se fait en français mais toujours en présence de Halima.

Abdoul Hassan, j'ai appris que vous êtes au village depuis de nombreuses années. Vous devez bien connaître la situation. Est-ce que vous pouvez nous parler un peu de la situation des trois villages ?

Bon je ne sais pas vraiment ce qui se passe. Mais je peux dire qu'au temps des anciens chefs, les trois villages étaient ensemble. Même les prières se faisaient ensemble. Les mères sont de la même famille entre les Haoussas et les Dendis. Ce sont des parents. Avant, c'est surtout les deux, Momboye Tounga et Tounga Darfo qui sont ensemble. Ils font les fêtes de Ramadam et de Tabaski ensemble. Et la prière du vendredi aussi.

Alors ? Après le décès de Mohamadou, ils se sont retirés pour les prières des fêtes. Et pour la prière du vendredi ils (ceux de Tounga Darfo) vont à Gaya.

Tu sais ce qui a déclenché cette séparation ? Le problème c'est que ce sont des illettrés. Les chefs de village sont des illettrés. Celui de Momboye, il lit un peu en Arabe. Et celui de Tounga Darfo rien.

Mais ça ne peut pas être ça le problème. Regarde, puisque tu dis qu'aux temps des anciens chefs, ça marchait bien et pourtant eux c'est sûr qu'ils n'avaient pas été à l'école. Alors ça n'est pas l'illettrisme ! Bon, si tu prends l'exemple des vaccinations. Avant ils font les vaccinations à la mosquée du vendredi. Maintenant, ceux de Tounga Darfo ont refusé de venir. On a dit qu'on va faire la vaccination au marché. Même au marché, ils ont refusé de venir. Pourtant le marché c'est pour tout le monde, mais c'est sur Momboye. Ils ont dit d'accord, on va faire la vaccination à l'école. Mais c'est le même problème. Ils ne sont pas partis. Alors on a fait la vaccination par concession. Là, ça n'a plus posé de problème. Tu vois, c'est que les deux chefs de village ne réfléchissent pas. Avant même, ce sont des amis. Mounkaïla a fait venir Darfo.

Comment il l'a fait venir ? Ce sont des amis intimes. Mounkaïla a dit que c'est mieux qu'ils se rapprochent plutôt que de rester à l'écart.

Ah, c'est Mounkaïla qui a fait venir Darfo ? Oui oui, c'est lui. Mais les Dendis ils ne veulent pas d'étrangers. Nous, on fait douze ans ici mais on est venu. On des venus.

C'est comme ça, alors vous êtes des étrangers ? On va toujours nous considérer comme des étrangers.

Alors les conflits c'est entre les chefs seulement, ou c'est pour toute la population ? Les conflits c'est entre les chefs. La population, elle se marie. Les gens travaillent ensemble. Ils ont même une association de jeunes.

Tu peux expliquer ce que fait un agent d'élevage ? C'est pour l'Etat. Je traite les animaux.

Ah, alors agent d'élevage, c'est vétérinaire ? Oui c'est vétérinaire.

Tu t'occupes des trois villages ? Bon les Peuls font les traitements eux-mêmes. Mais ils viennent en dernière instance. Au dernier moment, s'ils n'ont pas réussi à soigner l'animal par eux-mêmes. C'est la même chose pour Momboye et Tounga Darfo.

Ceux de Momboye et Tounga Darfo ont aussi du bétail ? Ils ont quelques animaux de trait. Ils les utilisent pour les labours.

Qu'est-ce qu'ils leur donnent à manger ? Ils mangent du bourgou.

Il y a un endroit où on cultive ce bourgou ? Non, c'est pour personne. Chacun peut aller en prendre dans les bas-fonds. Les Peuls, eux, ils vont sur l'île¹²⁵.

Tu sais s'il y a beaucoup d'exode au village ? L'exode est récent. Les gens vont au Burkina. Mais avant, il y avait même peu de gens qui partaient jusqu'à Malanville.

Encore une question. Ici on est bien sur les terres des Peuls ? C'est le terroir de Rountoua Tanda. Sur ce terroir, il y a quatre villages : Momboye Tounga, Tounga Darfo, Rounta Tanda et Tribu Momboye. Tribu Momboye c'est pour les Bororo¹²⁶.

Est-ce qu'il y a eu un PGT du terroir de Rountoua ? Oui mais je n'arrive pas à mettre la main dessus.

Entretiens avec les directrices des groupements féminins

Furera Noma, Momboye, 22.03.04

On va chez Mariama Abdou, la responsable du centre d'alphabétisation féminin de Momboye Tounga avec Halima Nakola¹²⁷. Mariama nous accompagne chez la présidente du groupement féminin. On l'avait déjà rencontré, comme une des grosses commerçantes du village.

Tu habites à Kwara Tagi Zulia. Qu'est-ce que ça veut dire Zulia ? Zulia c'est la descente. Quand tu viens ici, ça descend non ?

¹²⁵ Il y a une île en face du village au milieu du fleuve, d'un côté le Bénin ; de l'autre le Niger.

¹²⁶ Le terme tribu a une signification différente du terme « Rounto », le campement. Tribu se dit pour les villages Peuls, de pasteurs nomades. On trouve peut-être cette même appellation chez les Touaregs.

¹²⁷ Halima Nokola était mon interprète lors d'une première mission au Niger. Elle m'a très gentiment accompagné après le retour à Niamey d'Issa Boukary mon interprète pendant ce terrain pour des raisons de santé.

Il y a un quartier qui s'appelle Wadata ; wadata c'est quoi ? C'est la joie parce qu'ils étaient contents d'avoir le puit¹²⁸.

Tu peux nous parler du groupement dont tu es la présidente ? Auparavant il y avait un seul groupement. Aujourd'hui, nous sommes divisées.

Pourquoi divisées ? C'est les médisances qui ont fait la séparation.

Toi tu es d'où ? Je suis une Zarma de Dosso.

Comment est-ce que tu fais pour ton commerce si tu ne parles pas le haoussa ; ça ne te pose pas de problème ? Si je pars au marché je prends quelqu'un pour traduire. Ça n'est pas un problème.

Qu'est-ce que vous faites avec le groupement féminin ? On fait l'embouche bovine. On achète des arachides. On les stocke et puis on les vend quand les prix montent. C'est la même chose pour le riz. Un projet nous a financé pour le petit commerce mais ça c'est récent.

Et pour le reste qui a financé ? L'embouche bovine c'est le PRSAA.

C'est quoi le PRSAA ? C'est un projet pour l'élevage, l'agriculture et l'environnement¹²⁹.

Et comment ça se passe pour obtenir les financements ? On fait un dossier de recherche de financements.

Tu t'occupes depuis longtemps du groupement ? Ça fait vingt ans que je suis présidente. C'était déjà moi au moment d'un seul groupement. Les femmes de Kwara Tagi m'ont choisie à la séparation. Il y a eu une élection. C'étaient les femmes de Momboye et de Gaya jusqu'au moment où on a placé un groupement féminin au village. À la mise en place du groupement, les femmes se réunissent chaque semaine chez moi pour discuter des problèmes. Je leur prépare à manger et à boire et on discute de comment obtenir les financements.

Quand est-ce qu'il y a eu la séparation ? Ça fait trois ans.

Tu as combien de femmes dans ton groupement ? Il y a 120 femmes dans mon groupe. C'est le plus gros. L'autre c'est pour Mariama Momboye. C'est la sœur du chef de village.

Tu peux parler de vos activités encore ? Cette semaine par exemple il y a une assemblée. Les politiciens vont venir nous sensibiliser pour qu'on vote pour eux.

Ils viendront seulement vous parler à vous ? Une fois qu'ils ont fini avec nous, ils peuvent faire l'autre groupe.

¹²⁸ Wadata est le nom d'un des quartiers de Momboye où se trouve le puit cimenté creusé par la coopération saoudienne

¹²⁹ PRSAA : projet renforcement service appui agricole

Tu dis que vous vous êtes séparées pour des médisances, mais c'est quelles médisances ? Tu peux dire plus sur votre séparation ? Mariama Abdou elle veut être présidente avec force. Elle a la chefferie. Mais les femmes, c'est moi qu'elles ont élue. Mais elle ne veut rien entendre, seulement prendre la présidence avec force.

Ah, alors toi, tu as quelles femmes avec toi ? Dans le groupement de Kwara Tagi c'est les femmes de Kwara Tagi, de Kwara Zeno et de Wadata. Dans le groupement de Kwara Zeno c'est les femmes de Wadata. À Wadata même c'est des zarma. Elles ont une association féminine. Mais je suis la présidente. Les femmes zarma sont avec moi.

Il y a d'autres quartiers avec des Zarmas ? Non c'est seulement Wadata avec les Zarmas. Mais le chef a soutenu sa sœur pour la présidence.

Mariama Momboye¹³⁰, présidente du groupement féminin de Kwara Zeno, 22.03.04

On vient te voir parce que tu es la présidente du groupement féminin. Oui

Comment s'appelle ton groupement ? Il s'appelle Moribane.

Qu'est-ce que ça veut dire Moribane ? Moribane ça veut dire la fin de nos problèmes.

Depuis combien de temps est-ce que ton groupement existe ?

Il existe depuis cinq ans. Mariama toi tu sais depuis combien de temps. Ça fait combien de temps ? Je ne sais pas.

Pourquoi est-ce que vous avez créé le groupement ? Le groupement a été créé pour lutter contre les problèmes des femmes. On a fait un jardin mais nous n'avons pas les moyens de l'exploiter. Ce qui est vendu, l'argent va dans la caisse. Une partie est pour la vente et une partie pour la consommation. Mais on n'a pas d'argent.

Où est-ce que le jardin se trouve ? C'est le jardin clôturé mais il est plus petit que le terrain du groupement. C'est par manque de moyens qu'on a clôturé seulement cette partie.

Qui profite de ce jardin ? Toutes les femmes de Momboye¹³¹.

Est-ce que tu es au village depuis longtemps ? Avant j'étais à Boumba. Je suis à Momboye depuis vingt ans¹³².

Es-ce que tu peux me dire encore une fois quand tu es arrivée au village ? Tu es née ici et tu es partie pour revenir ou c'est comment ? Je suis née à Momboye et je me

¹³⁰ Mariama Momboye est la sœur du chef de village. La discussion se fait avec la responsable du centre d'alphabétisation féminin de Momboye et Halima Nakola comme interprète.

¹³¹ Mariama Abdou nous dira par la suite qu'en réalité le jardin n'appartient pas au groupement des femmes de Kwara Zeno mais à celui des femmes de Kwara Tagi.

¹³² Mariama me dit en Français que c'est faux.

suis mariée. Je suis partie à Boumba avec mon mari. Je suis revenue au village il y a dix ans, au décès de mon mari.

Bon, et le groupement c'est depuis combien de temps ? Depuis trois ans.

C'est le seul groupement féminin à Momboye ou il y en a d'autres ? Bon il y a un ancien groupement. C'est lui qu'on appelle Moribane. Au début c'est Furera Noma la présidente. Celle qu'on appelle Madame.

Alors comment s'appelle ton groupe ? Mon groupe c'est « Banizoumbou ».

Qu'est-ce que ça veut dire Banizoumbou ? C'est la santé, la joie, la réussite, avoir à manger en suffisance. C'est tout ça.

Tu peux me dire pourquoi vous avez voulu créer un nouveau groupement depuis trois ans ?

Il y avait un seul groupement quand on ne connaissait pas la fonction du groupement. On nous a dit que c'est possible d'avoir plusieurs groupements.

C'est quoi la fonction d'un groupement ? Bon, on a fait deux groupes parce qu'il y a beaucoup de femmes. Si on a un seul groupe, on obtient moins de crédits. C'est aussi plus difficile de rembourser.

Alors entre les deux vous vous aidez ? Les deux groupements s'entendent bien.

Comment est-ce qu'on devient présidente du groupement ? J'ai été élue par les femmes.

Puisque tu es la sœur du chef, est-ce que tu peux dire qu'elle est la relation entre le groupement et la chefferie ? Je préviens le chef de toutes les décisions que nous prenons.

Il est satisfait ? Oui, il est content. Il me soutient. Il dit que je suis une femme dynamique, que je peux faire des choses.

Combien tu as de femmes dans ton groupement ? J'ai 55 femmes dans le groupe. Ce sont elles qui font le maraîchage dans le jardin clôturé.

Et qu'est-ce que vous faites alors dans le groupement ? L'année passée on a bénéficié du programme spécial de la République.

Qu'est-ce que c'était ce programme spécial ? C'était pour les cultures maraîchères, les travaux manuels, l'alphabétisation.

C'était pour tout le monde le programme spécial ? Ah non, c'est seulement notre groupe qui a profité du programme. Mais chaque village de Gaya a eu 500 000 CFA pour six mois. Ils ont voulu distribuer aux femmes et aux hommes qui veulent voter.

C'est de la corruption ? Oui c'est de la propagande. Les élections sont en mai.

Toi, est-ce que tu fais autre chose à part la présidence du groupement ? Ma première activité c'est la pharmacopée traditionnelle. Regardes, j'ai des produits contre les hémorroïdes, contre les diarrhées. Je fais des vitamines. Je prépare tout moi-même.

Ça te rapporte bien ? Ah oui, je gagne bien.

Et qu'est-ce que tu fais d'autre ? Je suis l'adjointe du président du comité cantonal de Sia.

Alors tu fais beaucoup de choses, mais c'est surtout la pharmacopée ?
Mariama Abdou : tu sais, son père c'est le fondateur du village. C'était un grand pêcheur. Son grand-père même c'est un féticheur. Elle a hérité ça. Et son frère aussi. Ils ont hérité ça par leur père. C'est vrai c'est comme ça. C'est une magicienne. Elle a beaucoup de pouvoirs. Avant elle pouvait faire toutes sortes de choses. Elle peut faire apparaître de l'argent. Mais c'est mal de faire ça.

Tu peux faire apparaître de l'argent ? Même si je veux maintenant je ne peux plus.

Tu es une grande magicienne alors ? C'est fini. J'ai chassé les génies que j'avais.

Mais depuis quand ? Ça fait trois ans. Le marabout m'a dit que si je continue je n'irai jamais au paradis. Alors j'ai chassé tous les génies. Même si je voulais maintenant ça ne serait pas possible.

Mariama Abdou : elle ment. Elle n'a pas 55 femmes avec elle. C'est moins. De toute façon le jardin ne leur appartient pas. Alors elle n'a pas les 55 maraîchères avec elle, comme elle dit. De toute façon, elle n'a pas été élue. Elle est rentrée de force. Et puis les femmes ne la suivent pas. Chaque jour, elle convoque une réunion devant la maison du chef. Elle fait venir les griots mais tu vois, personne ne vient. Mais ce qu'elle dit c'est que l'autre c'est une allochtone. Elle est native de Momboye, alors pourquoi quelqu'un de l'étranger vient prendre la direction. Le village c'est pour eux.

Entretiens avec les représentants des chefs de village

Momboye, 18.03.04¹³³

Tu peux donner ton nom ?

Je m'appelle Maman Hanchi. Je suis le neveu du chef. Je suis le fils de son grand frère.

Depuis quand est-ce que tu es le représentant du chef ?

J'étais déjà représentant du temps où Mounkaïla était chef. En 1977, je suis revenu au village.

Tu es revenu d'où ?

Je suis revenu de Niamey pour la pêche. Mon père était ici et ont a quitté pour Niamey. On s'est installé à Yantala¹³⁴. Ensuite je suis parti à Namarou, vers Tillabéry.

¹³³ Traduction Zarma/Français : Idrissa Tahirou Diallo

C'était mieux à Niamey ?

Au village c'est mieux, c'est là où j'ai ma fonction.

Toi qui es représentant depuis de nombreuses années, est-ce que tu peux nous raconter ce qui s'est passé avec la coopérative¹³⁵ ?

Mais de quelle coopérative vous parlez parce qu'il y en a eu beaucoup ?

Nous on parle de la coopérative pour le poisson, la coopérative dont vous aviez parlé l'autre jour quand on était chez le chef.

Bon, les coopératives ont été nombreuses. Mais celle pour le poisson c'est pour Momboye. Les gens de Gaya ont demandé trente pêcheurs. Le chef...

C'est quel chef à cette époque ?

C'est Daouda. Il avait des gens qui venaient souvent ici. Le Blanc était à Tara. Ils ont pris vingt personnes à Momboye et dix personnes à Tounga Darfo.

Qui a décidé de prendre vingt ici et dix là ?

C'est une décision du chef de Momboye.

Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

Ils ont fait des achats de pirogues et de filets. Ils pêchent et ils pèsent le poisson. L'argent qu'ils trouvent c'est pour rembourser la somme.

Ça veut dire qu'ils ont eu combien ? 150 000 (CFA).

En tout ? Non, c'est 150 000 par personnes.

Et après ? Le projet a dit que s'ils peuvent garder le matériel...

Les pirogues et les filets ?

Non la voiture – ils ont dit qu'ils ne peuvent pas. Alors la voiture a été amenée à Tara et puis vendue. C'est la fin du projet.

À quoi est-ce que la voiture servait pendant le projet ?

C'était pour la vente à Gaya et Dosso.

Alors qu'est-ce qui s'est passé ?

Le projet a voulu nous laisser la voiture gratuitement. Mais les gens ont dit que si la voiture tombe en panne ils ne peuvent pas la réparer et puis aussi le gaz.

Quel gaz ? Le gaz pour la chambre froide.

Tu peux nous dire quand la coopérative a pris fin ? Ça fait quinze ans.

Pendant combien d'années elle a fonctionné ?

¹³⁴ Yantala est un des quartiers de la ville de Niamey

¹³⁵ Lors d'un entretien avec le chef du village où il était présent, il avait pris la parole pour dire que ceux de Tounga Darfo ne font que des problèmes et qu'ils sont les responsables de l'échec de la coopérative.

Elle a fonctionné pendant cinq ans. Certains ont cessé dès le remboursement. D'autres ont profité jusqu'à aujourd'hui. Mais il y a une autre coopérative. C'est celle dont je vous ai parlée la première fois. Le projet a dit que nous n'avons qu'à nous entendre. Le chef de Tounga Darfo a dit que si c'est pour se réunir à Momboye, lui il refuse.

C'est quelle coopérative précisément ?

C'est la coopérative du PADEL pour les rôniers. On n'a pas réussi à s'entendre. Alors le projet n'a pas démarré. Chaque année, comme on ne s'entend pas un projet se met en place dans un autre village¹³⁶. Chaque année des projets viennent et puis ils décident de faire ça ailleurs.

Mais alors quel est le problème entre les deux villages ?

Il y a trop de mésententes. Même avec cette histoire, ceux de Lété, de Sia, de Alberkaizé, ceux aussi de Bambara Kwara, de Balagourjou, de Toungan Goumbi se sont réunis pour nous demander de nous entendre. On a réuni les trois villages (Momboye, Tounga Darfo, Rountoua Tanda). On a réuni en tout dix villages. Et avec cette réunion on m'a demandé ce qu'il s'est passé. J'ai dit que je ne sais pas. Le chef de Tounga Darfo a dit qu'il ne parle pas. C'était au moment du grand frère du chef actuel (de Momboye). Mais le chef actuel et le chef de Tounga Darfo ce sont des cousins. Ça veut dire que la mère du père du chef actuel de Tounga Darfo c'est la sœur du grand-père du chef de Momboye (le chef actuel). Ils sont comme des cousins mais lui de Tounga Darfo il ne veut même pas venir.

Qu'est-ce qui s'est passé à cette réunion ?

Tous les chefs ont déposé leur chapeau. Ils ont même déposé leur chapeau pour le supplier d'accepter de s'entendre. Mais lui il n'est pas d'accord. Il a refusé de venir à Momboye sauf s'il meurt ou s'il n'est plus chef. Mais au temps des pères, ils allaient causer les uns chez les autres. Vous savez, la maman du chef actuel c'est une Dendi. Avant, même s'il y a des problèmes, les gens ne le savent même pas. Ils règlent les problèmes dedans. Aujourd'hui, même pour les baptêmes et les mariages, le chef de Tounga Darfo ne part pas. Sauf si c'est des proches.

Ça arrive souvent ? Il a beaucoup de cousins au village.

Et dans l'autre sens, le chef lui il se déplace ?

Ah, le chef de Momboye, lui il va à l'autre village. C'est le chef de Tounga Darfo qui est le seul à ne pas se déplacer.

Est-ce que vous pouvez dire quelle est la taille du village ?

Par la population ? Oui. Au dernier recensement...

Ça fait quand ? Il y a quatre ans – il y avait 1383 personnes.

C'est pour le village seul ou avec les hameaux ? Non, pour le village seul. Les hameaux c'est Maba Tounga, Kourbey, Hamani Kwara, Gawadou, Issaka Tounga, Godia Kwara.

¹³⁶ Après discussion avec un des responsables du PADEL, il semblerait qu'il ne s'agisse pas d'un de leurs projets puisque le PADEL dit ne pas tenir compte de ces différents pour ses décisions.

On a appris qu'il y a différents quartiers dans le village, est-ce que vous pouvez nous donner de ces différents quartiers ? Bon, il n'y a pas de quartier dans le village mais si on veut quelque chose alors on part chercher quelqu'un, une personne en particulier, alors c'est devenu comme un quartier.

C'est qui ces personnes ? C'est El hadj Ali, Ali Sintili¹³⁷, Kabo Namata¹³⁸, Ali Oumarou. Mais la maman du chef de Tounga Darfo c'est un enfant de **Tamulo**.

Est-ce qu'il y a différentes ethnies dans le village ? Dans le village il y a les Dendis, les Zarmas. Il y a même les Haoussas et des Touaregs.

Est-ce que tu peux dire la différence entre les Dendis et les Zarmas, eux ils parlent la même langue ? C'est la même langue mais la différence c'est dans l'accent. Les Zarmas sont venus trouvés les Dendis ici. Momboye lui c'est un Songhay.

Et la différence entre Songhay et Dendis ? Songhay et Dendis se sont des cousins. Le père de Momboye a quitté le Songhay - le pays songhay - mais Momboye, lui, est né Dendi. Le chef de Momboye c'est un Dendi. Moi je suis aussi un Dendi.

Bon, et la différence entre Dendis et Haoussas ? Aujourd'hui, même avec les problèmes on est les mêmes.

Et les Mamar Hama, c'est quoi ? Les Mamar Hama c'est des Songhay qui se sont déplacés. Mais tous les Dendis chefs, tous les Dendis qui ont la chefferie ce sont des Songhay, jusqu'à Gaya. À notre arrivée, on a trouvé les Tienga. On les a fait quitter et on s'est installés. Les Tiengas cultivent et nous on a les chefferies.

El Hadj Alou, Rountoua Tanda, 16.03.04

Est-ce que vous pouvez nous parler du village, de sa création ?

Les Peuls de Rountoua Tanda proviennent de différentes zones. Ce sont des gens qui sont restés à la périphérie de Tanda. A l'époque il y avait beaucoup d'insécurité et ils se sont implantés dans la zone, là où il y a beaucoup de monde. Quand les guerres se sont calmées et comme la cohabitation entre éleveurs et agriculteurs n'est pas facile, nous sommes revenus ici pour fonder notre village. Même si les Peuls sont des gens qui bougent, ils ont un endroit pour se fixer.

Quand est-ce que le village a été fondé ?

Le village a été fondé il y a plus de 100 ans. Plus de 140 même, puisque les Blancs n'étaient pas encore à Tanda. Quand nous sommes arrivés, il n'y avait personne sur place. C'est seulement après qu'un pêcheur, Momboye, est arrivé. Il n'y avait ni Alberkaizé, ni Kwanza, ni Sia, ni Ouna, ni Tanda. Non, il y avait déjà Ouna. Les Haoussas sont venus après. Ils se sont mis là où il y a les baobabs (ancien site). Toutes les terres étaient à nous. À l'époque, toutes les terres étaient nos champs. Les gens de Tounga Darfo ont dit qu'ils veulent des champs, les champs des Peuls pour faire leurs

¹³⁷ « sintili » : petit canari qui sert à la préparation du lait des nourrissons.

¹³⁸ « namata » : celui qui est au milieu des femmes. Par exemple un garçon qui n'a que des sœurs.

maisons. Ils ont compensé en leur donnant un autre champ. Après concertation avec le commandant du cercle (de Gaya ou de Tanda?), nous nous sommes mis d'accord.

Et avec Momboye, c'est comment ?

Avec Momboye c'est le même problème. Les maisons de Momboye sont de plus en plus proches. Les gens se déplacent à cause des inondations. Les autorités leur donnent des terres sur nos terres. Alors certaines terres sur lesquelles les gens de Tounga Darfo se sont installés sont les terres de Momboye.

Il y a trois grandes familles, Gado, Inda, Maikada. Inda fait partie de la famille Darfo.

Vous vous entendez avec ceux des autres villages ?

Entre les gens de Momboye et de Tounga Darfo, ils ne s'entendent pas. Mais nous, nous n'avons pas de problème avec les autres. C'est seulement un problème foncier lié aux inondations.

Quel est le problème ? L'école est sur nos terres. Même si les gens de Momboye disent que c'est chez eux.

Est-ce que vous envoyez vos enfants à l'école ? Oui, on envoie les garçons et les filles. Peut-être qu'il y a plus que 10 enfants qui vont à l'école. Mais aujourd'hui tout le monde est en brousse, derrière les animaux. Tout le monde sait que l'école est sur nos terres, même les gens de Momboye. Nous, nous avons donné nos terres. Les gens de Momboye sont partis les premiers pour faire la demande.

Qui a construit cette école ? L'école a été construite par l'Etat. Il n'y a pas eu de concertation ou de financement collectif. On a été obligé par le sous-préfet de céder un champ. Le propriétaire ne voulait pas céder et il n'a pas eu de compensation pour son champ.

Est-ce qu'il y a fréquemment des mariages entre vous et ceux des deux autres villages ?

C'est fréquent. Ils viennent prendre des filles. Moi, j'ai pris la fille d'un frère du chef de Momboye.

Quand quelqu'un d'un village épouse quelqu'un d'un autre village, d'une autre ethnie, que se passe-t-il ? Les gens changent d'ethnie.

On peut changer d'ethnie, perdre son ethnie d'origine pour en prendre une nouvelle ? Ils gardent les deux. L'ethnie d'origine et les nouvelles coutumes, celles du foyer. Il y a des mélanges mais la transmission se fait par le père.

Alors comment ça se passe par exemple, si une femme peule épouse un autre, est-ce que les petits auront tout leur pulaku ? On espère.

Est-ce que c'est bon d'avoir des mélanges ?

C'est comme ça, ça se fait. Moi je suis satisfait. Les enfants parlent les deux langues.

Est-ce que ça va devenir un seul village ?

C'est déjà comme ça. Même si les villages sont séparés, nous partageons la même réalité. Aujourd'hui, c'est le 14^{ème} chef de village. Avant, même si Momboye n'était pas nommé chef de village, il était considéré comme le chef. Avec l'arrivée des autres populations, il a été nommé. Il collecte les impôts et les amène à Gaya. Les gens qui sont arrivés étaient tous pêcheurs. Ils étaient plus nombreux que ceux qui étaient déjà là. Ils ne sont pas liés à Tounga Darfo. Avant tout se fait au niveau de Momboye. Avant, les gens étaient soudés.

Pourquoi ça a changé ? Aujourd'hui, les gens ne sont plus patients. C'est une fatalité divine. Aujourd'hui personne ne veut suivre l'autre.

Comment se passe la prière du vendredi ? Avant, les gens étaient unis. Il y avait les sages et tous venaient faire la prière ici. La prière de l'Id. Depuis que les anciens sont morts, c'est la zizanie. Le grand marabout était à Rountoua. Les autorités de Gaya ont tout fait pour les garder unis. Avant, tout se faisait ensemble. C'est fini. Nous n'avons pas encore de mosquée du vendredi alors on prie à Momboye.

Vous allez aussi faire la prière à Tounga ? Non, seulement à Momboye. Puisque eux se sont divisés, nous aussi on va se séparer. On cherche à construire notre mosquée du vendredi.

Il y a deux quartiers à Rountoua ? Il y a l'ancien village, c'est Rountoua. Mais comme on voit qu'ils occupent nos terres, nous nous sommes rapprochés et ont construit. C'est Dongaré¹³⁹. Rounto ça veut dire campement, le campement de Tanda. Mais nous n'avons jamais payé l'impôt à Tanda. On a toujours payé à Gaya. On construit des maisons à Dongaré.

Vous construisez des nouvelles maisons. Il y a des nouveaux arrivants ? Les nouveaux arrivants viennent des campagnes et s'installent. Beaucoup aussi partent. C'est un va-et-vient.

Y a-t-il différentes sortes de Peuls au village ? Les Peuls qui sont venus ici sont de différents horizons. Ce n'est pas une seule famille. Il y a des gens de Lété, de Balagoujo.

Mais est-ce qu'il y a des Peuls différents ? Il y a deux lignées : les DèbéréBé, les BororoBé, les GorgaBé, les ChouwalBé, les Tolankoen. Les GorgaBé sont des gens du Nord. Les DèbéréBé sont les sédentaires. Les TolankoBé sont les gens des terres dunaires.

Et tout le monde peut se marier avec tout le monde ? Les Bororos ne se marient qu'entre eux. Ils ont un campement à part : Tribu Momboye. Les autres groupes se marient les uns avec les autres. Mais tous ces groupes sont des FulBé¹⁴⁰.

Et si les autres (ceux de Momboye et de Tounga Darfo) viennent, ils peuvent épouser qui ils veulent ? Si les autres viennent se marier, ils peuvent prendre n'importe quelle fille dans les autres groupes. C'est seulement les filles Bororo qu'ils ne peuvent pas prendre.

¹³⁹ « îlot »

¹⁴⁰ Des Peuls.

Quelle est la taille du village ? 1500 personnes

Est-ce que vous pratiquez la pêche ? Quelques uns, les DèbéréBé, font la pêche. Ils font aussi de l'élevage. Les autres ne pêchent pas mais ils consomment du poisson. Seuls les TolankoBé ne consomment pas de poisson. Ce sont des gens des terres dunaires.

Est-ce que vous avez un sarkin ruha dans le village ? Il n'y a pas ça.

Quels sont les échanges commerciaux avec les autres villages ? Les femmes amènent le lait et des plats cuisinés qui se vendent sur le marché.

Entretien avec le SG de la SLG

Bashir¹⁴¹ - 18.03.04

Toi, tu es le secrétaire général de la SLG¹⁴² c'est ça ? Alors quand est-ce que la SLG a commencé et depuis quand tu en es le secrétaire général ?

Le début de la SLG c'est en 2000. Mais ça n'a commencé qu'en mars 2003. Avant le secrétaire général c'était Soumeïla Mohamadou, de Momboye Tounga. Il a fallu attendre 2003 pour commencer parce qu'en 2002 il y a eu des problèmes pour les structures à tous les niveaux. Le président a été remplacé par un président d'un hameau de Momboye. Avant c'était un de Rountoua. Le comité exécutif comprend sept personnes.

Est-ce que tu peux dire de quel village sont les gens du comité ?

Le secrétaire général adjoint est de Momboye. Le vice-président est de Rountoua. La trésorière, c'est une femme, elle est de Momboye. Il y a une secrétaire à l'information qui est de Rountou Tanda. L'adjointe de la secrétaire à l'information est de Tounga Darfo. Bon ça fait les sept personnes du comité. Il y a aussi l'association des jeunes qui a un représentant et l'association des femmes qui a une représentante. Ces personnes sont élues par les trois villages. Le rôle de la SLG c'est l'appui de la communauté pour le développement. Pour les ressources, pour la case de santé, pour les puits.

Combien est-ce qu'il y a de puits qui ont été construits ?

Il y a un puit commun à Tounga Darfo et Momboye. C'est le puit de la coopération saoudienne¹⁴³. Il y a deux puits en plus à Tounga Darfo. Deux puits à Momboye Tounga et deux puits à Rountoua. Ça veut dire qu'il y a sept puits sur les trois villages. Il y a aussi un puit à Nantougou. Mais ce puit il n'est pas fonctionnel.

¹⁴¹ C'est par lui que nous avons, via le Padel, pris contact avec le village. C'est parce qu'il est le contact du Padel sur les trois villages que nous avons logé à Tounga Darfo, ce qui n'a pas été sans poser de problèmes avec le chef de Momboye Tounga.

¹⁴² Structure Locale de Gestion mise en place par le Padel

¹⁴³ Ce puit cimenté est signalé par une plaque verte portant le non de l'Arabie Saoudite. Pour certains, c'est ce puit qui marque la frontière entre les deux villages.

Est-ce que tu peux dire aussi combien il y a de mosquées dans le village ?
Il y a deux mosquées à Rountoua. À Tounga Darfo il y a trois mosquées.

Une de ces trois mosquées c'est la mosquée du vendredi de Tounga Darfo ?
Oui, il y a deux mosquées et la mosquée du vendredi.

Et pour Momboye ? À Momboye il y a six mosquées.

Six ? Oui, quatre mosquées pour Kwara Tagi et deux mosquées à Kwara Zeno. À Kwara Zeno une des deux mosquées, c'est la mosquée du vendredi.

Est-ce que tu peux nous parler un peu de la situation entre Momboye et Tounga Darfo ?

Entre les deux c'est des problèmes dès au début. Alors le nom donné à la SLG c'est terroir de Rountoua. Ça veut dire que c'est pour les trois villages. Tout le monde participe. Il n'y a pas de problèmes. Il y a certaines activités que chaque village mène.

Lesquelles par exemple ?

Bon c'est par exemple, la lutte contre la jacinthe d'eau¹⁴⁴. D'autres activités sont collectives. Tout le monde les fait ensemble. C'est par exemple la gestion du bourgou¹⁴⁵. On circule dans les différents villages et puis on rentre.

Est-ce que tu connais l'histoire des villages ?

Tounga Darfo est le plus ancien des trois villages. Momboye est le plus peuplé. Je sais que le plan de gestion aurait dû être fait en 1998 mais à cause du nom, on l'a fait seulement en 2000. C'est pour ça qu'on l'a appelé plan de gestion du terroir de Rountoua Tanda¹⁴⁶.

Ça veut dire qu'à cause du choix du nom, le PGT a été retardé de deux années. Alors qui a choisit ce nom finalement ?

Les trois chefs ont choisi le nom...Mais la population vient quand on l'appelle. Le problème c'est les chefs. Même les gens font les choses sans prévenir les chefs parce qu'ils savent qu'ils vont les perturber. Alors la population préfère ne pas prévenir les chefs et de faire seulement.

Depuis quand est-ce que la situation est comme ça ?

Quand Momboye était un quartier de Tanda¹⁴⁷, les chefs s'entendent. L'oncle du chef actuel (de Tounga Darfo) est le grand frère du chef actuel de Momboye Tounga.

C'est la même famille ? Les gens sont devenus les mêmes.

¹⁴⁴ La jacinthe d'eau colonise les mares et l'ensemble des bas-fonds. Elle rend les cultures plus difficile. C'est un problème qui touche l'ensemble de l'arrondissement est contre lequel il est difficile de lutter puisque la plante repousse très facilement.

¹⁴⁵ Le bourgou est une plante qui sert à l'alimentation des animaux. Elle est coupée puis stockée pour engraisser les animaux dans les concessions. À cet endroit, elle se trouve essentiellement aux abords du fleuve. Elle pousse naturellement. Chacun peut aller prendre ce dont il a besoin.

¹⁴⁶ J'essayerai par la suite d'obtenir ce document, sans succès. Ni Bashir ni le Padel n'ont plus ce document à disposition. C'est un document important qui regroupe beaucoup d'informations concernant le terroir : cartes, ressources et données sur l'ensemble des trois villages.

¹⁴⁷ Avant que Momboye ne soit reconnu comme village administratif et qu'il devienne autonome par rapport à Tanda.

Est-ce que tu sais comment la famille de Momboye a pris la chefferie ? C'est parce que c'est Momboye qui a fondé le village ?

Au moment même où Momboye s'est installé, un certain Yacoub du Nigeria est là. Mais lui, il n'est pas intéressé par la chefferie alors on a donné son nom au village.

Est-ce que tu peux dire plus sur vos activités dans la structure ?

Dans la structure, il y a des petites structures. C'est par exemple, le comité des femmes et celui des jeunes. La structure cherche à faire fonctionner les activités.

Est-ce que c'est possible d'avoir le PGT, pour voir ? Bon, je vais chercher, mais vraiment...

Entretien avec le Sarkin Ruha

Tounga Darfo. El Hadj Gadou Garba¹⁴⁸, 14.03.04.

Vous êtes le Sarkin Ruha du village, pouvez-vous nous parler de la pêche ?

La pêche est une activité héritée. C'est l'activité principale. C'est avec elle qu'on se nourrit, qu'on s'habille, avec la pêche. C'est la pêche qui fournit l'argent pour tous les besoins, pour les cérémonies.

En quoi consistent vos activités de Sarkin Ruha ?

Pour tous les problèmes liés à l'eau, on fait appel à moi. C'est à moi de trouver une réponse, une solution au problème. C'est moi qui régule les activités de la pêche. Mon travail c'est de maîtriser les forces de l'eau. De donner la protection. Si on me demande – si par exemple les autorités me demandent un **ayu**¹⁴⁹ ou un crocodile, je vais en trouver un.

On a déjà entendu parler du ayu, mais est-ce que vous pouvez dire pourquoi il est tellement spécial ?

Le ayu c'est comme un poisson. Il n'a pas de pattes. Sa queue est en forme d'éventail. Ses nageoires ne sont pas plus grandes que des bras. C'est un animal comme une vache. Il a le même nez et la même bouche qu'une vache. Il ressemble à un rônier¹⁵⁰. Pas tout le monde peut attraper le ayu. Seulement un grand sorko. Les autres ne peuvent même pas le voir. Le ayu peut devenir très gros. Il a des vertus particulières. Par exemple pour la reproduction. Le sexe de la femelle est pillé et mélangé au natron¹⁵¹. Ensuite on donne ça aux animaux pour qu'ils se reproduisent bien. Le sexe du mâle est utilisé pour la fertilité des hommes. Sa chair est très délicieuse. Elle est meilleure que n'importe qu'elle autre. Mais sa pêche est interdite depuis plus de vingt ans. Les forestiers ont dit que toute la faune leur appartient, qu'elle est la propriété de l'Etat.

¹⁴⁸ El Hadj Gadou Garba et l'imam du village sont les deux seuls à avoir effectué le pèlerinage à la Mecque.

¹⁴⁹ le ayu semble être un lamentein.

¹⁵⁰ Palmier

¹⁵¹ Le natron est du sel que l'on produit en raclant les sols où il se dépose après le retrait des eaux des bas-fonds et qu'on traite pour en séparer la terre.

Si un enfant se noie, je peux le sauver si personne n'a pleuré. Et si sa vie n'est pas à son terme. On fait des prières, des prières et on peut le sauver.

Quelles sont vos relations avec les Sarkin Ruha des autres villages ?
Il n'y a pas de sarkin ruha dans les autres villages.

Comment est-ce qu'on devient sarkin ruha ?
C'est la même chose que pour la chefferie. C'est par l'héritage. Mon grand-père était sarkin ruha, mon père, moi maintenant et après moi mes fils.

Les Dendis n'ont pas de Sarkin Ruha mais est-ce qu'ils ont aussi ça ou c'est seulement les Haoussas ?

Les Haoussas, surtout les Kabawas, eux ils ont hérité ça. Ça veut dire ils ont le savoir lié à la pêche et à l'eau de leurs grands-parents. Parmi ceux de Momboye, une seule famille a hérité ça. Les autres ne viennent pas d'une région proche du fleuve. Ils viennent des plateaux. Aujourd'hui, tous ont les mêmes pratiques.

Comment peut-on faire la différence alors entre quelqu'un qui a appris et quelqu'un qui a hérité ?
Si quelqu'un a peur, il est obligé de venir voir quelqu'un qui maîtrise les forces. Eux (ceux de Momboye) ils pratiquent seulement.

Est si ils ont besoin, est-ce qu'ils viennent faire appel à vous ?
Ça arrive qu'on vienne me voir. En période de crues, pour se protéger des noyades, on jette quelque chose dans le fleuve. Comme ça si quelqu'un se noie, on le remarquera tout de suite. Aussi comme ça l'eau ne l'emène pas loin. La maîtrise de ces forces c'est ça qui fait la différence radicale entre les vrais sorkos et les autres. C'est pas possible de transmettre ce que je sais à quelqu'un qui n'est pas haoussa. Je transmets à tous mes fils et un seul deviendra sarkin.

Lequel ? Ce n'est pas moi qui vais le choisir, seulement c'est l'aîné.

Est-ce qu'il y a déjà eu des coopératives liées à la pêche ?
Il y a eu une coopérative. On a obtenu des crédits pour acheter des pirogues et des outils pour la pêche. À l'époque, les gens se rassemblaient chez El Hadj Hinda. C'était le président mais maintenant il est décédé. C'est là où était la balance et les gens y allaient pour peser le poisson qu'ils amenaient. Ensuite, il était acheminer à Tara. Il était stocké, congelé et transporté chaque semaine à Gaya. Le Blanc...

C'est qui ce Blanc ? C'est le responsable de la coopérative, basé à Tara. Il a conseillé d'amener le poisson à Dosso.

Pourquoi à Dosso ?
Ça rapporte plus. Et puis la coopérative a pris fin. Plusieurs villages participaient. C'est Toundinka, Kwanza, Tounga Darfo et Momboye. Sauf Rountoua. Ils ne font pas la pêche.

Qu'est-ce qui a mis fin à la coopérative ?
Bon, la pêche a une certaine durée. A la fin de la saison, le trésorier vient et dit quels ont été les bénéfices par rapport aux crédits attribués au début. Dans tous les cas, ça

marchait bien. Au bout d'un moment, les agents qui animent la coopérative sont venus en disant qu'il reste des crédits à rembourser. Après avoir contrôlé les comptes, on a vu que tout le monde a payé. Ça veut dire que de l'argent a été détourné au niveau de l'organisation. Trois semaines après, ils sont revenus. C'était la fin de la coopérative. Ils ont voulu céder le camion (le camion frigorifique qui servait à l'acheminement du poisson vers Tara). Les gens ont eu peur. Ils savent qu'ils ont payé et ils ont perdu confiance.

Mais de quoi ils ont eu peur ?

Ils ont eu peur qu'on leur demande de payer encore. Ils n'ont pas accepté de confier encore leur poisson à une nouvelle coopérative. C'était la fin de la coopérative et ils sont retournés avec leur camion. Puisqu'il voulait donner le camion si une nouvelle coopérative se formait.

Pourquoi est-ce que vous n'avez pas mis une nouvelle coopérative sur pied dans le village ?

Il y a eu des désaccords à cause de la méfiance.

Est-ce que c'est les problèmes entre Tounga Darfo et Momboye Tounga qui ont fait échouer la coopérative ?

Oui, parce qu'en réalité, la coopérative était animée surtout par les gens de Tounga Darfo. Les autres n'ont pas eu beaucoup de bénéfice. Ça a fait un problème. Nous ne faisons pas confiance aux gens de Momboye. Ils n'honorent pas leurs dettes, leurs contrats. Tout le monde avait remboursé les crédits mais certains n'avaient pas remboursé. Nous, nous avons dû compenser. Parce que les gens de la coopérative, c'était une somme totale pour l'ensemble du « village ». Et un Blanc, lui, il sait comment récupérer son argent. Ce problème de remboursement des crédits c'est lié à la paresse.

C'est la paresse ?

Entre quelqu'un qui passe toute la nuit à pêcher et les autres qui passent seulement quelques heures. Aussi la gestion n'était pas claire. Ils n'ont pas dit qui a amené quoi. Les gens de Momboye ne peuvent pas avoir remboursé leurs crédits parce qu'ils n'amènent pas beaucoup de poisson. L'association n'était pas honnête. Nous nous sentons lésés. On travaille et on amène du poisson. On rembourse mais pas les autres. En plus on doit payer pour eux. Mais aujourd'hui les enfants de Momboye pêchent mieux que leurs parents. Ils sont plus motivés.

Qu'est-ce qui fait la différence entre les enfants et leurs parents ?

Les enfants eux sont nés au bord de l'eau. Ils sont nés avec cette activité. Au départ, il y avait seulement la maison du père de Momboye (le père du chef actuel du village de Momboye). Il a été rejoint petit à petit par les siens. La plupart de ces gens ont quitté les plateaux pour venir, d'où l'ampleur actuelle du village. Quand Momboye (le fondateur du village de Momboye) est venu, certains (de ceux de Tounga Darfo) étaient à Nantougou (hameau voisin) et d'autres étaient déjà là. Les gens vont et viennent selon les inondations. Mais comme c'est trop fatigant d'aller et venir, ils se sont installés.

À part la pêche, est-ce que vous pratiquez aussi l'agriculture ? On pratique l'agriculture pendant la saison pluvieuse.

Ça veut dire qu'en saison pluvieuse, vous laissez la pêche ? Pendant la saison pluvieuse on fait les deux en même temps.

FSIL et RRG

Kiri Tanoua, coordonateur du projet RRG¹⁵²

Est-ce que vous avez eu financées des infrastructures sur le terroir de Rountoua Tanda ?

Un parc de vaccination a été réalisé en 2003. Une banque céréalière est en projet. Elle est destinée aux gens de Rountoua Tanda puisque ce sont eux qui ont contribué à sa mise en place. Dans nos projets, la communauté est mise à contribution.

Avez-vous à intervenir sur le terroir de Rountoua Tanda ?

Momboye fait partie des villages qui ont demandé des routes. Ils veulent pouvoir accéder à Tanda pour des raisons de santé.

Ils n'ont pas demandé une route pour des raisons commerciales, pour pouvoir exporter le poisson par exemple ?

Pour le commerce, ils n'ont pas de problème. Ils se rendent aux marchés de Malanville (Bénin) et de Gaya par la pirogue. Eux ce qu'ils veulent c'est pouvoir évacuer leurs malades.

Pourquoi la route n'a-t-elle pas été construite ?

Il y avait l'idée de faire un barrage pour aménager la cuvette. Le RRG a abandonné parce que ce projet nécessitait beaucoup de recherches sans qu'on soit sûr à l'époque qu'ils en aient vraiment besoin.

Alors est-ce qu'ils en ont vraiment besoin ?

Le village est inaccessible en saison pluvieuse. Aujourd'hui on a repris l'idée d'aménager la route pour rendre le village accessible en toutes saisons. Mais c'est pas pour le commerce parce que leurs trois pôles économiques c'est Karimama (Bénin), Malanville (première ville du Bénin après la frontière Niger-Bénin) et Gaya. Ils y accèdent par le fleuve. Mais ils sont dans la commune de Tanda. Ils ont des besoins administratifs. Et le village est isolé du mois de juin à fin novembre. Aujourd'hui, on envisage de traiter les points difficiles de la route. Ça suffirait à la rendre carrossable. Et puis le village de Momboye a été choisi par les comités cantonaux pour y intervenir.

Gaya (l'arrondissement) a la plus forte concentration démographique du pays. Il y a un problème foncier. Et il y a le problème traditionnel entre éleveurs et agriculteurs.

¹⁵² Routes Rurales Gaya, coopération suisse.